

**Traité de la fièvre miliaire des femmes en couche / [René-Georges Gastellier].**

**Contributors**

Gastellier, René-Georges, 1741-1821.

**Publication/Creation**

Montargis : N. Gilles, 1779.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/c758fwgx>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

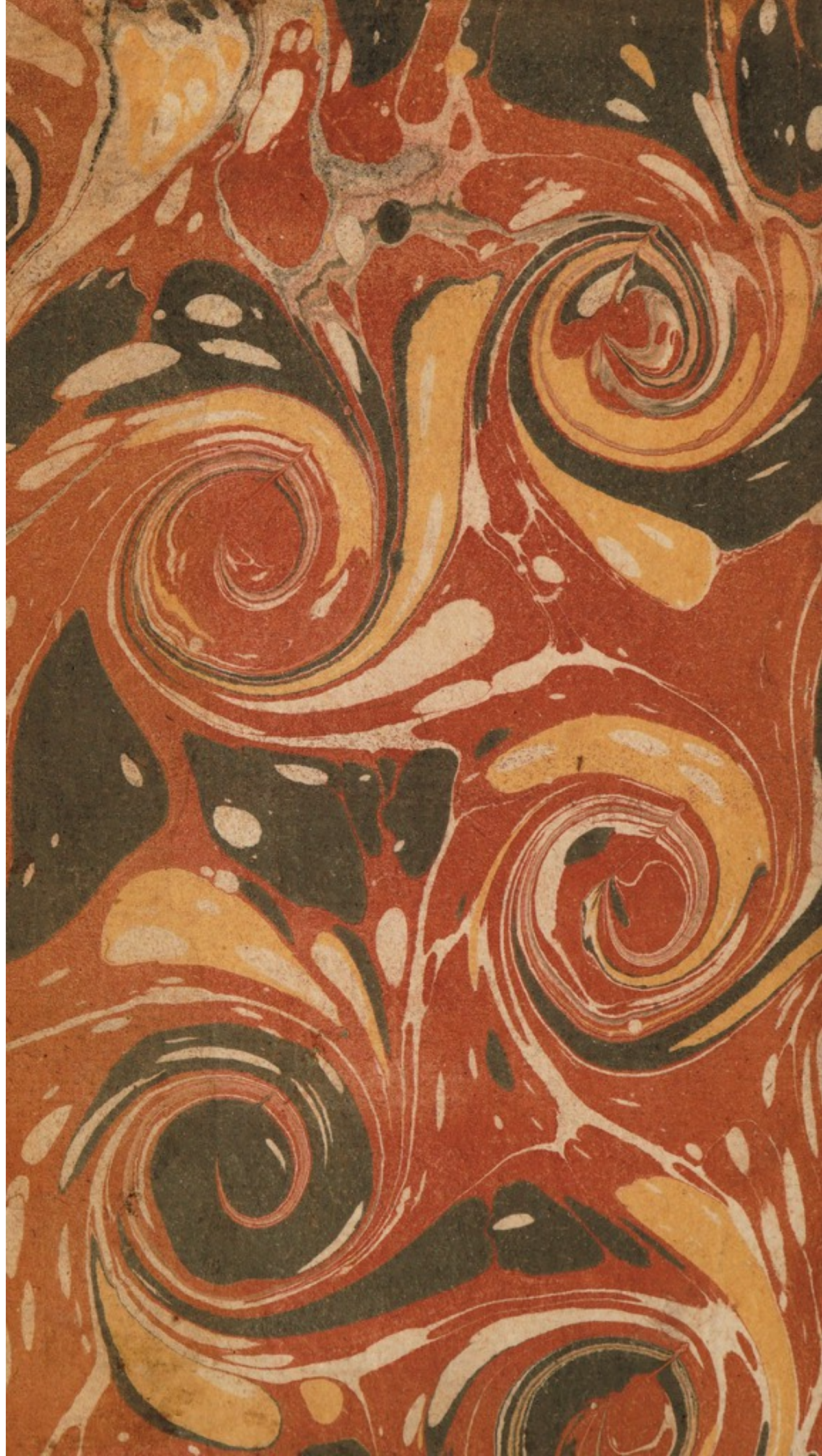
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>













III / B

2 ouvrages

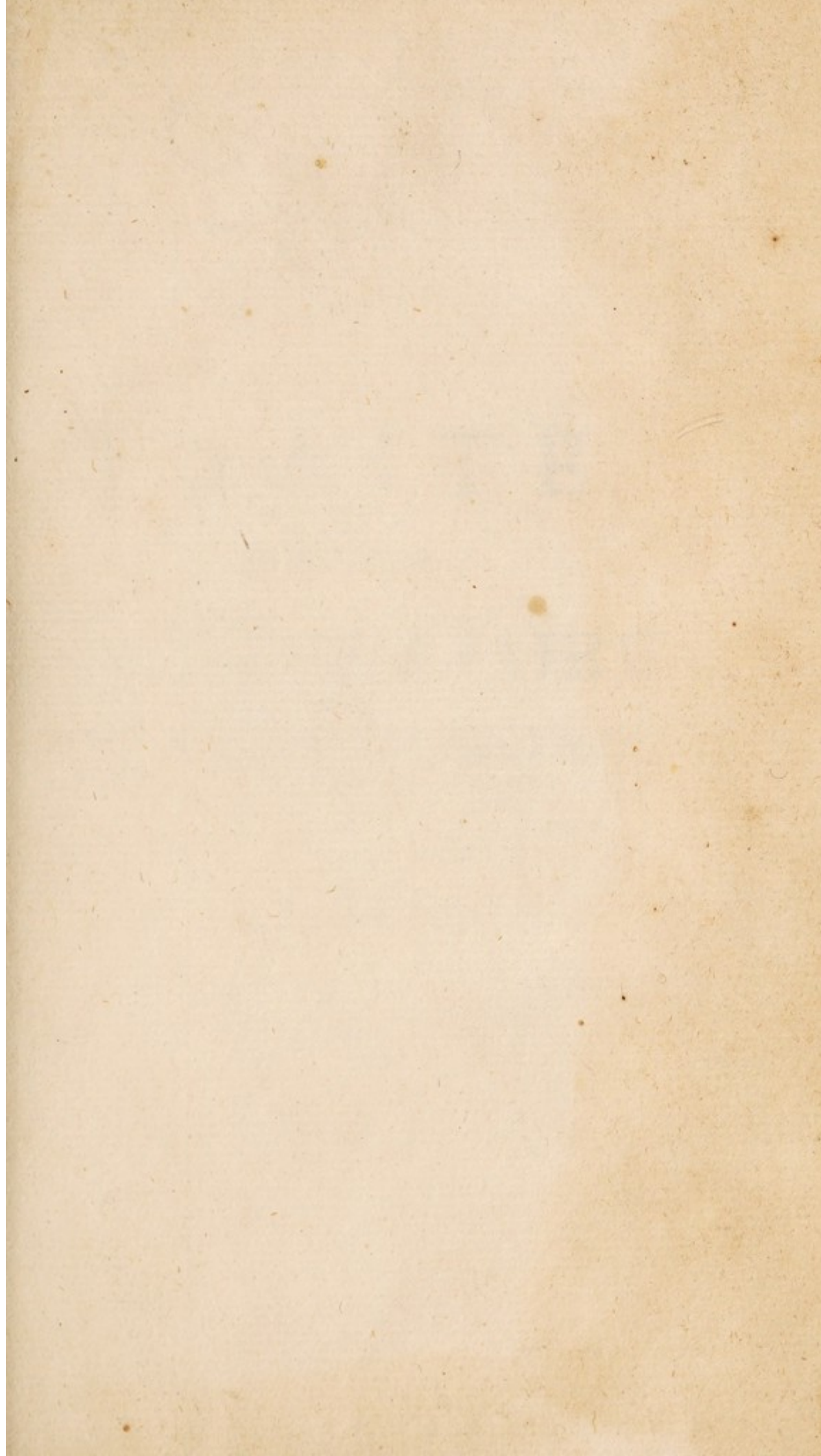
coll. complet

G-x-c

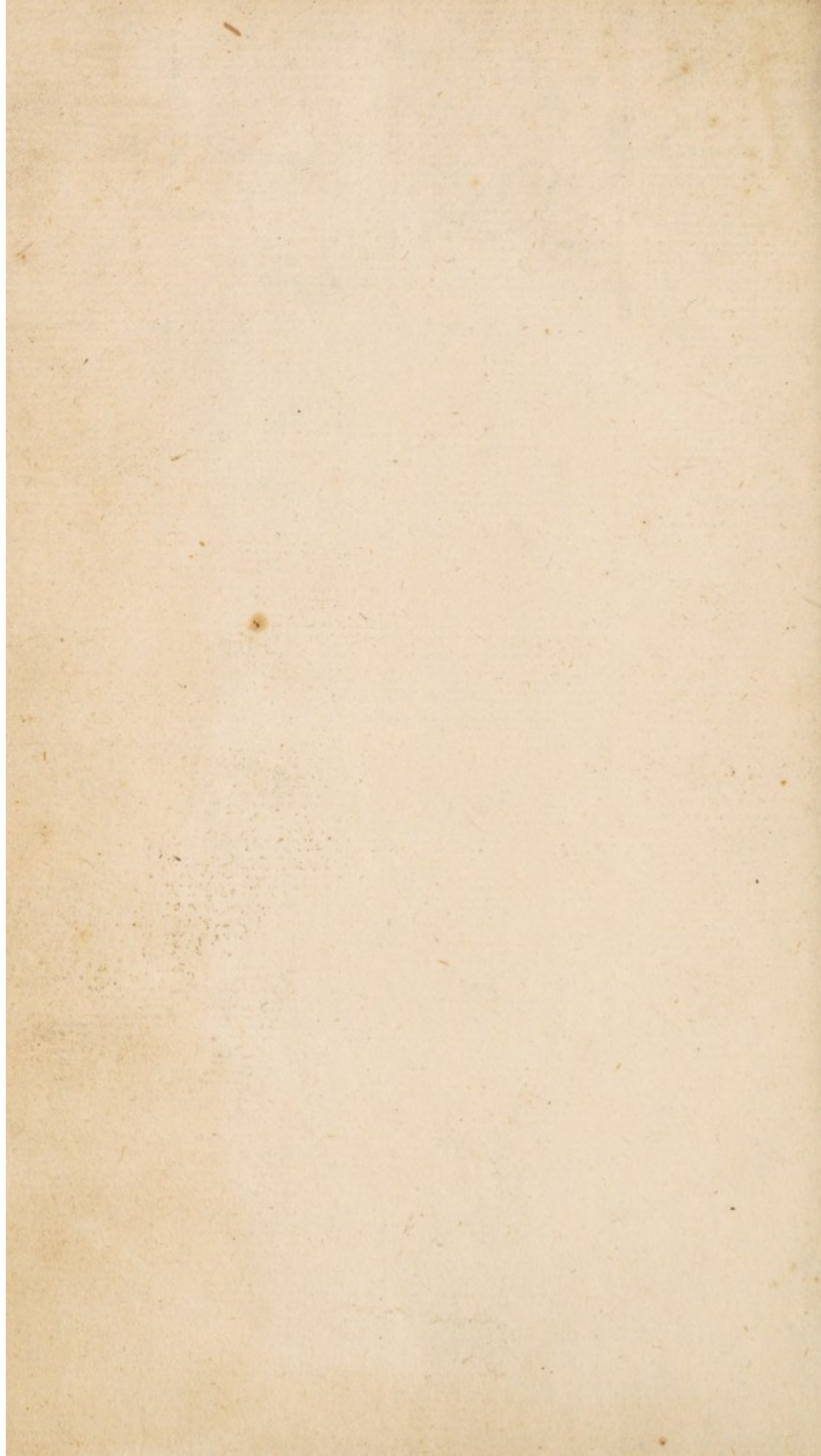
18

Invenit  
mch/28

50 fr.








TRAITÉ<sup>7</sup>  
DE LA  
FIEVRE MILIAIRE  
DES FEMMES EN COUCHE.





Digitized by the Internet Archive  
in 2018 with funding from  
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b30546333>

# TRAITÉ DE LA FIEVRE MILIAIRE DES FEMMES EN COUCHE:

Ouvrage qui a été couronné par la Faculté  
de Médecine de Paris, dans sa Séance  
publique tenue le 5 Novembre 1778.

*Par M. GASTELLIER, Docteur en Médecine, Avocat  
au Parlement, Médecin de S. A. S. Monseigneur le  
Duc d'Orléans, Employé pour les maladies épidé-  
miques & épi-zootiques, Médecin de l'Hôtel-Dieu, de  
l'Hôpital-Général & des Prisons de la Ville de Mon-  
targis, Membre de la Société Royale de Médecine de  
Paris & de celle d'Agriculture d'Orléans.*

*Du Boi, Du haut-brûil D. méd.  
et Secrétaire Du Roy.*



A MONTARGIS,  
Chez NOEL GILLES, Libraire, Porte-aux-Moines.

---

M. DCC. LXXIX.  
AVEC APPROBATION.





*Puerperæ ex malè affecti corporis vitio tanquam auræ pestilentialis tactæ contagio feбри putridæ, seu potius malignæ quàm nimium obnoxia reperiuntur: hujusce verò morbi labem haud omnes ex æquo suscipiunt; etenim pauperes rusticæ, aliæque duris laboribus assuetæ, nec non viragines, & meretrices quæ clandestina agunt puerperia, sine magnâ difficultate pariunt & deinceps brevi à lecto excitatæ, ad solita redeunt opera; mulieres autem ditiores, tenellæ & pulchræ, pleræque vitam sedentariam degentes, quasi maledicti divini graviori modo participes, in dolore pariunt, indèque mox à partu difficiles & periculosos subeunt casus. WILIS.*



*A MONSIEUR*  
*S È G U I E R ,*

Premier Avocat-Général au Parlement  
de Paris ; l'un des Quarante de l'Académie  
Françoise , &c.

*M*ONSIEUR,

*CET Ouvrage qui vient de  
recevoir les suffrages de la pre-  
miere Faculté de l'Europe , en  
obtient aujourd'hui de bien pré-*



## vj      É P I T R E

*cieux lorsque vous permettez de  
le faire paroître sous vos auspices.  
S'il n'eût point eu pour objet le  
bien de l'humanité, j'aurois été  
moins empressé à vous en offrir  
l'hommage ; mais, sachant com-  
bien vous vous intéressez à tout  
ce qui peut lui être utile, j'ai cru  
devoir solliciter l'accueil favorable  
que vous daignez m'accorder. Pé-  
nétré de vos bontés, je regrette de  
n'avoir pas cette éloquence vic-  
torieuse qui vous attire tant d'ad-  
mirateurs, pour célébrer digne-  
ment ma reconnoissance & vos ver-  
tus. Mais pourquoi former de tels  
regrets ? Votre nom seul, Mon-  
sieur, est un éloge, & personne ne  
peut le prononcer sans se rappeler*

## DÉDICATOIRE. vij

*tous les titres glorieux qui vous  
donnent des droits sacrés à l'ad-  
miration & à la reconnoissance pu-  
bliques. Soyez convaincu , que je  
suis animé des mêmes sentimens ,  
& agréez , je vous supplie , les  
assurances du profond respect avec  
lequel je suis ,*

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-  
obéissant Serviteur ,  
GASTELLIER.



# DECLARATION

that the said Governor has  
done and doth lawfully  
exercise his power  
in the said colony  
and that he is not  
responsible for the  
acts of the said  
Governor.

Witness my hand  
this 10th day of  
January 1776.

John the Baptist  
John the Baptist  
John the Baptist



## PRÉFACE.

LORSQU'UN Auteur fait imprimer un Ouvrage , il ne manque jamais d'expliquer les motifs qui l'ont déterminé à le composer , & ensuite à le rendre public : c'est un hommage qu'il croit devoir à ses Lecteurs , en même tems qu'il espere captiver par-là leur bienveillance , & les disposer à porter un jugement favorable sur une production destinée à les instruire ou à les amuser. Pénétré du respect que je dois au Public , je crois ne pouvoir me dispenser



de lui exposer les raisons qui m'ont engagé à écrire ; quoiqu'il lui soit très-facile , dans cette occasion plus que dans toute autre , de les pressentir. Quant à son suffrage , auquel j'ai toujours attaché le plus grand prix , je croirois le mériter moins , si je tentois de le surprendre ; mais je ne dissimulerai pas que j'ose me flatter de l'obtenir , après l'accueil authentique que mon travail a déjà reçu de la part des Médecins savans & éclairés qui composent la célèbre Faculté de Paris , & qui l'ont jugé digne de partager la couronne académique.

Je pratique la Médecine dans



un Pays où la fièvre miliaire a exercé & exerce encore ses ravages indistinctement sur les personnes des deux sexes, de tout âge & de toute condition. J'ai eu par conséquent mille occasions de faire sur cette maladie les observations les plus exactes, & en effet je m'y suis livré avec la plus grande ardeur, dans la vue d'en approfondir la nature & de trouver les moyens les plus propres à la combattre avantageusement. Je puis dire que j'ai été assez heureux dans mes recherches, & que j'ai goûté la douce satisfaction de dérober plus d'une victime aux attaques de cet ennemi terrible:



ce qui m'a engagé non-seulement à recueillir, dans un Ouvrage peu volumineux, mais que j'ai rendu le plus instructif qu'il m'a été possible, tout ce que ma pratique m'avoit appris sur le caractère du levain miliaire, sur les différens phénomènes auxquels il a coutume de donner naissance, & sur les remèdes qui agissent avec plus ou moins d'efficacité; mais encore à y rassembler plusieurs Observations utiles, choisies dans le grand nombre de celles que j'avois faites, soit pour montrer que mes principes déri voient de l'expérience, soit pour répandre plus de lumières dans l'esprit du Lecteur,



en lui faisant suivre avec moi, & comme si nous étions ensemble au lit du malade, les progrès du mal & les différens effets des remèdes que je suis dans l'habitude de mettre en usage. Telle est l'origine du Traité sur la Fievre Miliare, que j'ai publié dans l'année 1773 (a), où l'on ne trouve rien sur la fievre miliare des femmes en couche, si l'on fait abstraction de quelques observations qui y sont relatives. Ce n'est pas que cet objet m'ait paru moins digne d'attention : mais, à son

---

(a) Cet Ouvrage a pour titre : *Avis à mes Concitoyens, ou Essai sur la Fievre Miliare*. (Il se trouve à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins).



égard, mes idées n'étoient pas alors nettes & précises, d'ailleurs, elles étoient en contradiction avec celles d'une foule de Praticiens; je craignois donc de m'égarer ou d'avancer quelque proposition douteuse, & je desirois qu'une plus longue expérience vînt m'éclairer. C'est avec cette retenue que j'ai fait vœu de me conduire toujours dès l'instant où je suis entré dans la carrière que je parcours aujourd'hui. Bien convaincu que la science de la Médecine est une science de faits, je n'ai jamais cessé de penser qu'une bonne observation vaut cent fois mieux que vingt spécu-



lations brillantes, sorties du cerveau d'un Auteur sans doute bien content de lui-même, mais qui ne contribuent, en aucune façon, aux progrès & à la perfection de l'Art. Nous laissons échapper de notre plume cette courte réflexion, pour servir d'avertissement utile aux jeunes Praticiens : puisse-t-elle être bien sentie par eux, & faire impression sur leur esprit, souvent plus disposé à se laisser séduire par les faux systèmes & les vaines hypothèses, qu'à suivre avec patience la marche lente & sévère d'un Observateur scrupuleux.

Voulant donc acquérir des



---

*xvj P R É F A C E.*

---

connoissances plus certaines sur la fièvre miliaire des femmes en couche, j'ai saisi avec empressement toutes les occasions capables de me fournir de nouvelles lumières; enforte que je suis parvenu, je crois, à connoître le véritable caractère de cette maladie, ses causes, & la manière dont elle doit être traitée. Mais, pour atteindre ce but, il m'a fallu faire beaucoup d'observations, les réitérer plusieurs fois avec soin, & les comparer ensemble; je me suis cru d'ailleurs obligé de consulter les différens Auteurs qui ont écrit sur le même sujet, dont les uns, en très-grand nombre, m'ont  
paru



paru bien éloignés du vrai, tant pour la théorie que pour la pratique, & dont les autres, en très-petit nombre, ont établi des principes plus fondés sur l'expérience. J'avoue même que ces derniers m'ont mis sur la voie, & n'ont pas peu contribué à rendre mes recherches fructueuses, en me faisant entrevoir la vérité, & en me montrant de quels moyens je devois me servir pour la découvrir plus sûrement.

Après un travail qui m'avoit coûté beaucoup de soins & d'affiduités pour réunir toutes les preuves dont j'avois besoin, ce qui me faisoit sur-tout penser que



je n'étois pas dans l'erreur, c'est que mes principes réduits en pratique étoient suivis du succès, & que je réussissois constamment à sauver les femmes en couche attaquées de la fièvre miliaire, & plus encore à les garantir. C'est dans ce moment, où je commençois à jouir de la plus douce récompense attachée aux fatigues inséparables de notre profession, que j'appris, par la voie des Journaux, que la Faculté de Médecine de Paris demandoit, pour sujet d'un Prix proposé par elle, *un Exposé clair & succinct des signes & des symptomes caractéristiques de la fièvre miliaire des*



*femmes en couche ; du traitement qu'elle exige à raison de son invasion ; des précautions propres à empêcher la récidive dans une nouvelle couche, &c. &c.* J'aurois mal connu mes devoirs, si, avec les lumieres que je croyois avoir acquises, je n'eusse point répondu à l'invitation que faisoit à tous les Médecins la premiere Faculté du Royaume : d'ailleurs je devois mettre à profit, autant qu'il étoit en moi, ce que l'observation la plus exacte m'avoit enseigné, or pouvois-je le faire dans une circonstance plus heureuse? En conséquence j'entrai en lice, & je m'efforçai de résoudre les questions ci-dessus énoncées.



Un article important & auquel je prie le Lecteur de faire attention, est que la Faculté de Médecine de Paris eut soin d'avertir tous ceux qui voudroient concourir, *d'éviter toute explication systématique, d'emprunter leurs tableaux de l'observation seule, & de fonder le traitement sur l'expérience.* Il n'appartient qu'aux Médecins les plus éclairés, & qui exercent avec la plus grande célébrité une science dont ils connoissent les vrais principes, de donner un pareil avertissement. A quoi peut servir en effet, pour perfectionner l'Art de guérir, une théorie qui n'a pas l'expé-



rience pour base ? Et si les raisonnemens sont quelquefois utiles en Médecine, n'est-ce pas seulement lorsqu'on les emploie pour analyser les différens faits qui ont été observés, & en déduire des règles de pratique qui servent de guides sûrs dans d'autres cas semblables ou analogues. Le Lecteur verra, je pense, avec facilité que je me les suis aussi permis très-rarement ; & que, sans jamais perdre de vue les conditions établies par mes Juges, je n'ai eu d'autre dessein que d'exposer fidèlement tout ce que j'ai vu & remarqué dans le cours de ma pratique, soit à l'égard des signes



& du caractère de la fièvre miliaire des femmes en couche, soit à l'égard des moyens qui m'ont le mieux réussi, pour la guérir ou pour la prévenir. Je n'ignore pas qu'en prenant le parti de publier cet Ouvrage, j'aurois dû, pour plaire à quelques-uns de mes Lecteurs, me tenir moins scrupuleusement attaché à cette méthode, & donner plus de soin à mon style; en ce que des descriptions seches de causes, de symptomes & de phénomènes, non entremêlées d'explications hypothétiques, ne séduisent pas ceux qui attachent beaucoup plus de prix aux productions d'une imagination fertile



& élégamment écrites , qu'aux récits simples & faits avec moins d'art que d'exactitude : il y a cependant cette différence , par rapport à la Médecine , que les premières nuisent certainement à ses progrès , au lieu que les autres sont seuls capables de les favoriser ; & d'après cela , on n'aura plus lieu d'être étonné que j'aie suivi , en écrivant , une méthode moins séduisante , mais plus utile , dont je devois d'autant moins m'éloigner , qu'elle m'étoit indiquée par les Médecins célèbres dont le suffrage a excité mon ambition ; qu'elle se trouvoit d'ailleurs conforme à ma manière de



voir & de penser ; & qui , j'ose le dire , est la seule digne de préférence , quand on veut répandre la lumière sur les objets de l'Art de guérir peu connus ou tout-à-fait ignorés.

Celui qui fait la matiere de cet Ouvrage est de cette nature. La fièvre miliaire des femmes en couche en a imposé pendant long-tems ; on l'a crue beaucoup plus dangereuse qu'elle ne l'est réellement ; ses causes ont été mal faifies , & l'on a commis les erreurs les plus funestes dans la maniere de la gouverner. Ayant d'abord entrevu que les idées sur cet article étoient fausses , j'ai senti en même



même tems combien il feroit important de les rectifier ; & lorsque je puis croire aujourd'hui avoir rempli ce projet , je m'en félicite non-seulement à cause de l'approbation glorieuse & authentique que mon travail a obtenue , mais encore à cause des moyens que j'ai employés pour le rendre vraiment utile : moyens qui se sont naturellement présentés à mon esprit , d'après les préceptes que j'ai reçus dans l'Ecole de Paris , & qu'il m'a été d'autant plus facile de suivre dans une circonstance où elle recommandoit sur-tout qu'on les mît en pratique.



Je fais avec avidité l'occasion d'annoncer les obligations que j'ai à cette Ecole célèbre, dans le sein de laquelle j'ai puisé les principes excellens qui servent chaque jour à diriger mes pas dans la carrière difficile que je parcours; & il me sera permis aussi d'observer que le Public n'est pas moins engagé à la reconnoissance envers elle, lorsqu'on la voit s'empresse d'exciter l'émulation de tous les Médecins, & d'allumer leur zele, en leur proposant des questions dont la solution doit nécessairement contribuer au bien de l'humanité : c'est, sans contredit, par cette voie que la connoissance des



causes des maladies , de leur différent caractere , & des remedes les plus propres pour les détruire , peut devenir plus parfaite. Il n'est point de Médecin qui , à raison du lieu qu'il habite ou d'autres circonstances , ne se trouve dans le cas de traiter telle maladie plus souvent que telle autre : c'est par conséquent sur celle-là qu'il peut rassembler un plus grand nombre de faits & d'observations ; & s'il les communique , on est forcé de convenir qu'il rend un service essentiel , en ce que ses lumieres , acquises par l'expérience , serviront à ceux qui n'auront point eu comme lui les occasions néces-



faïres pour observer la même maladie aussi exactement, abrégeront beaucoup leur travail, & dirigeront bien plus sûrement leurs opérations. Mais malheureusement il arrive quelquefois que, faute d'un zèle assez ardent, les meilleures observations restent inconnues, & que ceux qui les ont faites les condamnent à l'oubli, se contentent d'en tirer avantage dans leur pratique particulière, ils meurent, & le fruit de l'expérience d'un grand nombre d'années périt en un instant. On dira peut-être, & avec quelque raison, que les occupations multipliées de quelques-uns sont très-



souvent un obstacle qui les empêche de rédiger leurs observations, & de donner quelques momens au travail nécessaire pour les mettre dans l'ordre dont elles ont besoin, avant d'être rendues publiques. Cependant il est un moyen presque sûr de vaincre l'indolence des uns & des autres : il consiste à leur donner une noble émulation, à échauffer leur zèle, à enflammer leur ame de l'amour du bien public, à faire enfin ce que fait la célèbre Faculté de Paris, ce que font plusieurs Académies savantes, & ce que fait aujourd'hui, avec le succès le plus éclatant, la Société Royale de



---

*xxx P R É F A C E.*

---

Médecine, dont l'utilité des travaux répond si bien aux vues bienfaisantes du Prince qui l'honore de sa protection spéciale : cette nouvelle Société, en reculant les limites de l'Art, deviendra un monument à jamais mémorable pour le regne de **LOUIS XVI.**

Ne pourrois-je pas comparer le Prix avec lequel ces Sociétés savantes récompensent les Auteurs des meilleurs Ouvrages sur telle ou telle matière, à la Couronne civique que les Romains accordoient à ceux qui avoient sauvé la vie à un Citoyen dans un affaut ou dans une bataille ? En



effet le Médecin qui éclaire des points de pratique difficiles , & qui produit au grand jour de bonnes Observations , fournit des armes contre les maux auxquels sont exposés ses Conci-toyens, & veille certainement par-là à la conservation de leurs jours. Ainsi le laurier promis à un travail si utile , est d'autant plus digne de son ambition , & ceux qui ont l'art de l'exciter , méritent , à juste titre , d'être appelés *les Amis de l'humanité*.

Je n'ajoute plus qu'une réflexion , qui a trop de connexion avec les précédentes pour que je la passe sous silence.



Nous ne manquons certainement pas d'Ouvrages de Médecine, mais sont-ils tous d'une utilité bien réelle? Les uns nous présentent l'histoire de tous les maux auxquels nous sommes exposés, & les autres sont des Traités particuliers où il n'est fait mention que d'une ou d'un petit nombre de maladies. Or il est aisé de prononcer sur les avantages que les premiers peuvent procurer, lorsqu'on fait attention qu'il est impossible à un seul homme, dans l'espace d'une vie si courte, de réunir assez de faits, & de recueillir assez d'observations pour donner des préceptes  
certains



certaines touchant les maux de toute espece auxquels la condition humaine nous rend sujets. D'où il faut conclure que ces Ouvrages ne sont , pour la plupart , que des compilations, dans lesquelles peut-être il se trouve quelques bonnes remarques qui sont le résultat d'un peu plus d'expérience sur certains objets, mais où en général leurs Auteurs ne font que répéter , sans aucun examen, ce que d'autres ont dit ou écrit avant eux ; de maniere que les erreurs s'y trouvent confondues avec les vérités , & que le jeune Praticien risque à chaque instant de commettre les fautes les plus



graves, s'il n'est pas sur ses gardes en les consultant. Mais on doit porter un autre jugement de ces *Traités particuliers*, fruits d'une étude opiniâtre & d'une longue expérience, dans lesquels le *Praticien consommé* décrit une maladie qu'il a mille fois observée, dévoile son véritable caractère, trace le tableau fidele de ses différents phénomènes, assigne les remèdes les plus convenables, & conversant, pour ainsi dire, avec son *Lecteur*, lui raconte les cas où il a réussi, de même que ceux où son espérance a été frustrée, sans lui déguiser les moyens qu'il a mis en usage dans l'une & dans

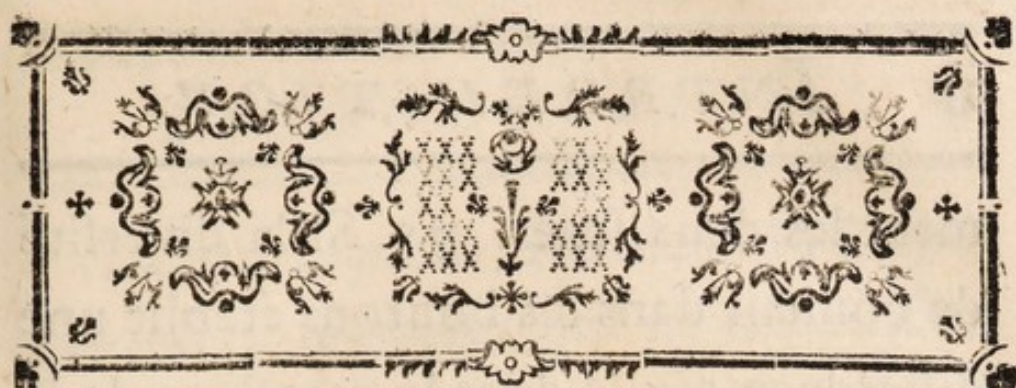


l'autre circonstance. Tels sont les *Ouvrages du Prince de la Médecine*, de *Sydenham*, de *Morton*, de *Huxam*, de *Floyer*, de *Ramazzeni*, & de plusieurs autres ; mais nous avons à regretter qu'ils ne soient pas en plus grand nombre , & qu'une infinité d'objets de pratique assez essentiels pour mériter d'être traités particulièrement & avec le plus grand soin , ne se trouvent que dans ces recueils volumineux où il semble qu'on leur a assigné une place , uniquement parce qu'ils appartiennent à la classe nombreuse des infirmités humaines. Espérons cependant qu'ils fixeront un jour plus spécia-



lement l'attention de quelques Médecins, & cette époque est beaucoup plus prochaine qu'on ne se l'imagine : elle doit d'ailleurs se rapprocher d'autant plus que l'émulation devient plus grande, que le Prince qui nous gouverne si sagement, s'occupe des moyens de l'exciter, & que les exemples donnés par la Faculté de Médecine de Paris, & singulièrement aujourd'hui par la Société Royale de Médecine, ne peuvent manquer d'être suivis par toutes les Académies savantes qui, comme elles, s'occupent sans cesse du bien général.





# TRAITÉ

## DE LA

### FIEVRE MILIAIRE

#### *DES FEMMES EN COUCHE.*



#### INTRODUCTION.

**L**A Faculté de Médecine de Paris desire, 1°. un Exposé clair & succinct des signes & des symptômes caractéristiques de la Fievre Miliare des Femmes en couche. 2°. Elle demande en quoi cette maladie differe de la Fievre Miliare qui, épidémique, attaque indistincte-



ment les deux sexes. 3°. Si la diversité de couleur dans les boutons établit une différence réelle dans le caractère de la maladie. 4°. Quel traitement elle exige à raison du tems de son invasion, de ses symptômes, de la couleur des boutons, & des autres circonstances où se trouve la Femme en couche. 5°. Enfin, s'il est quelques précautions à prendre, même après que la maladie paroît dissipée, & pour préserver de récidive dans une nouvelle couche.

Le silence que cette célèbre Faculté observe sur la cause de cette maladie, semble faire entrevoir qu'elle est convaincue que le lait en est la cause matérielle. En effet, le lait, cette liqueur bienfaisante pour les meres respectables qui remplissent le vœu sacré de la nature, devient un poison destructeur pour celles qui méprisent le plus saint de leurs devoirs.



---

## INTRODUCTION. iiij

---

La nature punit, tôt ou tard, de leur cruauté, les meres qui ne nourrissent pas. Le lait qu'elle a préparé & porté avec tant de soin à leurs mamelles, devient par leur conduite condamnable, une liqueur inutile, superflue & même des plus nuisibles; il étoit destiné à nourrir l'enfant, une conduite vraiment barbare l'en prive: cette liqueur reflue dans la masse du sang, elle se jette, suivant la cause qui l'y détermine, sur le cerveau, sur la poitrine ou sur d'autres viscères; elle se confond avec la masse générale des humeurs, les altere & en est altérée. Delà tous les effets terribles qui se manifestent, & qui, le plus souvent, sont suivis de la mort. La nature irritée venge ses droits méprisés; & les femmes, pour avoir dédaigné un devoir qu'elles auroient dû remplir avec plaisir, deviennent le plus souvent vic-



times de leur cruelle indifférence. En effet, lorsque le lait ne se dépose point aux mamelles, & qu'il ne coule pas par la vulve; il est clair qu'il roule dans les vaisseaux, qu'il surcharge la masse générale des humeurs, qu'il en altere les principes, & qu'il subit lui-même une altération plus ou moins nuisible, d'où il résulte des désordres dans l'économie animale plus ou moins marqués. Cependant la nature rassemble ses forces pour s'en débarrasser & le chasser au dehors par tous les émonctoires. Delà la fièvre, la chaleur augmentée, la sueur établie, la peau couverte d'*exanthemes*, de petites vésicules qu'on appelle *miliaires* ou *millet*, à raison de la ressemblance de ces petites vésicules avec un grain de millet; & la fièvre qui accompagne ou qui est suivie de l'éruption de ces petits *exanthemes*, retient le nom de fièvre miliaire.



---

## INTRODUCTION. V

---

Auparavant de répondre à tous les articles ci-dessus, qu'il nous soit permis de faire part de notre manière de voir sur le vrai caractère de cette maladie, soumettant toutefois notre jugement à celui d'une Compagnie aussi savante qu'impartiale.

La fièvre miliaire des femmes en couche ne peut & ne doit pas être considérée, à notre avis, comme fièvre essentielle, mais bien comme fièvre symptomatique, en ce que cette éruption miliaire, qui s'établit sur toute la surface du corps, n'existe jamais, qu'il n'y ait un dérangement préalable dans l'économie animale, produit par l'humeur laiteuse refoulée dans le torrent de la circulation, ou qu'il n'y ait une surabondance de cette même humeur laiteuse; mais, dans l'un comme dans l'autre cas, ce ne peut être maladie



essentielle ; ce ne peut être qu'un symptôme de la cause , qui devient accidentellement un moyen de supplément dont se sert la nature pour empêcher de plus grands désordres , ou un symptôme factice déterminé par des secours de l'art mal dirigés. L'humeur laiteuse, une fois arrêtée dans son cours par les voies naturelles , se déroute & se porte par-tout où elle trouvera moins de résistance. La peau étant relâchée par la chaleur du lit qui appelle une forte transpiration, le lait tout naturellement prendra son issue par les pores de la peau ; la matiere de la transpiration le chariera par cette voie qui en deviendra une de décharge , un supplément enfin pour les voies naturelles qui étoient destinées à le recevoir & à le porter au dehors. C'est ainsi que, dans les grandes chaleurs de l'Eté, les urines sont rares



en général, & la transpiration abondante; & qu'en Hiver, au contraire, nous urinons beaucoup & transpirons peu. Une excrétion supplée à une autre & en devient le vicaire; de manière que la diminution de l'une étant compensée par la quantité de l'autre, il n'en peut résulter aucune sorte de dérangement dans l'économie animale.

Il peut se faire, & il arrive même tous les jours que, sans fièvre, sans accident ni cause morbifique, l'humour laiteuse se porte en plus grande quantité à la peau qu'aux seins & à la vulve; ce qui peut dépendre d'une infinité de circonstances qui peuvent se trouver dans l'individu, comme hors de lui, tels que le tissu de la peau trop lâche, la chaleur de la saison ou de l'appartement, celle du lit, l'usage des boissons chaudes & relâchantes, &c.



Si alors la fièvre & quelques autres accidens graves accompagnent l'éruption, on doit les attribuer à une saburre plus ou moins abondante , plus ou moins putride, au lait lui-même qui a fermenté avec toutes les humeurs.

La miliaire des femmes en couche est une fièvre symptomatique ; l'éruption qui se fait à la peau est bien une dépuration , mais qui ne fait pas crise. Que l'humeur laiteuse se dépose aux seins, qu'elle descende à la vulve, qu'elle se porte aux émonctoires de la peau , qu'elle parcoure les couloirs urinaires, qu'elle s'échappe par la voie des selles ; ce sont autant de voies de décharge , de dépuration , & non pas des crises ni des maladies essentielles : il y a plus , c'est qu'une fois déterminée par la nature à une voie particulière , il ne faut pas s'y opposer , à moins qu'il n'en doive résulter



quelques désordres : *Eò ducere oportet , quò vergit natura.* En effet , il est indispensable que l'excrétion s'en fasse par une voie quelconque. Outre les évacuations qui se font de cette humeur par la vulve , le couloir des urines en charie aussi une très-grande quantité ; de maniere que les urines sont troubles , épaisses , blanches , enfin routes laiteuses : si delà on vouloit en arguer une maladie essentielle aux voies urinaires , la conséquence seroit absurde ; & cependant on y seroit aussi fondé qu'à en accuser les émonctions de la peau , ou la transpiration abondante qui produit des *exanthemes*. Cette excrétion est plus sensible à la peau , parce que la quantité des couloirs cutanés est à raison de sa surface , c'est-à-dire , immense ; qu'en outre la transpiration est favorisée par la chaleur du lit , par les boi-



---

X      *INTRODUCTION.*

---

fons , &c. & que l'humeur laiteuse , mêlée avec celle de la sueur qui , dans ces circonstances , sur-tout chez les femmes qui ne nourrissent point , est des plus abondantes , dilate l'extrémité des vaisseaux capillaires , & souleve l'épiderme , dont les pores ne répondent pas toujours parfaitement à ceux du corium : delà l'issue de cette humeur est empêchée & forme *exanthemes*.

Le millet ou la fièvre miliaire , chez une femme en couche , n'est rien autre chose qu'une forte transpiration chargée d'humeur laiteuse , n'importe quelle en soit la cause : quelle provienne ou de médicamens échauffans , ou de la chaleur du lit & de l'appartement , ou de celle de l'atmosphère ; pourvu qu'une femme encouche sue , l'éruption est inévitable , & ne manque jamais ; tandis que dans toutes les maladies connues , même celles



où la transpiration est fort abondante , il ne se manifeste aucune sorte d'éruption miliaire , si l'on en excepte quelques fièvres malignes ou la miliaire essentielle : encore chez celle-ci , l'éruption se manifeste-t-elle souvent sans la moindre apparence de sueur.

Ce qui prouve encore que cette excretion n'est point une crise essentielle par cette voie , c'est que l'on peut combattre indistinctement & indifféremment avec tous les remèdes connus , les différens symptômes qui accompagnent la miliaire des femmes en couche , sans qu'il en puisse résulter aucun effet sensible qui soit relatif à cette éruption ; ce que l'on ne feroit pas impunément , si on vouloit tenir une conduite semblable dans la miliaire essentielle , ou même lorsque l'excretion de l'humeur laiteuse se fait par les voies naturelles :



c'est ce que je me réserve de prouver par des faits authentiques.

La miliaire, chez les femmes en couche, n'a jamais lieu qu'au préalable une transpiration abondante ne l'ait annoncée : c'est elle qui précède l'éruption & qui la produit en en charriant la matière; aussi sa présence s'annonce-t-elle, d'une manière non équivoque, par un aigre qui se fait sentir; je ne dis pas seulement dans le lit d'une malade, mais dans tout son appartement; aigre dont les principes s'exaltent à raison du degré de chaleur & de fermentation.

L'éruption miliaire des femmes en couche n'a nulle sorte de type dans sa marche, ni même de tems marqué pour son invasion, non plus que pour sa terminaison. Tout dépend du moment où la transpiration s'établit; car pour d'appareil symptomatique qui l'annon-



ce , il n'en existe point : il se manifeste bien quelques symptomes généraux de putridité, de malignité, d'inflammation même , qui annoncent que le reflux de l'humeur laiteuse se fait dans toute la machine , par la suppression d'ailleurs de cette excretion & de celle des lochies qui a lieu en même tems. Quelques symptomes particuliers décelent les viscères , les organes qui en sont menacées ; la peau elle-même en présente qui lui sont propres , tels que la sueur , la chaleur , un prurit fort incommode & presque universel , quelques taches rouges , & enfin des vésicules cristallines ou miliaires.

Ces vésicules miliaires sont d'une trop mince importance pour fixer l'attention d'un Praticien. De deux choses l'une : ou l'éruption se fait tranquillement & sans tumulte , ou elle est précédée &



---

xiv *INTRODUCTION.*

---

accompagnée des symptomes les plus graves. Dans le premier cas, toutes les excrétions se font à peu près bien partout ; c'est un moyen de plus dont la nature auroit pu se passer, mais dont elle se sert pour décharger plutôt la masse générale. Il y a certaines femmes chez lesquelles le lait est si abondant que tout ne peut point sortir par la vulve & par les seins : la fièvre de lait, chez elles, est plus longue ; les seins sont gonflés, la vulve est constamment humide ; cependant les excrétions qui se font par ces deux voies, ne suffisent pas pour absorber toute la quantité de lait qui roule dans les vaisseaux ; une partie est poussée par le mouvement systaltique du système vasculaire, à la périphérie du corps. Les femmes suent beaucoup, & le résultat de cette sueur est une éruption miliaire, que j'ai même observée



maintefois chez les femmes grosses ; mais plus souvent cependant , & d'une maniere plus marquée , après l'accouchement ; & cela parce que la sueur est plus copieuse , & que le lait lui-même est en plus grande quantité. La fièvre , si elle existe , est légère ; elle n'est autre chose que la fièvre de lait prolongée , & elle n'exige pas d'autre traitement : tout consiste dans le régime qui est absolument le même. Dans l'autre cas , la chose est tout à fait différente ; elle mérite la sagacité & toute l'attention d'un homme instruit : ce sont les vaisseaux de l'utérus qui sont gorgés de l'humeur laiteuse , des lochies puriformes , par le resserrement spasmodique de leurs propres bouches ; toutes ces humeurs stagnent , croupissent , se corrompent ; & les particules putrides sont resorbées par les vaisseaux capillaires , &



portées, par le moyen de la circulation, sur quelques parties essentielles à la vie: delà les symptomes les plus graves, & qui sont relatifs, non-seulement à la cause matérielle, mais encore à la nature des organes affectés; &, comme il est de la loi des fluides de se porter où il y a moins de résistance, ce sera l'organe naturellement le plus foible, ou accidentellement affoibli auparavant; de sorte que, si c'est le cerveau, il en résultera tous les symptomes d'une apoplexie laiteuse; si ce sont les poumons, ce sera une péripneumonie: ainsi des autres. Mais il n'est pas possible d'imaginer que l'humeur laiteuse se porte au cerveau, à la poitrine, &c. sans qu'une partie de cette même humeur ne se dépose, chemin faisant, à la peau ou ailleurs: il n'y a point de conduits particuliers pour la transporter à chaque organe.



---

## INTRODUCTION. xvij

---

organe. Il est indubitable que tout le désordre qui s'observe dans l'économie animale, ne peut avoir lieu, sans qu'une partie de l'humeur laiteuse ne se soit dévoyée çà & là, & la diversité des symptômes décele sa présence en différens endroits. J'ai eu occasion d'observer tous les jours l'humeur laiteuse porter ses coups & les partager sur différens organes en même tems. D'ailleurs, hors de ses propres couloirs, elle est bientôt viciée; une fois altérée, elle dénature les autres humeurs qui s'entrouvent presque toutes, plus ou moins imprégnées, & dont l'altération se manifeste ensuite par les différens effets qui en résultent. Il n'est plus étonnant alors que la peau s'en ressente, comme toutes les autres parties, même beaucoup plus à raison de sa surface; mais on ne doit pas pour cela s'en occuper



---

xviii *INTRODUCTION.*

---

davantage : au contraire , il faut en faire abstraction pour s'attacher entierement à la nature des symptomes qui sont d'autant plus graves , qu'ils sont très-rapides & qu'ils ne tendent à rien moins qu'à suffoquer les principes de la vie : aussi l'apparition de la miliaire , ou son absence , sont-elles parfaitement nulles à mes yeux. L'éruption miliaire ne m'a jamais dérangé dans l'application des différens moyens curatifs que la nature des accidens m'a dictés.

Il n'y a point de fievres de femmes en couche qui , pour peu qu'elles soient graves ou de durée , ne soient accompagnées de sueurs plus ou moins abondantes ; & il n'y a point de sueur qui ne soit alors suivie d'éruption miliaire. La fièvre de lait une fois prolongée au-delà de son terme ordinaire , dégénere souvent en fièvre putride & maligne ,



qui se trouve alors accompagnée d'éruption miliaire. L'état des premières voies, la constitution physique de l'individu déterminent son caractère principal. Comme le propre de la fièvre est de supprimer toutes les sécrétions, celle-ci (la fièvre de lait) supprime, pour peu qu'elle soit forte & durable, les évacuations puriformes, l'humeur laiteuse elle-même. Toutes ces humeurs étant une fois arrêtées dans leur cours, redondent dans toute la machine & produisent nécessairement pléthore : de là tous les accidens qui en découlent & qui deviennent cause aussi à leur tour. En effet, c'est alternativement cause & effet ; c'est un cercle dont le premier & le dernier point se touchent. La fièvre supprime les sécrétions, confond par-là toutes les humeurs ; & de leur confusion, il résulte un désordre général



dans toute l'économie animale , une fermentation qui constitue ensuite tout l'appareil symptomatique d'éruption , de putridité , de malignité , d'inflammation , &c. Dans le plan curatif , je n'ai nulle sorte d'égard à l'éruption ; je dirige mes vues du côté des excréments supprimés qui y donnent lieu ; j'ai la plus grande attention à l'importance des organes affectés , à la gravité des symptômes , à leur rapidité , & jamais aux éruptions. Il y a plus : c'est que souvent dans ces fortes de maladies , il se joint des symptômes inflammatoires à ceux de putridité ; symptômes même que l'on est obligé de combattre , mais dont on ne fait point pour cela une maladie essentielle , parce qu'une fois victorieusement combattus , on revient à la maladie principale pour laquelle on suit une marche régulière & que l'on n'avoit



négligée que pour le moment. Si un ou plusieurs symptomes qui annoncent l'inflammation & que l'on combat avec des remèdes qui leur sont propres, ne sont pas décorés du nom d'essentiels, ni considérés comme tels, *à fortiori*; ne faut-il pas le donner à une éruption qui n'indique ni ne contre-indique le traitement dicté par le caractère principal de la maladie.

C'est un très-grand malheur en médecine que de vouloir s'établir des systèmes, des genres de maladie particuliers. J'ai observé maintefois que des Chirurgiens qui exercent la Médecine sans la savoir, & que de jeunes Docteurs, qui ne sont pas encore Médecins, prenoient les éruptions miliaires des femmes en couche pour des maladies essentielles, se conduisoient en conséquence, dirigeoient tous leurs soins du côté de



l'éruption , négligeoient le vrai caractere , le génie effentiel de la maladie ; & les malades périssoient ou de fievres putrides , malignes , ou d'inflammation , ou de dépôts laiteux dont leur traitement pour la fievre miliaire ne faisoit qu'accélérer la marche perfide qui conduit au tombeau. Il n'y a point de Praticien , un peu exercé , qui n'ait été dans le cas d'observer comme moi , la multiplicité de pareils malheurs. Il y a même des Médecins , d'ailleurs instruits , qui , parce qu'ils croient appercevoir un génie particulier de maladie , font un traitement relatif , procedent même avec ordre d'après leurs principes , & tuent leurs malades avec méthode. Il est sans doute plus simple de se créer une maladie & de la voir où elle n'est pas : la méthode de traiter devient toujours la même ; mais en est-elle plus sûre ?



---

## INTRODUCTION. xxiiij

---

Pourquoi chercher à multiplier le nombre des maladies ? n'est-il pas déjà assez considérable pour le malheur de l'espece humaine ? Prendre un symptome pour une maladie , n'est-ce pas en augmenter le nombre ? Oui sans doute ; & c'est ajouter de nouveaux accidens , qui souvent sont beaucoup plus graves que ceux de la maladie essentielle ; car enfin traiter une maladie qui n'existe point , & ne point traiter celle qui existe , c'est le comble de l'ignorance la plus perfide pour les malades : ajoutez que les remedes mis en usage pour la prétendue maladie , sont le plus souvent contraires à la maladie réelle. Cependant , il faut en convenir à la honte des Médecins , ces malheurs-là ne sont que trop communs : il y a heureusement des êtres privilégiés qui , par leur bonne constitution , échappent à tant de dangers.



---

## XXIV INTRODUCTION.

---

La fièvre miliaire, considérée sous l'aspect général, est une maladie fort ancienne. Depuis Hyppocrate jusqu'à nos jours, il n'y a point de Médecins qui, en traitant des fièvres *mali moris*, n'aient fait mention de celle-ci ; les uns comme fièvre symptomatique, les autres comme fièvre essentielle. Ce n'est cependant qu'en 1655, à l'époque de l'épidémie arrivée à Leipfick, qu'elle a fixé l'attention de tous les Médecins, sans pour cela leur donner une manière de voir uniforme & la même sur le vrai caractère de cette maladie. Si l'on consulte tous les Auteurs qui en ont traité, l'on sera beaucoup plus perplexe après la lecture qu'auparavant. Il y en a qui la considèrent comme essentielle ; d'autres comme symptomatique : beaucoup la confondent avec certaines éruptions produites par la sueur ; quelques uns  
avec



---

## INTRODUCTION. XXV

---

avec le pourpre; d'autres enfin avec les pétéchies; de sorte que l'incertitude sur la vraie nature de cette maladie est infiniment plus grande avant qu'après la lecture de tous ces Auteurs. Dans un pareil conflit d'opinions, quel parti prendre? quel jugement prononcer? que faire enfin? Le parti le plus sage, sans doute, eût été d'extraire les différens passages de tous les Auteurs qui ont écrit sur cette matiere; mais ç'eût été un travail fastidieux, trop long & rebutant pour le Lecteur. J'ai cru plus simple d'indiquer seulement les différentes sources, afin que le Lecteur puisse y aller puiser quelques connoissances, ou plutôt des doutes d'après lesquels il pourra fixer sa maniere de voir, si nous ne pouvons la déterminer par cet Exposé.



---

XXVj INTRODUCTION.

---

HYPPOCRATE, *de Morb. vulg. lib. I, sect. 3.*

*Ibid. lib. II, sect. 1. Ibid. lib. II, sect. 3.*

CELS. *lib V, cap. 28.*

ÆTIUS, *serm. 5, cap. 129.*

FERNEL, *Univ. Medic. lib. VII, cap. 5,  
p. 242.*

SENNERT, *tom. III, lib. V, cap. 22.*

RIVIERE, *Prax. Medic. lib. XVII, sect. 3,  
cap. 1.*

HALY—Abbas *Reg. Dispos. Theoric,  
lib. VIII, cap. 14.*

FRANÇOIS VALÉSIUS, *in Hypp. de morb.  
vulg. comm. lib. II, sect. 3.*

PIERRE FORESTUS, *Obs. 59, p. 205,  
lib. VI, vol. I, de Purpura intus reper-  
cussa. Obs. 60, de Purpura papulas ru-  
bentes habente. Obs. 61, de Muliere suda-  
mina habente, & à medicastis malè tracta-  
tâ, undè tamen mors subsecuta est.*

BAILLOU, *Epid. & Eph. lib. II, p. 202.  
Constitutio Autumnalis. A. D. 1577.*

GOTTOFREDUS VELSCHIUS *Lipſiensis Chi-  
rurg. & Anatom. Profess. publ. Hist. Med.*



---

## INTRODUCTION. XXVIj

---

*puerperarum morb. continens, qui ipsis derfrierfil dicitur, & ( febris est maligna miliaris ). Lips. 1653.*

Jusques-là les différens Auteurs ci-dessus cités & autres n'en avoient parlé qu'imparfaitement & comme *per transennam*: la description qu'ils en avoient donnée n'étoit pas exacte. Le ravage que cette maladie fit à Leipfick & dans toute l'Allemagne, fut l'époque des lumieres acquises sur le génie de cette maladie, qui commença à porter ses coups perfides sur les femmes en couche, sans distinction d'âge ni de condition.

CHRIST. JOHANIS LANGII, *Prax. Medic. cap. 13, de Febris, sect. 9, de purpurâ, & tom. III, pag. 351.*

GEORG. HYERONYM. VELSCH, *curat. Med. Decad. J. curat. ij febris coccinea in puerpera.*

CAROL. RAYGER, *in mis. natur. cur. ann.*



---

xxviii INTRODUCTION.

---

*tertiū de febre maligna cum exanth. miliar.*  
*obs. 281.*

MICH. ETMULLERI OPER, *Med. Theoret.*  
*pract. tom. II, cap. 17, art. 3, p. 1047,*  
*de Purpura seu Febre miliari puerperarum.*

JOS. NICHOL PÉCHLIN, *Obs. phys. med.*  
*lib. II, obs. 19, exanthemata cum & sine*  
*febre.*

SYDENH. SCHED, *Monit. de novæ febris in-*  
*gressu.*

DAVID HAMILTON, *de Febre Miliari.*

BOETTIGERI. *Dissert. de purpura rubra epide-*  
*mica.*

J. WHITE, M. D. *directa sanguinis missione.*

JUNKER, *consp. medicin. tab. 74.*

ALLEN, *Synops, art, 1497.*

FULLER, *sur les Fievres, éruptives, la*  
*Fievre pourprée, p. 130, la Fievre mil-*  
*liaire, p. 157.*

FABII Columna, *Opuscul. de Purpura cum*  
*adnotation. John. Daniel. major. Kiliæ,*  
*anno 1675, pag. 10.*

*Append. ad decad. III ann. 3, 4, 5, 6, &c.*  
*Lucæ Schsvekii constitutio epidemica au-*



---

## INTRODUCTION. xxix

---

*gustana anni 1696, 1697, 1698, 1699.*

GEORG. WOLFEN VODEL, *Dissert. in augur. med. de Purpura puerperarum.* 1690.

GUSTAV. CASIMIR. GALSRLIEP. *constitutio epidem. Berolinen. ann. 1694.*

*Constitutio epidemica. Uratislav. ann. 1700, p. 334.*

JOH. PHILIP. CYSEL, *Dissert. in augur. med. de Febre purpurata. Erfusti, ann. 1702.*

*Act. curios. app. ad vol. 6, p. 43, Grunvald Josephi Hist. febr. miliar. anni 1733, 1734, in celsissimo Alpi.*

*Commercium litterarium, ann. 1735.*

JACOBI SMITTE *Dissert. in augur. de febre miliari, vetero pragæ 1740.*

Académie des Sciences, *Mem. ann. 1747.*

LAURENT. GRUBER. *Dissert. de febre acuta epidem. exanthemato dyssenterica. Basileæ, 1747.*

JOH. GEORG. GMELINI *Disput. de feb. mil. Tubingæ, 1752.*

PINARD, *Dissert. sur la fièvre mil. maligne. Rouen, 1747.*

PINIARD, *Hist. de la maladie épidém. qui désola Rome en 1753.*



---

XXX INTRODUCTION.

---

MISCELLAN, *nat. curios. Decad. III, ann. 5 & 6 app. p. 132 Rosini centilii. Parallelis ad observat. in ann. III dec. 1 eph. curios. contentas.*

SCHOLION, *ad observat. CCVI, ann. VII & VIII dec. III eph. nat. cur.*

*Observ. CCVI, ann. VII & VII, de febre maligna miliari, dec. III, eph. nat. cur. Acta Medicor. Berolinen, dec. 1, vol. 2, pag. 1.*

HOFFMAN, *de febre purpur. rubra & alba miliari, tom. II, sect. 1, cap. 9, p. 68.*

*Essai d'Huxam sur les fievres, sur les maux de gorge, &c.*

MEAD, *monita medica.*

WANSVIETEN, *sur les Commentaires de Boerrhaave, sect. 723, 982.*

ANTOINE DEHAEN, *Tract. de feb. divisionibus.*

STORCK, *bienn. medicum.*

HEISTER, *Obs. 183, 356, 475, 584.*

PRINGLE, *sur les maladies des armées.*

*Essai de Médecine d'Edimbourg.*

RICHARD MANNINGHAM, *sur la fébricule, p. 116.*



---

## INTRODUCTION. XXXj

---

PUZOS, Traité des accouchemens.

FANTON, *Dissert. de febr. miliar.*

COLLIN, *Dissert. de febr. miliar.*

FISCHER, *de febr. miliar.*

QUESNAY, Traité de la saignée, p. 346.

LEVRET, l'Art des accouchemens.

SAUVAGES, Nosolog. méthod. tom. II, pag. 400, &c. Cet Auteur célèbre en établit une infinité d'especes : il en fait autant d'especes différentes que l'on a observé de diversité dans les symptômes qui ont accompagné & qui accompagnent tous les jours ces sortes d'éruptions.

ALLIONIUS, *Tact. de miliarium progressu.*

LIEUTAUD, *Synops univers. prax. med. febr. miliar. puerper. pag. 176.*

J. FORDICE, *Historia febr. miliar.*

BAKER, Observ. sur la fiev. mil. épidém.

GLASS, Comment. sur les fievres, p. 170.

DENMAN, sur la fievre des femmes en couche.

JOHNSON, Art des accouch. p. 366.

SMELIE, Art des accouch. vol. I, p. 240.

HALLER, Physiologie.

BROCKLESBY, Observ. & Recherch. de med. vol. IV, p. 29.



---

XXXij *INTRODUCTION.*

---

- BUCHAN, Med. domest. p. 244, 574.  
LOOB, pratiq. de Med. vol. II, pag. 131.  
BROOKES, pratiq. de Med., vol. I, p. 181.  
MACBRIDE, Essais d'expér. p. 192.  
LIND, sur les feivr. p. 86, 106.  
ETHERINGTON, Précautions générales dans  
les fievres, chap. 5, p. 50.  
WALL, Hist. de mal de gorge ulcéré, *med.  
museum*, vol. p. 119.  
BONTÉ, Journal de Médecine, tom. VI.  
HOME, *Principia med. sect. IV*, p. 168.  
DEBREST, Journal de med. tom. XIX.  
DEPLAIGNE, Journal de med. tom. XXIII.  
BOYER, Méthode à suivre dans les diffé-  
rentes épidémies.  
VAN-MITTAG-MIDI, Journal de med.  
tom. XXXII.  
BUCCHOLSEN, Gazette de Med. n. 14,  
ann. 1773.  
PLANCHON, Differt. sur la fièvre mil.  
Avis à mes Concitoyens, ou Essai sur la fièvre  
miliaire (Je l'ai donné à la fin de 1772).  
BURTON, Systême nouv. & compl. de l'art  
des accouch. Comment. par M. Lemoyne  
D. M. P. tom. II, n. 59, p. 511. CH.



---

## INTRODUCTION. xxxiiij

---

CH. WITHE, Avis aux femmes enceintes ,  
p. 252.

Il y a sans doute plusieurs autres Médecins que ceux ci-dessus cités , qui ont fait quelque mention de la fièvre miliaire ; mais ils ne sont point venus à notre connoissance. De tous ceux dont je viens de parler , *Ch. Wite* est celui de qui la doctrine est la plus conforme à la mienne sur la fièvre miliaire des femmes en couche : les passages suivans , extraits de cet Auteur anglois , viennent à l'appui de tout ce que j'ai avancé sur le génie de cette maladie (a). Voici comme il s'explique : « Je ne doute au-  
» cunement qu'un mauvais traitement  
» ne puisse engendrer la fièvre miliaire ,  
» de même que les autres fièvres pu-

---

(a) Avis aux Femmes enceintes & en couche , &c.  
traduit de l'anglois de Charles Wite, p. 268 & suiv.



---

XXXIV INTRODUCTION.

---

» trides. Le Docteur *Shebbeare*, qui  
» n'est cependant pas partisan du ré-  
» gime rafraîchissant, dit que le moyen  
» le plus efficace est de soutenir la  
» chaleur vitale par des remèdes très-  
» doux, & employés uniformément ;  
» ou bien que l'éruption miliaire peut  
» être plutôt un symptôme du Médecin  
» que de la maladie ; qu'il est à craindre  
» que quelques-uns ne soient parvenus,  
» par une mauvaise pratique, à engen-  
» drer les fièvres miliaires, & n'aient  
» mérité par-là d'être appelés, pour  
» ainsi dire, des *Manufacturiers* de  
» cette maladie ; que la sueur augmen-  
» tée, ainsi que la chaleur longtems  
» entretenue, lui donnent souvent nais-  
» sance.

» Ce que je vais rapporter pourra  
» servir à prouver l'affertion de ce  
» Docteur & la mienne.



» Lorsque je commençai à pratiquer  
» les accouchemens, un Accoucheur  
» qui n'existe plus à présent, étoit de-  
» puis long-tems en possession d'une  
» grande pratique parmi les femmes de  
» toutes conditions, & l'on peut dire  
» qu'à d'autres égards, sa pratique  
» étoit assez heureuse; mais les femmes  
» qu'il soigna, furent, en grand nom-  
» bre, attaquées de la fièvre miliaire,  
» dont plusieurs périrent, & plus par-  
» ticulièrement celles qui apparte-  
» noient à nos principaux Commer-  
» çans; enforte que cette maladie se  
» répandit tellement dans le voisinage,  
» & même dans les différentes parties  
» de cette Province, & y fit tant de  
» ravages, qu'elle en acquit le nom de  
» fièvre de *Manchester*.

» La méthode de cet Accoucheur  
» consistoit à entretenir ses malades dans



---

xxxvj *INTRODUCTION.*

---

» la plus grande chaleur, & tellement  
» enfermées que la moindre haleine  
» d'air pouvoit à peine pénétrer dans  
» leur appartement. Il les faisoit fuer,  
» en les gouvernant ainsi, pendant  
» plusieurs jours qu'il les retenoit dans  
» leur lit; &, de plus, il leut y faisoit  
» garder une position horisontale. Dans  
» le même espace de tems, & dans la  
» même Ville, d'autres Praticiens, qui  
» suiyoient un plan différent, ne ren-  
» contrerent pas la même fièvre.

» Mon pere m'apprend qu'il a soigné  
» la troisieme femme d'un homme qui  
» avoit perdu ses deux premieres par  
» la fièvre miliaire, dont elles furent  
» attaquées dans leurs premieres cou-  
» ches. Cette femme, très-alarmée du  
» sort malheureux de celles qui l'a-  
» voient précédée, s'observoit conti-  
» nuellement dans les jours qui suivi-



---

## INTRODUCTION. xxxvij

---

„ rent son premier accouchement , &  
„ elle examinoit sans cesse s'il ne se  
„ manifestoit pas sur sa peau une érup-  
„ tion , ce qui arriva en effet. Cette  
„ découverte la jetta dans une très-  
„ grande inquiétude. Elle rendit une  
„ quantité considérable d'urines pâles.  
„ Mon pere & un autre Médecin qui  
„ fut alors appelé , l'assurèrent que  
„ son éruption ne seroit accompagnée  
„ ni de fièvre , ni d'aucun danger ; &  
„ que si elle vouloit reprendre coura-  
„ ge , & ne s'abandonner à aucune  
„ crainte , & observer un régime ra-  
„ fraîchissant , il n'y avoit aucune suite  
„ fâcheuse à redouter. Elle suivit ces  
„ conseils & recouvra en peu de tems  
„ une parfaite santé. Je laisse à juger au  
„ Lecteur quelle influence peut avoir  
„ la crainte , en pareil cas. Mon pere  
„ m'a assuré que , de toutes les femmes



» en couche qu'il a soignées depuis le  
» moment de leur accouchement, celle-  
» là est la seule qui ait eu une éruption  
» miliaire ».

Pour répondre au programme proposé par la Faculté de Paris, je diviserai cette dissertation en autant d'articles qu'il contient de propositions; & je ferai tous mes efforts pour mériter les suffrages d'une Compagnie dont le jugement favorable me flatteroit infiniment plus que le prix lui-même.

Je supplie la Compagnie savante qui doit me juger, de vouloir bien faire attention, avant de prononcer, que ce foible Essai n'est point un ouvrage didactique; qu'il est le résultat de ma propre expérience, & que je suis simple Historien des faits que j'ai eu occasion de voir & de vérifier. Pour me garantir de toute espece de prévention, j'évite-



---

## INTRODUCTION. xxxix

---

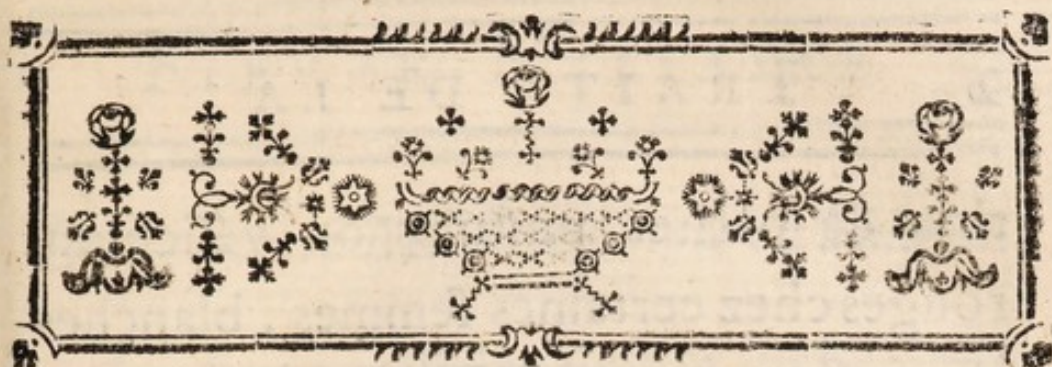
rai , autant que faire se pourra , les citations , les autorités des Auteurs même les plus célèbres , quoiqu'elles puissent être du plus grand poids en faveur de l'opinion que j'embrasse ; & je n'adopterai des opinions des autres , que celles qui seront conformes à ce que m'a appris ma propre expérience : enfin toute ma dissertation sera calquée & appuyée sur l'observation clinique.



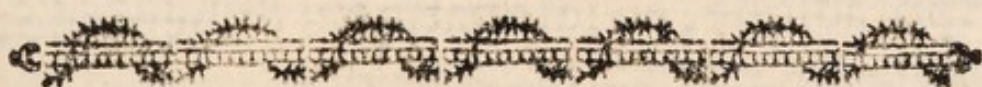


TRAITE





TRAITÉ  
DE LA  
FIEVRE MILIAIRE  
DES FEMMES EN COUCHE.



ARTICLE PREMIER.

*Description de la Fievre Miliare  
des Femmes en couche , de ses  
signes & de ses symptomes.*

LA fievre miliare des femmes en  
couche est ainsi nommée , parce qu'à  
des sueurs abondantes succede une érup-



tion de petites pustules ou vésicules, rouges chez certaines femmes, blanches chez d'autres, qui se manifestent sur toute la surface du corps; & que ces petites vésicules ressemblent à un grain de millet.

Sans avoir égard à toutes les distinctions qu'il a plu à différens Auteurs de donner à cette maladie, en la distinguant en essentielle, en symptomatique; en sporadique, en idiopatique; en bénigne, en maligne; en simple, en compliquée; en vraie, en fausse; en complete, en incomplete; en endémique, en épidémique; en contagieuse, en non contagieuse; &c. je n'en conserverai que deux, qui se trouvent d'ailleurs conformes à ma manière de voir; qui sont la bénigne ou simple, & la maligne, putride ou compliquée.



*De la Fievre Miliare simple ou bénigne.*

La fièvre miliare simple ou bénigne est, à proprement parler, la fièvre de lait prolongée. Les femmes se plaignent d'un léger malaise, de chaleur à la peau & d'une démangeaison presque universelle : la vitesse & la force du pouls sont un peu augmentées : la peau s'humecte d'abord légèrement ; ensuite arrivent des sueurs abondantes ; & toute la surface du corps se trouve couverte de petites vésicules crySTALLINES rouges ou blanches, & souvent mixtes ; c'est-à-dire, qu'autour du cou, par exemple, il y en a de rouges, & de blanches sur la poitrine, au dos, aux reins, &c. Le pouls est plein & vite ; mais souvent ce n'est qu'un mouvement fébrile assez léger qui accompagne cette éruption : souvent aussi la chaleur, la soif & la fièvre sont fortes ; mais de peu



de durée : la tête est lourde ; les malades se plaignent quelquefois de douleurs de tête assez aiguës , de serremens dans les tempes , même de quelques élancemens. Il y a aussi quelques anxiétés præcordiales , des oppressions plus ou moins fortes : les urines sont en général assez rares , tantôt crues & limpides , tantôt troubles & chargées. Le bas-ventre est mollet , les parties naturelles sont plus ou moins humectées ; la peau est âpre , rude & toujours mouillée ; la langue est sale , mais presque toujours humide : enfin le tout se passe avec assez de calme pour n'exiger que de légères précautions qui se bornent à un régime plus ou moins sévère , suivant l'intensité des accidens , à l'usage de quelques boissons délayantes & rafraîchissantes ; enfin à prévenir l'impression subite d'un air froid.



---

## FIEVRE MILIAIRE. 5

---

Le volume de l'humeur laiteuse une fois absorbé ou diminué, tant par le régime que par les différentes voies de dépuration, tous ces petits accidens tombent en sept ou neuf jours, & souvent moins; la malade reprend sa gaieté naturelle; la tête, de nébuleuse qu'elle étoit, devient tout à fait lucide; l'appétit revient, & le juste équilibre se rétablit dans toutes les fonctions; la peau tombe en écaille; enfin les femmes font, ce qu'on appelle, peau neuve.

L'éruption miliaire peut avoir lieu chez les femmes en couche, sans que celles-ci aient le moindre mouvement fébrile: il suffit pour cela qu'elles accouchent dans un climat chaud ou dans une saison brûlante; & pour peu qu'avec l'une ou l'autre de ces conditions, elles restent quelque tems au lit, & qu'elles y fassent usage de quelques boissons



chaudes, la diaphorese s'établit tout naturellement, & delà l'éruption miliaire. Le seul moyen, dans l'un ou l'autre cas, de prévenir cette éruption, consiste à entretenir la température de l'athmosphère plus froide que chaude, à donner à froid des boissons antiphlogistiques, & à observer un régime analogue. Par ces moyens & autres semblables, on empêchera, on préviendra enfin une transpiration qui est toujours suivie de l'éruption miliaire; car l'une ne peut pas avoir lieu sans l'autre : c'est l'ombre & le corps.

*De la Fievre Miliare compliquée, ou  
de la putride maligne.*

Il arrive quelquefois que, si-tôt l'accouchement fini, l'accouchée éprouve des sentimens alternatifs de froid & de



chaud, des horripilations, du frisson même, auxquels succèdent une chaleur décidée & fort considérable, une forte fièvre, des douleurs de tête lancinantes; la soif se met de la partie; la langue est sèche & aride : tous ces accidens augmentent encore d'intensité à l'époque de la fièvre de lait. Les premières lochies n'ont que très-peu coulé; les secondes point du tout : le lait monte bien aux mamelles, ou il s'y grumele, ou il se porte dans différentes parties; mais il ne descend pas aux parties naturelles. Les redoublemens sont fréquens; la chaleur intérieure ne cede en rien à celle de la peau, qui ensuite se couvre d'une sueur abondante qui sent l'aigre, & d'une éruption miliaire la plus complète. Les moyens que l'on emploie pour diminuer tous ces accidens, y ajoutent au contraire beaucoup : la chaleur, la



transpiration & le millet sont favorisés, provoqués même par les couvertures dont on affomme communément les malades; par un trop grand feu que l'on tient allumé nuit & jour, & souvent dans une chambre que l'on a le plus grand soin de fermer hermétiquement; par l'usage des boissons diaphorétiques; par l'abus enfin de différens cordiaux, tels que le vin, &c. Tous ces moyens, loin de remplir le but proposé, produisent au contraire un effet diamétralement opposé à celui qui est indiqué: ils prolongent & augmentent la fièvre & la vitesse du pouls; par conséquent la chaleur & la fièvre, & les suites nécessaires, telles que la soif, la constipation & la suspension de toutes les sécrétions: ils alkalisent toutes les humeurs par l'état d'orgasme où ils les jettent, & ne font par-là qu'accélérer leur tendance déjà préexistante à la putridité. Si



---

## FIEVRE MILIAIRE. 9

---

Si je dis deux mots des moyens que le préjugé & l'ignorance administrent pour combattre les accidens ci-dessus détaillés, c'est que je les considère comme des symptomes, comme de nouveaux accidens ajoutés aux premiers, & beaucoup plus funestes.

Chez certaines femmes, la maladie est plus lente à parcourir ses périodes : c'est d'abord la fièvre de lait qui commence, sans apparence insidieuse ; elle se prolonge au-delà du terme. Les accidens qui existoient continuent même avec plus de vigueur ; il s'y en joint de nouveaux qui commencent à donner l'alarme. Les malades se plaignent d'une odeur fœtide qui les empoisonne ; elles ont des nausées fréquentes, des vomissemens d'une bile, tantôt noire ou couleur de café, tantôt verte & érugineuse ; la diarrhée se met de la partie, & les selles sont



quelquefois si copieuses & si putrides, qu'elles exalent une odeur infecte par toute la maison; les sueurs sont abondantes & d'un aigre insupportable; la peau est toute couverte de vésicules crySTALLINES miliaires, blanches ou rouges, & quelquefois de l'une & l'autre qualité à la fois; c'est-à-dire, que la base est rouge, & le grain miliaire blanc. Ces vésicules se manifestent d'abord le long du cou; ensuite à la poitrine, le long des reins, & finissent enfin par gagner toute la surface du corps.

Quelquefois les malades se plaignent de coliques; elles sont tourmentées par des épreintes continuelles: leur tenesme est même accompagné de météorisme & de douleurs dans toute la région du bas-ventre, & cela peu de tems après leur délivrance: elles se plaignent en outre de douleurs de tête ou de poitrine



---

## FIEVRE MILIAIRE. II

---

fort aiguës. La toux, les oppressions, les douleurs de dos se mettent de la partie; la tête est nébuleuse & fort embarrassée; le visage est enluminé; la langue est sèche, noire dans le milieu, & jaune sur les côtés; la parole est breve; les yeux sont hagards; la bouche est mauvaise, & la racine des dents se trouve le plus souvent encroutée d'une matiere noire & putride; le pouls est plein & vite d'abord, ensuite petit & vite; la respiration est difficile, même singulière; les anxiétés précordiales augmentent. Il y a ensuite une prostration totale des forces de corps & d'esprit: les évacuations n'ont que peu ou point eu lieu; une sueur colliquative, qui s'est manifestée dès le commencement, continue jusqu'à la fin, & précipite d'autant plus promptement les malades dans l'affaïssement. L'éruption paroît d'abord



par constellation çà & là, ensuite devient universelle; les urines sont en petite quantité, de couleur brune, & recouvertes d'une pellicule grasse; l'odeur en est infecte, ainsi que celle des autres excrétiions, qui sont d'ailleurs très-peu de chose. Le pouls change souvent; tantôt fort & vite, tantôt petit, serré & fréquent: quelques intermittences ont lieu de tems en tems; ensuite les soubresauts se manifestent, ainsi que le délire, qui, dans le cours de la maladie, s'est montré d'abord par de simples rêveries, par des aberrations qui, sur la fin, dégénèrent en délire furieux. Les pétéchiies ou taches pétéchiiales se mettent aussi de la partie; les sueurs froides, le hoquet, les convulsions, &c. surviennent; & le concours de tous ces symptomes conduit promptement les malades au tombeau. La putréfaction



s'empare sur le champ des cadavres.

Ces fievres sont jugées quelquefois en trois jours , fréquemment en dix ou quatorze , ordinairement en vingt-un , & c'est la terminaison la plus heureuse ; quelquefois elles vont jusqu'au quarantieme jour & plus. Alors , si les malades ne succombent pas à leur état d'épuisement , leur convalescence est longue , ennuyeuse & dégoûtante par les récidives de fièvre auxquelles la moindre faute commise contre le régime les expose.

Le tableau que je viens de tracer de tous les symptomes de cette maladie , est sans doute effrayant ; mais il ne faut pas croire que tout cet appareil formidable existe chez une même malade : en général , il n'y en a qu'une partie ; chez les unes d'une maniere , & chez les autres d'une autre. Ce n'est pas cependant



que je ne les aie observés tous réunis chez une même femme, c'est-à-dire, que je les ai vus se succéder les uns aux autres; parce qu'il n'est pas possible d'admettre la constipation & le dévoiement à la fois. Alors, quand cette réunion de symptômes a lieu, le danger est d'autant plus grand, & la mort presque inévitable.

#### D I A G N O S T I C.

Le signe diagnostique s'établit de lui-même, d'après le tableau que je viens de tracer des symptômes : il se tire de la quantité des excrétions lochiales. Si elles sont de mauvaise couleur, peu consistantes ou en très-petite quantité, la fièvre & ses suites surviendront à coup sûr; l'humeur laiteuse ne se portera pas dans un endroit où les sécrétions qui doivent



se faire naturellement n'ont pas lieu ; & *vice versâ* , si la chaleur & la fièvre précédent l'époque de la fièvre de lait , ou que celle-ci s'étende au delà du terme prescrit par la nature , toutes les excré-  
tions , tant de l'humeur laiteuse que de celle des lochies , se supprimeront & seront refoulées dans la masse générale des liqueurs.

Une femme se plaint d'un certain embarras à la tête , de mal-aise général ; la fièvre de lait dure plus que de coutume ; le pouls est plein & vîte ; les lochies coulent peu ou point ; les seins s'affaif-  
sent , & le lait ne passe par aucune voie sensible ; la peau s'humecte d'une simple moiteur d'abord , ensuite elle est couverte d'une transpiration plus ou moins abondante ; & de suite , l'éruption miliaire se manifeste : cela est absolument infailible. Toutes les fois qu'une femme



en couche sue, le millet paroît ; n'importe quelle soit l'époque de ses couches, & la cause qui a donné lieu à cette forte transpiration. Si les symptômes qui précèdent , qui accompagnent ou qui suivent l'éruption miliaire, sont doux & de peu d'importance ; ce sera la miliaire simple ou bénigne : si au contraire les symptômes, au lieu de se mitiger , vont toujours en croissant d'intensité & en nombre ; ce sera la miliaire maligne, putride ou compliquée.

#### P R O G N O S T I C.

Le signe prognostic est relatif aux forces des malades ; à la gravité des symptômes, à l'importance des organes affectés : en effet, les fonctions vitales importent plus que les naturelles, & celles-ci plus que les animales ; enfin à  
une



---

## FIEVRE MILIAIRE. 17

---

une infinité de circonstances qui n'échappent point à la sagacité d'un homme instruit & habitué à voir des malades.

Il est inutile d'avertir que le prognostic de la miliaire bénigne est doux & peu fâcheux à annoncer aux malades même, en ce qu'il ne peut rien produire de sinistre, & que celui de la maligne est plus ou moins grave.

Si le pouls est constamment fort, vîte & tendu, même après l'époque de la fièvre du lait passée, on peut annoncer une maladie grave & longue: si, au contraire, l'artere se dilate; que ses oscillations soient moins fréquentes, moins irrégulières & moins précipitées après la fièvre de lait qu'auparavant, ce sera une miliaire simple.

Si aux sueurs abondantes il ne succede pas une certaine diminution dans les



symptomes ; qu'au contraire ils s'aggravent , c'est d'un très-mauvais augure ; la colliquation & l'épuisement sont à craindre (a) :

L'urine citronnée, rouge, enfin chargée , n'est pas d'un mauvais signe ; la blanche, celle qui est bourbeuse, enfin qui dépose , est la meilleure. L'urine crue, rare & l'impide, n'est pas bonne ; mais la plus mauvaise de toutes est celle qui est rembrunie , même noire & couverte d'une pellicule grasse.

L'éruption miliaire complete ou incomplete ; peu de vésicules ou beaucoup ; blanche , rouge ou mixte ; tout cela est absolument indifférent pour le pronostic & pour le traitement. Pour moi , je n'ai rien observé de notable à

---

(a) *Qui una cum febre incedit sudor, si est acuta, pestiferus. Coac. prænot. pag. 508.*



l'un ou l'autre égard. Le tems de l'invasion, celui de la terminaison de l'éruption ne sont pas de plus grande importance, ainsi que son apparition ou disparition; à moins que celle-ci ne soit produite par un coup d'air froid & subit : alors c'est plutôt l'histoire de la transpiration répercutée, que celle de la miliaire rentrée.

Si les symptômes qui précèdent, qui accompagnent ou qui suivent l'éruption miliaire, sont violens, impétueux; & qu'ils produisent un trouble considérable & des plus marqués dans les différentes fonctions, tels que des horripilations fréquentes, des redoublemens multipliés, des oppressions, des anxiétés précordiales, des douleurs de tête lancinantes, un abattement presque universel de corps & d'esprit, un pouls petit & serratil, des soubresauts dans les



tendons; le danger est très-grand, & la mort n'est pas loin : il est encore d'autant plus grand & d'autant plus pressant, que les mouvemens spasmodiques & les convulsions se font sentir plutôt.

Les insomnies opiniâtres, les agitations violentes de corps & d'esprit, & l'assoupissement comateux, cet état de stupeur & d'engourdissement d'où l'on ne peut tirer les malades, sont également dangereux & de mauvais augure.

Le dévoiement est salutaire ou nuisible, suivant son époque. S'il précède la fièvre de lait, ou même l'accouchement, & qu'il continue après, il est très-dangereux; c'est un nouvel accident ajouté à la maladie : il porte le trouble dans les sécrétions; aussi est-il considéré comme symptomatique. S'il survient à la fin du troisième jour, ou au commencement du quatrième, il est



avantageux : il est considéré comme critique ; c'est une voie de décharge , de dépuration de plus que la nature s'est ménagée. Le premier arrive vingt-quatre ou trente heures après l'accouchement ; ou il est souvent la suite d'un dévoiement qui avoit lieu avant la délivrance : l'autre , au contraire , arrive le troisieme ou le quatrieme jour après l'accouchement. Les déjections des symptomatiques sont délayées , sereuses , grisâtres , & brunes quelquefois ; mais d'une puanteur & d'une foetidité insupportables : résultat des matieres crues & indigestes qui se sont amassées dans les derniers tems de la grossesse. Les déjections du critique sont louables : c'est une matiere cuite , digérée , jaune , & qui a de la consistance ; elles donnent un petit goût d'aigre , qui annonce la



présence de l'humeur laiteuse qui se débarrasse par cette voie.

Les taches noires & livides, les pétéchies qui paroissent dans cette maladie, sont des symptomes mortels, ainsi que la gangrene, qui succede souvent à l'application des vésicatoires : le dernier symptome cependant est d'un danger moins imminent.

La langue noire, jaune & seche; les aphtes dans la bouche; le tartre noir, dont la racine des dents se trouve encroutée, annoncent le plus grand danger; & un délire prochain, si les yeux sont hagards, & que la langue tremblote.

Les sueurs colliquatives, les défaillances, le pouls convulsif, le hoquet, tous ces symptomes ne laissent plus d'espérance pour les malades.



La constipation n'est pas dangereuse, si elle n'est pas accompagnée de météorisme, de tension, de sensibilité au bas-ventre : si au contraire ces symptômes s'y trouvent réunis, la maladie est à toute extrémité.

Les oppressions, les anxiétés précordiales, si elles sont durables & fortes, menacent la poitrine; les céphalalgies vives, le serrement des tempes; la langue noire, gersée & tremblotante; les yeux scintillans & humides, comme larmoyans, annoncent le délire, & menacent d'une apoplexie laiteuse : la tension & la douleur de toute la région du bas-ventre annoncent tout le désordre dont l'uterus est menacé, ou autre viscere de cette capacité; les horripilations, les petits frissons irréguliers & fréquens doivent mettre le Médecin sur ses gardes : c'est un dépôt laiteux qui se



mitonne dans l'un ou l'autre de ces organes. Il est encore d'autres petits accessoires symptomatiques qui déterminent le jugement, & qu'il est plus aisé d'apprécier par soi-même, que de les décrire aux autres.

#### C A U S E.

Quoique la cause de tous ces symptômes soit bien connue; que l'explication de tous ces phénomènes soit extrêmement facile, raison sans doute pour laquelle la Faculté de Paris n'a demandé aucun détail à ce sujet; j'ai cru qu'il n'étoit pas tout-à-fait hors de propos d'en toucher deux mots, pour faire pressentir le traitement que nous avons intention d'exposer.

Les femmes en couche, sur-tout celles qui ne nourrissent point, & qui, par  
cette



cette raison , sont obligées de dérouter le lait , pour s'en débarrasser par d'autres voies que celles qui lui étoient destinées par la nature , sont en proie à ces sortes de maladies putrides : celles dont l'accouchement a été long & laborieux ; celles qui ont des lochies peu abondantes ou séreuses , ou qui se sont supprimées par le resserrement spasmodique des vaisseaux utérins , y sont aussi plus exposées ; ainsi que les femmes cacochymes , d'un tempérament foible & délicat , dont les sucs , mal élaborés ou mal assimilés , sont plus vapides que doux & balsamiques.

La chaleur du lit , de l'athmosphère & de l'appartement ; les boissons abondantes , aqueuses & diaphorétiques ; les alimens dépravés , le mauvais régime que les femmes observent pendant le tems de la grossesse , le site du lieu , la



faison ; plusieurs dispositions particulières à l'individu , tels que le tissu de la peau mou & lâche , &c &c. sont autant de causes qui concourent à produire les maladies miliaires ci-dessus exposées. Ajoutez toutes les causes morales , qui , dans toutes ces circonstances , influent singulièrement sur le physique d'une femme nouvellement accouchée.

L'humeur laiteuse refoulée , resorbée & confondue avec la masse générale des humeurs , devient alternativement cause & effet : fortement altérée par elles , elle porte ensuite bientôt l'infection à tout le reste des liqueurs ; & les progrès en sont d'autant plus rapides , qu'elles y ont déjà une disposition particulière , & que cette disposition est le plus souvent favorisée , & même déterminée par l'abus du régime chaud , des cordiaux , des incendiaires enfin. Ajoutez à la ré-



forption de l'humeur laiteuse celle des lochies puriformes, dont la putrescence est encore à raison du séjour & de la stagnation qu'elles ont faits dans les derniers tuyaux utérins.

De la réunion, de la combinaison de ces deux excrétiions resorbées, il en résulte un délétère d'une septicité perfide pour toute l'économie animale : il ne peut exister nulle part, sans annoncer aussi-tôt sa présence, qui en dérange toutes les fonctions. Le trouble se manifeste par-tout ; le principe des nerfs, le système vasculaire ; tout se ressent de ses coups, & tous se soulevent & se concertent, pour s'en débarrasser : ils deviennent eux mêmes les instrumens dont la nature se sert pour leur propre soulagement. Delà ces efforts considérables, ces redoublemens violens, cette fièvre forte, cette cha-



leur intense, ces oppressions, ces anxiétés précordiales, ces douleurs de tête aiguës, ces convulsions. La présence de ce double principe putride & acescent se manifeste à l'odorat. En effet, outre l'odeur d'aigre que l'on respire près de ces malades, on y sent encore quelque chose de putride, de fœtide, qui manifeste un genre de putrescence particulier, qu'un Médecin clinique fait si bien distinguer, qu'il le juge, au simple odorat, être le résultat de la combinaison de ces deux causes réunies, la résorption de l'humeur laiteuse & des lochies. Ce n'est pas cependant que l'humeur laiteuse ne puisse elle seule réunir toutes les qualités de la septicité; parce que, pour peu qu'elle stagne & croupisse dans des vaisseaux qui lui sont étrangers, elle passe de la fermentation acescente à la putrescente, & delà en



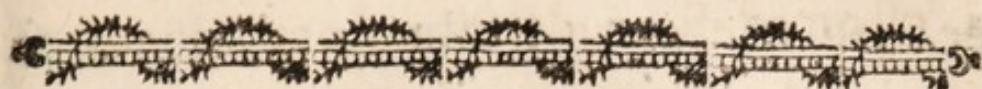
acquiert les qualités septiques. Toutes les conditions nécessaires pour produire cet effet, se rencontrent dans l'économie animale : elles ont d'autant plus de force, que la masse du sang est agitée par le feu de la fièvre ; excitée par ces sucres hétérogènes, l'exaltation de ses principes en est inséparable, & la dégénérescence de l'humeur laiteuse, dont la partie séreuse abonde, est inévitable. Celle-ci, confondue & agitée avec la caseuse, qui d'elle-même tend à la putrescence, soumise à l'action systolique du cœur & de ses vaisseaux, elle prend un caractère de septicité particulière : ajoutez à cela la rancidité que doit nécessairement acquérir la partie crémeuse, qui donne alors un levain septique, un degré de causticité de plus. Ce levain en a d'autant plus, qu'il fait un tout avec la matière des lochies refoulée dans la masse générale.



L'estomac farci de sabures putrides & alcaliscentes, dont les principes les plus volatils s'échappent, & s'assimilent avec les autres humeurs, est encore une des causes conjointes, qui augmente ou détermine la putrescence dans cette maladie. Je crois en avoir dit assez pour prouver que la putridité des humeurs a la plus grande part à ces maladies; pour expliquer une partie des phénomènes symptomatiques dont la connoissance conduit à une méthode curative convenable.







## ARTICLE SECOND.

*La Différence de la Fievre Miliaire des Femmes en couche, d'avec la Miliare, qui, épidémique, attaque indistinctement les deux Sexes; & en quoi elle consiste.*

**L**A fievre miliare maligne est une fievre essentielle, qui attaque indistinctement les deux sexes, de tout âge & de toute condition, soit qu'elle prenne épidémiquement ou non.

La miliare des femmes en couche attaque plus les riches que les pauvres, à raison de leur maniere de vivre & de la chaleur de leur appartement, &c.



encore n'attaque-t-elle que celles qui ont, en elles ou hors d'elles, des circonstances particulieres qui favorisent cette éruption, circonstances dont nous avons parlé plus haut.

La miliaire essentielle précède souvent la sueur, & parcourt quelquefois tous ses périodes sans elle : j'ai eu occasion de l'observer dans le cours de ma Pratique; & j'ai même plusieurs observations consignées dans mon Journal, qui viennent à l'appui de ce que j'avance.

La miliaire des femmes en couche est au contraire le produit des fortes transpirations ; la sueur précède toujours l'éruption, & la produit : sans sueur, point d'éruption miliaire.

Dans la fièvre miliaire essentielle, la  
lymphe



lymphe & le fluide nerveux sont essentiellement affectés par un délétère dont on ignore les principes, mais dont la présence se fait connoître par les effets.

Dans la miliaire des femmes en couche, la combinaison de l'humeur laiteuse & lochiale resorbée est la cause matérielle de l'éruption & de tous les symptômes qui l'accompagnent : toutes les liqueurs en sont altérées, & le genre nerveux n'en est affecté que secondairement ou symptomatiquement.

L'éruption, dans la miliaire essentielle, fait crise, allège & diminue la gravité des symptômes.

L'éruption, chez les femmes en couche, ne produit aucune révolution dans l'appareil symptomatique : lorsqu'il n'y a que peu ou point de fièvre, elle est bien un moyen de décharge de plus,



dont se sert la nature pour se débarrasser du superflu de l'humeur laiteuse ; superflu qui se dissiperoit bientôt avec quelques précautions , telles que le régime , les lavemens , les pédilures , &c.

L'éruption de la miliaire essentielle ne permet pas , indistinctement & impunément , les différens moyens curatifs , tels que la saignée , les purgatifs , &c. elle seule fixe toute l'attention dans le traitement : en effet , il y va de la vie du malade de la laisser rentrer.

L'éruption miliaire des femmes en couche est absolument nulle pour l'administration des remèdes : les saignées , les purgatifs , les émétiques & autres , sont employés , sans craindre aucun danger de sa rentrée.

La miliaire essentielle admet rarement



les saignées, sur-tout l'éruption une fois établie : les saignées, soit du bras, soit du pied, sont presque toujours indiquées dans la miliaire des femmes en couche, sur-tout au commencement de la maladie; & elles ne sont, en général, contre-indiquées que par la présence des symptômes qui décelent une dissolution putride : quelquefois cependant il suffit de nettoyer les premières voies, pour faire cesser tous les accidens; quelquefois aussi on n'y peut parvenir, sans préalablement vider les vaisseaux.

Les purgatifs sont, en général, nuisibles dans la miliaire essentielle, en ce qu'ils appellent à l'intérieur l'humeur déposée à la peau; que son absorption est tout aussi-tôt suivie des accidens les plus graves. Je ne les administre qu'à la fin du troisième période & du quatrième:



plutôt, je ne l'ai jamais fait sans m'en repentir. Il n'en est pas de même de l'é-métique, qui, dans toutes les phases de la maladie, est suivi d'un succès constant.

Les purgatifs sont non-seulement avantageux, mais nécessaires dans la miliaire des femmes en couche, sur-tout lorsque les premières voies ont été préalablement évacuées par le tartre stibié. Ce moyen a souvent suffi seul pour prévenir ces sortes d'éruptions, & les diminue sensiblement lorsqu'elles existent, & cela, sans qu'il en résulte le moindre dommage pour les malades: au contraire leur guérison n'en est que plutôt accélérée.

L'apparition & la disparition des vésicules miliaires, dans l'essentielle, sont le thermomètre de l'état des malades:



on voit , de la maniere la plus sensible , le bien & le mal , à raison de leur rentrée ou de leur sortie.

Chez les femmes en couche , la rentrée ou la sortie de ces vésicules sont absolument égales ; & , s'il se manifeste quelques accidens d'une rétropulsion apparente , ils sont plus dus à la transpiration répercutée par un coup d'air subit , comme nous l'avons déjà dit plus haut , qu'à la rentrée de l'éruption ; & ce qui prouve clairement qu'il faut en accuser la transpiration répercutée seule , c'est que , toutes les fois que l'éruption rentre , soit par l'effet des purgatifs ou par d'autres moyens , les symptomes se mitigent ; la force & la vitesse du pouls se ralentissent ; la chaleur diminue ; les sueurs sont moindres ; les évacuations reprennent leur cours ordinaire ; & in-



sensiblement l'équilibre se rétablit dans toutes les fonctions.

Dans la miliaire essentielle , il est indispensable de soutenir l'éruption , soit par la méthode antiphlogistique , soit par une autre , suivant les circonstances il faut s'occuper , pour ainsi dire , d'elle seule ; & , si quelques symptômes partagent , pour un tems , l'attention , il ne faut s'en occuper que pour elle , & lui rapporter tout de maniere à la favoriser.

Chez les femmes en couche , au contraire , il seroit fort dangereux , même mortel , de s'occuper de l'éruption , qui n'est rien , pour négliger les symptômes les plus graves.

La miliaire essentielle , sans avoir une marche bien réguliere , en a cependant



une , & qui est annoncée par des signes précurseurs & pathognomoniques , qui ne manquent jamais.

Chez les femmes en couche , l'éruption n'a d'autres symptomes pour l'annoncer qu'une sueur qui la précède.

La miliaire essentielle est , quoi qu'en aient dit certains Auteurs , inévitable : il n'est pas plus possible de prévenir ou d'empêcher son éruption , que celle de la petite vérole.

La symptomatique peut se prévenir ; il est possible même de faire échouer son éruption , pour peu qu'on la craigne , & que l'on apporte toutes les précautions convenables , ainsi que nous le prouverons ci-après.

L'inspection des cadavres n'apprend rien de satisfaisant dans la miliaire essen-



tielle : on ne voit nulle forte de trace de son génie destructeur. J'ai eu occasion de suivre cela de près, & de l'examiner avec attention ; & je n'ai jamais rien trouvé. Il en est de l'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts de la miliaire essentielle, comme de ceux qui ont succombé à quelques fièvres malignes ou putrides, ou même à la petite vérole, à la rougeole, &c. tout le désordre prend sa source dans les fluides, & s'y borne.

Les phénomènes que l'on remarque après la mort des femmes en couche, ayant ou ayant eu le millet, sont ceux de l'inflammation, de la putréfaction & de la gangrene dans les intestins, dans la matrice ou dans quelques autres viscères, comme les poumons, le cerveau, &c. Le bas ventre sur-tout est en général le plus affecté, parce que cette capacité



cité est plus susceptible que tout autre , des impressions d l teres ; parce que les matieres excrémentielles, d'une âcreté & d'une putridité excessives , que les femmes rendent dans cet état , ou plutôt qu'elles ne rendent pas , doivent naturellement tendre à enflammer les intestins , l'uterus , &c. & à leur communiquer une disposition putride , soit par leur résorption dans les tuyaux capillaires , soit par leur propre transudation à travers leurs tuniques. La matrice , toutes choses d'ailleurs égales , doit être plus essentiellement affectée par la gangrene que tout autre viscere , à raison de l'état de distension qu'elle a subie pendant neuf mois , de son affaiblissement subit , des irritations , même des contusions qu'elle a pu éprouver dans le travail ; enfin , à raison du séjour plus ou moins long des lochies putrides dont

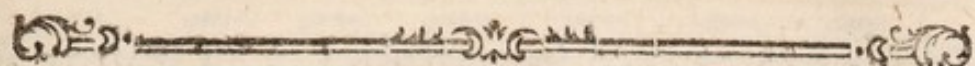


elle s'est trouvée impregnée. Ainsi donc ces maladies doivent en général tenir plus des putrides & des malignes (a), que des inflammatoires : ces dernières sont quelquefois déterminées par la suppression des excréctions lochiales, & par la constitution pléthorique & sanguine du sujet.

(a) *Sanguis enim est qui in hac febre putrefactionem suscipit. Ætius, pag. 251.*







## ARTICLE TROISIEME.

*Si la Différence de Couleurs dans les boutons établit une différence réelle dans le caractère de la maladie.*

UNE simple négative pourroit composer tout cet Article. En effet, je n'ai jamais observé que la couleur des vésicules miliaires influent pour quelque chose, soit en bien, soit en mal, sur l'état des malades : les vésicules rouges ou blanches ne m'ont rien manifesté qui fût digne de remarque, tant pour le pronostic que pour le traitement, pas même dans la maladie essentielle : j'ai vu, dans l'une comme dans l'autre, plusieurs malades périr avec la miliaire blanche, & guérir avec la rouge ; & , *vice versâ*,



plusieurs autres succomber à la rouge, & triompher de la blanche. Ce que j'ai observé, dans le cours de ma Pratique, à ce sujet, a été aussi confirmé par celle de plusieurs Médecins célèbres. Il y en a eu cependant qui ont observé que l'éruption rouge étoit d'un plus mauvais augure que la blanche; pour moi je n'ai absolument rien remarqué de semblable: les pétéchies ou autres symptomes de différent genre, qui accompagnent l'une & l'autre de ces éruptions, déterminent mon jugement sur le vrai caractère de la maladie.







## ARTICLE QUATRIEME.

*Quel Traitement elle exige , à raison du tems de son invasion , de ses symptomes , de la couleur des boutons , & des autres circonstances où se trouve la Femme en couche.*

D'APRÈS ce que j'ai dit sur cette maladie que je considere comme symptomatique , je me dispenserai d'établir un traitement particulier ; traitement que je n'admets pas même pour les maladies essentielles : *Nulla perpetua præcepta recipit Ars Medicinalis.* En effet , il n'y a point de méthode de guérir absolue ; elles ne peuvent être que relatives : c'est l'appareil symptomatique qui dé-



termine celui des moyens curatifs. Il n'y a rien de positif; tout dépend des circonstances, qu'il n'est guere possible de décrire, sans entrer dans un détail fort long, fort diffus, & qui ne feroit encore qu'imparfait, parce qu'il y a une infinité de combinaisons & de complications qu'on ne peut pas toujours avoir présentes à l'esprit : il n'est pas possible de tout prévoir.

Avant que de se tracer un plan de conduite, le Médecin doit faire attention & ne jamais perdre de vue, dans son traitement, que les femmes qui viennent d'accoucher, ont le genre nerveux beaucoup plus sensible que dans tout autre tems; que leurs humeurs sont dans un état d'orgasme, & tendantes à la septicité, qui doit son origine aux mauvaises digestions, aux sucs épais, mal élaborés pendant le tems



de la grosseffe, & qui est enfin augmentée par la combinaison de l'humeur laiteuse avec la lochiale, & par la fermentation de l'un & de l'autre avec le reste des humeurs.

Les boiffons que je suis dans l'usage de donner dans ces maladies, sont humectantes & antiseptiques, telles que l'eau de veau légère, & que j'altere quelquefois avec le suc exprimé du cerfeuil & de bourrache, le petit lait, la limonade cuite, l'eau d'orge édulcorée avec le sirop violat ou celui de limon, suivant les circonstances : voilà les boiffons que j'emploie avec succès, & que les malades prennent sans répugnance; des lavemens à l'eau simple ou au petit lait, pour entretenir le ventre libre, & faciliter les autres excretions.

Le tartre stibié, donné à doses rompues & répétées plusieurs fois, suivant



l'exigence des cas, c'est-à-dire, à raison de la quantité & de la qualité de la fabure des premières voies, est un des meilleurs remèdes. Si cette fabure, malgré les évacuations au préalable abondantes, vient à fermenter & à produire un plus grand trouble dans l'économie animale; enfin, si l'effervescence des liqueurs est considérable, je suis dans l'usage de donner trente grains de sel d'absynthe dans une cuillerée de suc de limon, que je répète cinq à six fois par jour, quelquefois plus, suivant les circonstances; & toujours avec le plus grand succès. Je ne connois point de médicament qui réprime, d'une manière aussi marquée, l'orgasme des humeurs. Quoiqu'on ignore encore comment il produit cet effet, il n'en est pas moins réel: que ce soit en agissant sur la sensibilité des nerfs de l'estomac qu'il émousse; soit



soit qu'il agisse comme anti-septique, en détruisant l'acrimonie des humeurs, ou comme ayant éminemment la vertu anti-émétique; il consiste, par l'observation & par ma propre expérience, que ce mélange de sels alkalis avec les acides végétaux modere la chaleur & la transpiration, réprime une trop grande effervescence, diminue la soif, fait cesser les vomissemens, mitige la fièvre, entretient la liberté du ventre, anime les esprits sans les abattre, comme font la plupart des cordiaux. Quelques Auteurs célèbres, tels que *Lind*, *Pringle* & *Macbride*, attribuent ses bons effets à l'air fixe qui s'en dégage. Mais comment cela se fait-il? C'est, je crois, ce que l'on ignore, & qui importe d'ailleurs fort peu pour la pratique. Riviere (a) en

---

(a) *Salis absynthii scrupulum unum, cum succi limonum cochleari mixtum, remedium est præstan-*



faisoit le plus grand usage dans les vomissemens opiniâtres qui accompagnent les fievres putrides & malignes. *Sydenham* l'a administré avec succès dans une passion iliaque qui suivoit la fièvre dépuratoire, & dans une fièvre intermittente accompagnée de vomissemens presque continuels.

Je ne suis point dans l'usage d'employer les cordiaux, si ce ne sont le sirop de vinaigre & le vin; encore ce dernier *parcâ manu* & dans un état de prostration presque générale des forces de corps & d'esprit. Il est des cas où la soif est inextinguible (a) : je donne alors

---

*tissimum, præsertim in vomitu qui febribus malignis solet contingere. Lib. 9, Cap. 7, de Nausea & Vomitu.*

(a) *Cum summus ardor, ingensque sitis summam quoque refrigerationem postulant, sive quia metuitur ne nimium vexatus æger exarescat, marescat,*



à mes malades de l'eau froide toute simple ou mêlée avec une huitieme partie de vin, à moins que l'excessive rigueur de la saison ne s'y oppose; alors je la donne dégourdie. Le Prince de la Médecine (*Epidem. lib. 5*) nous apprend, en parlant de la femme de Gorgias, qui eut une fièvre, pendant les trois premiers jours de ses couches, accompagnée d'une grande soif & d'une perte d'appétit, que l'eau la plus froide lui fit beaucoup de bien, mais qu'il n'en fut pas de même du vin.

Je donne en général les boissons froides dans l'ardeur de la fièvre, chaudes

---

*aut fortè exhausto spiritu brevi exolvatur, præstanda quidem aqua frigida, quâ nihil ad infringendum calorem violentius; sed & ipsa quoque synochi, causi, aliarumque continuarum ne ardentium peculiare est remedium. Fernel, feb. curand. Method. general. pag. 308.*



dans le frisson, & tiedes ou dégourdiées dans le tems de la sueur; & je crois en cela suivre le vœu de la nature (a).

Les diaphorétiques proprement dits, les sudorifiques, les cordiaux sont presque toujours d'un usage perfide, en ce qu'ils exaltent les sels, alkalisent toutes les humeurs, & accélèrent ou déterminent la tendance qu'elles ont déjà à la putridité; &, loin de procurer cette douce moiteur si souvent désirable dans la plupart des maladies *id genus*, elles portent au contraire l'incendie dans les liqueurs, l'inflammation dans les visceres, enfin la gangrene (b), & ne pro-

---

(a) *Neque in principio, neque in augmento, danda est frigida, sed in ipso vigore.* Ætius, de frigid. aq. exhibit. cap. 72, p. 242.

(b) *Calor præter naturam corporibus accedens, primum humores propter humiditatem putrefacit ac corrumpit progressu: verò temporis pinguedinem ac carnem, & ipsa solida corporis invadit.* Ætius, cap. 74, pag. 250.



curent jamais ce juste milieu *ultra citraque*, d'où dépend le point de guérison. En effet, le degré de chaleur au dessus & au dessous est également nuisible aux fonctions de la nature: une douce transpiration, une sueur spontanée, qui le plus souvent est l'ouvrage de la nature, & quelquefois le résultat du concert ou de l'harmonie qui regne entr'elle & l'art, est mille fois préférable à l'autre, qui est constamment nuisible. Le Praticien Observateur s'apperçoit bientôt qu'il est parvenu au but désiré, & que la sueur est avantageuse à ses malades par la force & la vitesse du pouls diminuées, & les forces naturelles augmentées; ce qui prouve évidemment que la nature s'est débarrassée, par cette voie, des matieres morbifiques qui surchargeoient la machine, & opprimoient les forces vitales.



Les sueurs au contraire provoquées par un air chaud , par un grand nombre de couvertures , par des liqueurs chaudes & des médicamens incendiaires ; de pareilles sueurs , dis-je , relâchent les solides , appauvrissent les fluides , épuisent les malades , accélèrent le pouls , excitent la soif , donnent lieu aux constipations , suppriment ou au moins diminuent fort toutes les excrétions , sur-tout celles des urines , des lochies & de l'humour laiteuse ; augmentent la putridité , provoquent , & en très-grande quantité , les éruptions miliaires , blanches , rouges , & même les pétéchies ; le pouls tremblote , devient convulsif : ces sueurs deviennent colliquatives , & les malades périssent. *Huxam* est un de ceux qui , avec raison , s'est le plus élevé contre cette méthode meurtrière qui souvent fait plus de tort aux malades , & les



épuisé davantage. Loin d'adopter une pareille méthode, j'ai au contraire la plus grande attention de renouveler l'air au moins deux fois par jour, avec les précautions, si c'est en hiver ou dans un tems brumeux, de tenir les rideaux du lit fermés, tant que les croisées sont ouvertes; j'entretiens, autant que les circonstances le permettent, un certain courant d'air, pour renouveler celui de l'appartement (a).

La saignée, ce remede bannal, qui est un glaive dans la main d'un ignorant, & une espece de spécifique dans celle d'un homme instruit, est souvent indiquée ici, & est d'un avantage réel dans les symptomes inflammatoires. Si une femme sanguine n'a pas été, ou très-peu

---

(a) *Vidi ego multoties anxietates & languores febriles, momento ferè depulsos, fenestris tantùm apertis.* Huxam, tom. 1, Prolegom, pag. 8.



saignée dans la grosseffe ; qu'elle ait le tissu de la peau ferme ; qu'après le tems de la fièvre de lait écoulé , la fièvre persiste toujours avec assez d'intensité ; que la malade se plaigne de sentiment de pesanteur , de plénitude , de douleurs même , soit à la tête , à la poitrine , au dos , dans la région du bas ventre , &c. si en outre le pouls est plein , lourd & fort , les saignées sont alors indispensables : du pied , si les accidens se passent dans les parties hautes ; du bras au contraire , si l'embarras & les douleurs partent des parties basses. Sans avoir égard à tout ce qui a été écrit sur la dérivation & la révulsion , je puis assurer que cette distinction des saignées n'est point indifférente , & que l'on ne néglige jamais ce choix impunément. La quantité du sang se mesure sur les forces des malades , sur l'état du pouls , sur l'intensité de l'inflammation ,



l'inflammation, & sur l'importance de l'organe affecté. Il faut, lorsque les symptômes inflammatoires sont graves & pressants, tirer du sang *largissimo vulnere* : sans cela, l'inflammation fait des progrès rapides, la fièvre augmente, le délire survient, les soubresauts, &c. L'âge de la malade, la nature des accidens, l'état de son pouls, la délicatesse des organes, déterminent sans doute pour ou contre la saignée; une circonstance de plus qui décide en faveur de ce moyen, est souvent la nécessité d'évacuer, de débarrasser les premières voies; mais il y a impossibilité, une contre-indication manifeste à raison de l'intensité de la fièvre, de la chaleur & de l'érétisme; la saignée est alors nécessaire, non comme un remède essentiel, mais comme un moyen accessoire pour procurer une détente générale, & faciliter



par-là l'application des émétiques & des autres évacuans.

Les boiffons anti-phlogiftiques , les délayans , les lavemens doivent appuyer l'effet des faignées , & précéder l'administration des émétiques , des émético-cathartiques , qui doivent ensuite les fuivre de près.

Si les malades font conftipées , ou qu'elles éprouvent des ténefmes , il faut avoir recours aux lavemens émolliens , que l'on répète plus ou moins fouvent , & que j'ai foin de ne donner qu'à demi , afin que , féjournants plus long-tems dans les arcs du colon , ils fervent de bain local pour tous les vifceres du bas ventre , fur-tout pour l'utérus , & qu'ils entraînent ensuite les matieres putrides qui croupiffent fouvent dans les derniers inteftins. Les lavemens , avec la décoc-tion de graine de lin , au petit lait , ou à



l'eau de fraise de veau, sont ordinairement ceux que je conseille. Si les douleurs affectent les entrailles d'une manière un peu vive, je prescris les lavemens avec la décoction de tête de pavot, de l'effet desquels je me suis constamment bien trouvé.

Si au contraire il y a dévoiement, & que la quantité des selles, d'ailleurs mauvaises, séreuses & fœtides, épuisent les malades, il faut les évacuer avec l'ipécacuanha, le donner même à la manière de *Pison*; en outre relever les forces avec le vin; la décoction blanche de *Sydenham* doit faire la base de leurs boissons. Le riz, le gruau, le sagou, & le salep sur-tout, doivent faire leur nourriture principale. Dans ces circonstances, je donne avec succès un bol composé d'un demi-gros de thériaque & d'un grain d'opium : ce bol relève les



esprits abattus, donne du calme, & diminue sensiblement les évacuations alvines, sans préjudicier aux lochiales.

Enfin, s'il y a un reste de fièvre & de langueur; que les premières voies soient complètement nettoyées des scorries bilieuses, j'administre le quinquina en décoction, à la dose d'une once par pinte, à laquelle j'ajoute vingt-cinq gouttes d'acide vitriolique.

Les vésicatoires sont un spécifique, lorsque l'humeur laiteuse cherche à se déposer; que les lochies se suppriment ou sont supprimées; qu'il y a de petits frissons fréquens & irréguliers; que la petitesse du pouls annonce l'épuisement général de toute la machine. Les cas ci-dessus exceptés, l'application des cantharides devient nuisible, & souvent mortelle : ces mouches portent le feu dans les entrailles, érétillent les solides,



---

## FIEVRE MILIAIRE. 61

---

augmentent l'orgasme des fluides, enfin mettent souvent toute la machine en combustion, d'où résultent la gangrene & la mort (a). Ce n'est pas, comme on voit, un remède indifférent, sur-tout relativement aux différentes phases de la maladie; c'est un excellent moyen que l'art doit se réserver au besoin pour aller au secours de la nature, lorsque les forces de celle-ci sont opprimées.

Le camphre, cette substance résineuse, si vantée par d'habiles Praticiens, déprimée par d'autres aussi célèbres, demande la plus grande circonspection dans son administration. Je le combine avec le sel de nitre, à la dose d'un grain de camphre pour cinq de nitre : cette

---

(a) *Harum muscarum salia simili ferè ratione, ut salia alkalina volatilia vim suam exerunt & profecto dissolutionem, indeque sanguinis putredinem promonent.* Huxam, de malig. feb. pag. 115,



combinaison m'a réussi dans les fièvres malignes, soit des hommes, soit des femmes, même de celles en couche, surtout lorsque les premières voies étoient nétoyées des fabures putrides. Le succès, je ne puis le dissimuler, est infiniment plus marqué dans toutes les maladies éruptives essentielles, lorsque la pousse ne se fait qu'imparfaitement.

Plusieurs Praticiens vantent beaucoup le musc dans ces sortes de maladies : pour moi, j'avouerai de bonne foi que je n'en ai jamais fait l'expérience.

Jusqu'à présent je ne me suis occupé que de la fièvre miliaire compliquée, ou, pour mieux dire, de tous les symptômes principaux dont le concours forme les différens caractères de putridité & de malignité : j'ai laissé en arrière la miliaire simple, dite *bénigne*, que j'ai négligée, parce que, la considérant



comme la fièvre de lait prolongée, j'ai cru inutile de prescrire un traitement qui consiste uniquement dans le régime. En effet, une simple diète, un peu rigoureuse à la vérité, le régime végétal par préférence à l'autre, peuvent seuls suffire : quelques lavemens, quelques purgatifs appropriés à l'état du poulx, si les premières voies sont farcies, & que d'ailleurs les évacuations lochiales soient peu abondantes. Quand quelque chose paroîtroit en blanc, même en rouge, cela ne doit pas empêcher de satisfaire aux indications d'évacuer, si elles sont pressantes. Les évacuations alvines ne pourroient être nuisibles que dans le cas où celles de l'utérus seroient fort abondantes, en ce que cela pourroit les troubler, & même les supprimer. Il faut appuyer le régime & l'usage de tous ces petits moyens, par un air



frais & pur que l'on ménage avec soin aux malades. Si une femme, sans être décidément malade, éprouve quelques mal-aïses; que les lochies ne coulent point parfaitement, je lui fais tenir la conduite que je viens d'exposer : je lui donne pour boisson une tisanne faite avec la racine de canne de Provence, à petite dose, & que j'aiguise avec un gros de sel de duobus par pinte; j'appuie en outre l'effet de cette boisson par l'usage des pédiluves que je répète deux fois par jour.

Enfin, pour résumer en deux mots, il faut, pour les fièvres miliaires des femmes en couché, avoir la plus grande circonspection dans le plan de conduite que l'on se trace; il ne faut admettre ni rejeter absolument aucun remède; il faut les choisir avec sagacité, pour les adapter avec succès aux circonstances;  
faire



faire enforte de tenir toujours un juste milieu entre le trop & le trop peu ; ne rien donner d'échauffant & de septique, qui, en augmentant les forces & la vîtesse du pouls, affoiblisse les forces naturelles ; rien qui échauffe, qui irrite ; rien enfin qui soit dans le cas de précipiter la dissolution du sang. Dans le commencement de ces maladies, les vomitifs sont excellens ; ils doivent être répétés plus ou moins souvent, suivant les circonstances (a). Le tartre stibié, noyé à petite dose dans une certaine quantité de boisson, comme un grain par pinte, par exemple, a la double faculté d'entretenir le ventre libre, & de soutenir en même tems le ton des solides ; l'usage des lavemens émolliens, des doux purga-

---

(a) *Cum primum aliquis inhorruit, & ex horrore incaluit, dare ei oportet potui tepidam aquam subsalsam, & vomere eum cogere* Cels. lib. III, cap. 12.



tifs, tirés des amers & des acides, enfin appropriés aux circonstances, est, on ne peut mieux, indiqué ; ainsi qu'un air sec, pur & frais, donné à propos & avec précaution. Les boissons doivent être données plus froides que chaudes, sur-tout dans le fort de la fièvre : les acides végétaux doivent en général en faire la base, par préférence aux acides minéraux, en ce qu'outre qu'ils corrigent l'amertume, la putridité & l'acrimonie de la bile, ils sont d'excellens cordiaux. Entretenir les évacuations par tous les émonctoires ; les réprimer, si elles sont immodérées ; soutenir, & relever même les forces des malades, si elles en manquent ; les réfréner, leur en ôter même, si les malades en ont trop : voilà ce sur quoi tout le traitement doit rouler. Un vrai Médecin doit en général faire abstraction qu'il a affaire à une femme en couche, & en-



core plus négliger l'éruption miliaire; il faut qu'il se livre entièrement à la maladie essentielle, qu'il ne s'occupe de quelques symptomes qu'à raison de leur importance, & du rapport qu'ils peuvent avoir avec la maladie principale. Toutes les fois qu'il traitera avec sagacité la maladie essentielle, & qu'il en saisira le vrai caractère, les accessoires iront de suite; c'est-à-dire, qu'en allant droit aux principes de la maladie essentielle, tous les symptomes s'éclipseront; & l'éruption elle-même, qui occupe tant de gens, aura lieu, si toutefois la nature a besoin de cette voie de décharge & de dépuration: les lochies puriformes se rétabliront; l'humour laiteuse enfilera les couloirs qui lui sont destinés par la nature; enfin tout sera remis dans l'ordre, & l'équilibre sera complet.



La présence des vésicules miliaires & leur quantité ne font pas plus pour le traitement , que la diversité de leurs couleurs : ainsi je me crois dispensé d'en dire davantage sur ce sujet.







## ARTICLE CINQUIEME.

*S'il est quelques précautions à prendre , même après que la maladie paroît dissipée , & pour préserver de la récédive dans une nouvelle couche.*

**L**ES moyens prophylactiques que la Faculté semble desirer , doivent , je crois , remonter au commencement de la grossesse même , & se terminer à l'étouffement du lait fini.

S'il est un moyen sûr , & peut-être même l'unique , de prévenir la fièvre miliaire & une infinité d'autres maladies qu'il est aisé de pressentir , il faut le chercher dans l'allaitement. Les femmes chez lesquelles la tendresse maternelle



fait connoître tout l'empire de ses droits, méconnoissent même jusqu'aux infirmités sans s'affujettir à aucune des précautions qui sont indispensables pour celles qui ne nourrissent point : elles jouissent de tous les avantages inestimables que la nature leur distribue, comme une juste récompense due à leurs vertus. Ces dignes meres (titre si cher & si respectable!) peu de tems après leurs couches, présentent le nouveau-né à leurs mamelles, lui font sucer la liqueur qui s'y est amassée pendant le cours de la grossesse, & les suites de couche sont des plus heureuses; les évacuations utérines sont en général peu de chose. Le lait accumulé dans les mamelles est évacué par la succion, appelé naturellement à ces organes, il continue de s'y porter, & de sortir même par cette voie, la masse du sang ne s'en



trouve point surchargée; il n'y a pas à craindre par conséquent qu'il se jette inopinément sur les différens organes essentiels à la vie; il n'est plus cette liqueur délétère, qui, en roulant dans les vaisseaux qui lui sont étrangers, devient la cause d'une infinité d'accidens les plus désastreux : c'est une liqueur douce & bienfaisante, qui sert à l'usage auquel la nature l'avoit destinée; elle nourrit le nouveau-né; elle le fait croître jusqu'au moment du sevrage. Ce tems est-il arrivé, elle se dissipe d'elle-même, ou avec quelques précautions légères; ou enfin une grossesse vient en tarir la source sans aucune peine. Il est très-rare, pour ne pas dire inoui, qu'une femme qui remplit une obligation, aussi précieuse pour elle que pour son enfant, ait succombé; qu'elle ait même été attaquée par quelques maladies laiteuses. D'après



ces considérations, il est, ce me semble, inutile de donner des préceptes à celles qui nourrissent, & qui, par cette raison, jouissent de la meilleure santé : d'ailleurs, instruites par la nature, elles ne peuvent se tromper. Il s'agit donc ici de celles qui, sourdes à sa voix, insensibles aux cris de l'humanité, se laissent entraîner par le mauvais exemple, & s'exposent, par leur indocilité, à mille dangers qui les environnent de toutes parts. Comme nous sommes chargés, par état, du soin d'en diminuer la somme, doublons nos efforts pour la prévenir : que notre commisération soit à raison de la foiblesse de ce sexe aimable ; & nos secours, à raison de ses besoins.

Si, dans les premiers tems de la grossesse, les premières voies sont essentiellement viciées, ou altérées sympathiquement par la distension de la matrice, il



faut d'abord régler le régime, choisir les alimens, proportionner la quantité aux besoins; ouvrir le bas ventre, s'il est constipé; purger doucement, s'il y a nécessité; enfin tirer même du sang, s'il y a pléthore manifeste. Cette omission, quoi qu'en ait dit Hyppocrate (a), a coûté souvent la vie à la mere & à l'enfant. Je ne prétends pas cependant inférer delà qu'il faille verser le sang sans une nécessité absolue, parce qu'en voulant procurer un soulagement momentané, ce seroit aggraver les accidens, affoiblir les forces vitales, épuiser les femmes, & les disposer d'autant plus aux maladies putrides. La pureté de l'air est desirable; l'exercice doux & le sommeil long sont avantageux.

---

(a) *Mulieri uterum gerenti, vena secta abortionem facit, idque potissimum, si fœtus grandior fuerit. Aph. 31, sect. 5.*



Les purgatifs doivent être légers, & pris de la classe des amers & des antiseptiques : on doit les donner avec prudence, & n'en point abuser. Il est rare que je n'en donne point, à la fin de la grossesse sur-tout, & j'observe que de cette conduite dépend souvent le succès heureux des suites de couche. Des lavemens de tems en tems sont nécessaires pour prévenir la constipation; ils s'opposent à l'amas des excréments qui se durcissent dans le tube intestinal, & qui portent toujours des particules putrides.

Les alimens de facile digestion doivent être préférés aux autres; en général, plus de légumes que de viandes; les fruits mûrs sont excellens, pourvu qu'on n'abuse point de la quantité.

Il est nécessaire que les femmes, pendant le tems de la grossesse, soient à l'aise dans leurs habillemens; qu'elles



n'aient sur-tout point de corps baleinés, enfin rien qui gêne la matrice dans son développement, & qui, en comprimant cet organe, presse aussi trop fortement les intestins; ce qui occasionne la constipation. Il est même utile qu'elles augmentent leur repos, à mesure qu'elles avancent dans leur grosseffe : il n'en peut résulter qu'un avantage réel, pourvu toutefois qu'elles ne tombent point dans un autre extrême, c'est-à-dire, dans un état de paresse & d'indolence qui leur seroit très-préjudiciable.

Il faut avoir la plus grande attention que l'air soit pur, & que la chambre où couche la femme grosse, soit entretenue dans une température plus froide que chaude, afin de prévenir les sueurs aussi-tôt qu'elle sera accouchée, avec la précaution cependant que les seins soient couverts de maniere à n'être pas surpris



par le contact immédiat & subit d'un air froid, qui deviendrait alors très-nuisible. Il est bien essentiel aussi d'entretenir un courant d'air libre & frais, dans le tems de la grossesse, ainsi que dans celui des couches. Pour juger des avantages réels & sans nombre qui résultent d'une telle conduite, il ne faut que jeter les yeux sur toutes les femmes de la campagne, qui portent leur fruit sans accident quelconque, & qui, après leur avoir donné le jour, éprouvent les suites les plus heureuses : elles sont redevables de tous ces avantages à la disposition de leurs grottes & de leurs chaumières, à travers lesquelles différens courans d'air entrent & sortent librement. S'il leur arrive quelquefois des accidens, il faut les attribuer à quelques imprudences, c'est qu'elles ont peut-être abusé trop vite de leurs forces; ou que, pressées



par l'indigence , elles se sont trop tôt livrées à leurs pénibles exercices.

Aussi-tôt l'accouchement fini, & la femme remise dans son lit, il faut la laisser dans le plus grand repos de corps & d'esprit ; écarter toutes les personnes inutiles dont le concours ne peut que lui être nuisible , tant par le bruit qu'elles font , que par la corruption de l'air qu'elles occasionnent. Point de feu dans l'Eté ; il ne faut en allumer , en Hiver, que ce qu'il est nécessaire pour favoriser la circulation de l'air , & entretenir les boissons chaudes ; car , si on les donnoit froides dans cette saison , elles pourroient devenir très-nuisibles. On doit préférer les appartemens les plus grands de la maison , les mieux exposés, & sur-tout ceux qui sont bien aérés.

Les habillemens d'une femme en couche doivent être les mêmes que ceux



dont elle se sert habituellement , & qu'elle avoit dans sa grossesse : plus chauds, ils occasionneroient, ce que l'on doit éviter, une forte transpiration que la chaleur du lit dans lequel elles sont obligés de rester, ne favorise déjà que trop ; plus froids, ils pourroient répercuter l'humeur laiteuse, ainsi que les lochies ; mais, en général, il y auroit moins de mal, moins d'accidens à craindre, |que s'ils étoient trop chauds. Le bas ventre doit être ferré avec précaution, très-mollement & à l'aise ; & non point avec force, comme cela se pratique ordinairement : ce qui alors est très-dangereux, en ce que cela gêne le dégorgement de la matrice.

Lorsque l'accouchée a pris suffisamment de repos, je suis dans l'habitude de la faire placer, plusieurs fois dans la journée, sur son séant, & en général



couchée comme sur un plan légèrement incliné, afin de favoriser l'excrétion des lochies, qui stagnent toujours dans la situation horizontale, & qui, par cette raison, portent souvent à la tête.

Une tisanne simple, de l'eau d'orge, une légère infusion de reines des prés, de l'eau de riz, de l'eau rougie d'un peu de vin : voilà à peu près les boissons que je donne ; encore en petite quantité, c'est-à-dire, à raison de la soif ; légèrement chaudes, mais au moins dégourdiées en Hiver ; froides, ou au plus dégourdiées en Eté : le tout *servatis servandis*, suivant les circonstances. Des bouillons gras, des crêmes de riz, des soupes, des panades, des œufs frais, sont les alimens que je donne aux nouvelles accouchées, & toujours au dessous de ce qu'elles desireroient ; encore, pour peu que je soupçonne les premières voies farcies, je les



tiens à la diete la plus austere , jusqu'à leur refuser même des bouillons gras , tant que la fièvre de lait soit totalement passée. Il m'arrive souvent de tenir cette conduite , sans la moindre difficulté de la part des accouchées , parce qu'elles-mêmes répugnent naturellement aux bouillons ; alors la nature m'avertit d'une maniere à ne m'y pas méprendre ; quelques minoratifs leur rendent l'appétit. En Eté , je leur fais donner , comme je viens de dire , leurs boissons froides , & dégourdies en Hiver , à moins que le frisson ou quelques autres accidens ne me déterminent à faire autrement. Le tems de la fièvre de lait une fois passé sans accidens , je les remets par degré à la vie commune , en insistant beaucoup plus sur les végétaux , que sur les alimens tirés des animaux.

Les moyens prophylactiques dans le  
détail



desquels nous venons d'entrer, ne concernent, comme je l'ai déjà annoncé, que les femmes qui n'allaitent point; car celles qui nourrissent, ne doivent connoître de regles diététiques, que celles qui leur sont indiquées par la nature: elles doivent vivre des mêmes alimens que ceux dont elles se nourrissoient en bonne santé; la quantité se mesure sur la dépense qu'elles font, & sur les besoins de l'enfant; autrement elles vivroient dans un état de contrainte qui les dégoûteroit même des meilleurs alimens; elles perdroient l'appétit, maigriroient, & le lait s'altérerait; ce qui feroit funeste à la mere & à l'enfant. Les femmes de campagne que j'aime toujours à citer comme de très-bons modeles, ne font-elles pas d'excellentes nourritures? Leur vie frugale & grossiere empêche-t-elle qu'elles n'abondent en un



lait succulent & consistant ? Leurs enfans ne sont-ils pas vigoureux ? Eh bien ! cependant elles ne connoissent pas d'autres alimens pendant l'allaitement , que ceux dont elles se nourrissoient auparavant. Leurs manieres de vivre, de se vêtir, &c. sont absolument les mêmes. Pourquoi ne pas suivre une conduite aussi louable , & de laquelle il résulte tant d'avantages réels. Revenons aux femmes qui cessent d'être meres au moment où elles le deviennent.

La chaleur de la chambre doit être douce & tempérée , de maniere que les accouchées ne puissent pas éprouver un froid qui suspendroit les sécrétions , ou un chaud qui les provoqueroit. Il faut ce degré de chaleur nécessaire pour empêcher la sécheresse des mains , mais qui n'aille pas jusqu'à provoquer une trop forte humidité ; car la transpiration



une fois établie, la peau est relâchée; la résistance par conséquent diminuée, & l'humeur laiteuse s'y porte aussi-tôt. Delà cette sensibilité extrême au moindre froid; cette aptitude à être saisies par le vent le plus léger, enforte que les accouchées n'osent plus se remuer dans leur lit; parce que, pour peu qu'elles veuillent changer de place, elles trouvent leurs draps mouillés, même leurs chemises presque toujours refroidies, & elles sont aussi-tôt saisies de frissons, dont le plus souvent on ignore la cause, & qui cependant ne proviennent d'aucune autre : la fièvre suit; la force & la vitesse du pouls augmentent, ainsi que la chaleur; la sueur s'établit de plus en plus; la fibre se relâche; les femmes s'affoiblissent, & la putridité des humeurs se développe. Au moyen du thermometre, on est parvenu à trouver le de-



gré de chaleur nécessaire pour faire éclore les œufs; celui qu'il faut pour conserver les vers à soie; enfin pour les orangers. On a fixé le degré de chaleur de l'eau des bains, ne pourroit-on pas déterminer le degré de chaleur de l'atmosphère, qui conviendrait aux femmes en couche? La chose seroit difficile sans doute; mais je ne la crois pas impossible: tout l'art consisteroit à donner un degré de chaleur qui fût relatif à la nature des symptômes & à la constitution individuelle. Je conçois que le degré de chaleur ne peut pas être invariable; que tel degré qui conviendrait à telle constitution, ne conviendrait pas à telle autre: mais encore une fois, la chose ne me paroît pas impossible. Ne peut-on pas calculer, mesurer la chaleur animale de chaque individu; & d'après ce calcul, fixer en général le degré qui peut lui



convenir ? Les précautions qu'on a prises pour déterminer la chaleur des bains, sont-elles si défectueuses ? Le commun, je ne dis pas des hommes, mais des Médecins, s'en fert tous les jours, sans qu'il en résulte de grands désordres ; je ne puis à la vérité dissimuler que la plupart ne faisant pas attention à cette différence dans les degrés de chaleur animale, différence qui est aussi multipliée que les individus eux-mêmes, n'en font pas davantage aux effets qui en résultent, & qu'ils attribuent souvent à d'autres causes. Au surplus, je présente ce moyen pour ce qu'il vaut.

J'ai la plus grande attention de faire ouvrir, deux fois par jour, la porte, les fenêtres de la chambre & les rideaux du lit, si c'est dans l'été, plus ou moins long-tems, suivant l'état du ciel. En hiver, j'en fais tout autant, avec l'atten-



tion à la vérité de clorre les rideaux du lit, afin que l'air froid ne vienne pas saisir subitement l'accouchée : par ce moyen, je renouvelle l'air de l'atmosphère de la chambre, qui, chez une accouchée, est toujours plus ou moins chargée de particules putrides. La propreté de l'appartement est aussi une chose des plus essentielles, ainsi que de la faire changer souvent de linge : par ces différens moyens, on évite sûrement les éruptions miliaires, parce qu'on prévient les sueurs, & qu'on s'oppose même à ce qu'elles arrivent.

Si toutes les précautions que j'indique ici, sont indispensables pour chaque accouchée en particulier, que ne doit-on pas faire ; quels soins ne doit-on pas apporter pour ces malheureuses victimes de l'indigence, ou, pour mieux dire, du luxe, qui se trouvent comme



entassées sous le même toit & dans la même chambre ; raison de plus pour la putridité ! En effet , il est prouvé que l'air qui a été inspiré & expiré plusieurs fois par différentes personnes , est absolument le même que celui dans lequel les animaux se sont putréfiés. Aussi je crois qu'il n'est guere possible d'empêcher le cours & la communication de toutes ces maladies dans les Hôpitaux , par la difficulté que l'on doit éprouver de chasser l'air corrompu & usé , pour y en substituer un pur & sec : c'est là où doit aboutir toute la perfection des ventilateurs.

La chaleur & l'humidité , l'air stagnant , les exhalaisons humaines , telles que la sueur , la matiere de la transpiration pulmonaire , sont les grands promoteurs de la putréfaction , pour laquelle on emploie différens moyens pro-



philactiques, tels que les fumigations de différens parfums : on fait brûler, par exemple, de la graine de genièvre; on jette du vinaigre sur une pelle rouge; on se sert aussi de la poudre à canon, qui, par son explosion, chasse l'air corrompu, & fait place à un nouveau, qui vient se substituer en son lieu & place. Il ne faut pas exposer les femmes en couche indistinctement à toutes especes de fumigations, parce qu'elles peuvent devenir très-nuisibles. Les femmes nouvellement accouchées sont fort susceptibles des odeurs; elles supportent difficilement celles qui sont un peu fortes(a). Enfin de tous les moyens mis en

---

(a) *Fragrantes odores, quibus multi adeò abuti solent, ut etiam mutatis vestibus tota cutis illis imbuta maneat, turbant sæpè adeò puerperas, ut mox sequantur enormes capitis dolores, deliria, lochiorum suppressio.* Wansv. comm. in Aphor. Boerrh. sect. 1371.



usage jusqu'à nos jours, il en est un qui mérite la préférence sur tous, & dont nous sommes redevables au Docteur *Priesley* : il consiste à faire respirer l'air fixe qui s'élève des différens mélanges en effervescence. Ce moyen, qui a été mis en usage par les hommes les plus célèbres, a constamment été suivi du succès le plus complet, & jamais du moindre inconvénient.

Il est important d'entretenir le ventre libre; deux lavemens par jour suffisent, & produisent le plus grand bien.

Si je donne mes soins à une femme dont l'accouchement a été naturel & peu fatigant, je la fais lever le sur-lendemain ou le troisieme jour au plus tard; d'abord le tems de faire son lit, ensuite plus long-tems & par degrés. Il n'y a qu'une fièvre de lait un peu sérieuse qui puisse m'en empêcher.



Si les évacuations se passent dans l'ordre, je reste simple spectateur; si elles diminuent, sans qu'il en résulte le moindre symptôme qui l'annonce, je n'en fais pas davantage; si leur diminution est suivie de quelques dérangemens, sans une maladie manifeste, je conseille les pédiluves, les demi-lavemens émolliens, je fais donner en même tems, tous les matins, un gros de sel de duobus dans un verre d'eau de veau légère; ou je donne pour boisson une tisanne faite avec le chiendent, peu de réglisse, la racine de canne de Provence, & un gros de sel de duobus par pinte; & quelques jours après, je purge la malade avec une médecine appropriée: si enfin les lochies se suppriment tout-à-fait, & qu'il en arrive maladie, je me conduis alors suivant l'exigence des cas, & relativement aux circonstances; si ce sont



quelques indiscretions, quelques fautes commises contre le régime, qui ont donné lieu à ces suppressions, je travaille à en découvrir la cause : une fois connue, je la réforme ; & souvent cela suffit. Il est bon de noter que ces fortes d'évacuations varient à l'infini chez les différens individus, & souvent chez le même. On fait que les femmes, habituellement livrées à des travaux violens & pénibles, ont des évacuations bien moindres que les femmes oisives & sédentaires, qui menent une vie succulente. Ce n'est pas la petite quantité de lochies qui fait tout le mal ; c'est toujours de leur stagnation que dépend la putridité. Il y a aussi beaucoup de femmes qui ont naturellement très-peu de lait, & qui ne sont sujettes, dans aucune de leurs couches, à la fièvre de lait ; elles ne la connoissent pas.



Si ces évacuations font trop abondantes, je recommande le repos, les incraissans, le riz, le vermicelle, la semouille; même le sagou & le salep, si cela va jusqu'à l'épuisement; la décoc-tion blanche de *Sydenham* est aussi d'un très-bon usage.

Si les seins se flétrissent avant le tems, & qu'en outre le lait ne se porte point aux voies naturelles, je mets en usage tous les moyens indiqués pour y rap-peller le lait; moyens dont j'ai déjà fait mention plus haut. La succion, faite immédiatement avec la bouche d'une femme ou par celle de petits chiens, réussit ordinairement: par ce moyen & quelques autres accessoires, je préviens tous les accidens qui peuvent résulter d'un refoulement de lait trop subit, de cette métastase si savamment discutée



par *Wansvieten* (a) & par *Levert* (b). Je prens ensuite un tems plus opportun pour débarrasser l'accouchée d'une fi-  
queur qui devient excrémentitielle; je la purge plusieurs fois; je lui fais obser-  
ver la diète la plus rigoureuse; je lui fais mettre les jambes dans l'eau chaude;  
& si, contre l'ordinaire, tous ces moyens réunis ne suffisent pas, je la fais saigner du pied. Si ce dernier moyen enfin (la saignée du pied), moyen conseillé par plusieurs Médecins célèbres, même immédiatement après l'accouchement, ou au moins très-peu de tems après, pour étouffer le lait, & en prévenir les suites; si ce dernier moyen, dis-je, ne produit pas l'effet désiré, alors c'est une maladie qu'il faut traiter relativement à la nature

---

(a) Sect. 1329.

(b) Art des Accouchemens, pag. 168.



des accidens qui l'accompagnent , & conformément aux principes ci-dessus exposés.

### COROLLAIRE.

La Faculté de Paris desire , 1°. un Exposé clair & succinct des signes & des symptômes caractéristiques de la fièvre miliaire des femmes en couche.

Je crois , par tout ce qui a été dit jusqu'ici , avoir suffisamment démontré , même prouvé , que l'espece de fièvre des femmes en couche , dans laquelle il se fait une éruption miliaire , & que , pour cette raison , on a fort gratuitement décoré du nom de *fièvre miliaire* n'en est point une ; que cette dénomination ne lui convient aucunement , en ce que , suivant moi , il faudroit au moins que l'éruption miliaire fût un



symptome prédominant de la maladie, pour qu'elle en retînt le nom. Or il est prouvé par les simples lumieres de la raison, & encore plus par le flambeau de l'expérience, que, de tous les symptomes qui accompagnent la fièvre dont est question, l'éruption miliaire est le plus léger, le plus doux & de nulle importance. Il y a plus : c'est que je ne le considere pas même comme symptome de la maladie, mais bien comme symptome de la cause; & la preuve que j'en donne, c'est que

1°. Sans fièvre & sans accident quelconque, pour peu qu'une femme en couche sue, elle est aussi-tôt couverte de millet;

2°. Qu'avec les précautions ci-dessus détaillées, on prévient, on évite même cette éruption, la maladie étant la même;



3°. Enfin, que ce symptome est en général considéré par tous les gens instruits comme purement factice & comme le résultat d'un traitement incendiaire & mal dirigé. Or si ce prétendu symptome en étoit un réel, feroit-il possible de le distraire de la maladie? Non sans doute, pas plus que l'ombre du corps. Quel nom donc donner à cette fièvre m'objectera-t-on? Celui de *fièvre putride*, si l'appareil des symptomes se manifeste d'une maniere particuliere aux premieres voies; celui de *fièvre maligne*, si le genre nerveux est essentiellement affecté; celui de *fièvre de lait prolongée* ou de *synoque simple*, si les symptomes sont doux & légers; celui d'*apoplexie laiteuse*, si le dépôt du lait se porte au cerveau; celui de *péripneumonie laiteuse*, si les plus grands accidens se passent à la poitrine: ainsi des autres. Enfin, c'est la nature



nature des symptomes qui dicte le jugement sur le vrai caractère de la maladie à laquelle je laisse le nom de *miliaire* que de grands hommes lui ont conservé; mais encore une fois que je ne considère point comme telle, & que je regarde au plus comme symptomatique, à raison de l'éruption dont je fais d'ailleurs la plus grande abstraction dans le traitement.

2°. En quoi elle diffère de la fièvre miliaire, qui, épidémique, attaque indistinctement les deux sexes?

J'ai fait connoître plusieurs sortes de différences caractéristiques, dont voici les principales. C'est que la miliaire épidémique est véritablement une maladie essentielle, & que la miliaire des femmes en couche est, au plus, symptomatique. La miliaire épidémique attaque indistinctement les deux sexes de tout âge &



de toutes conditions , enfans , adultes , vieillards , pauvres , riches ; & elle est inévitable : l'autre , au contraire , n'attaque que les femmes en couche , encore seulement celles qui menent une vie oisive , sédentaire , succulente , & auxquelles on prodigue les cordiaux ; elle ménage , elle respecte même celles qui menent une vie exercée , qui sont plus près de la nature , enfin qui ne changent rien à leur maniere de vivre ordinaire. En un mot , on peut la prévenir , & même l'éviter.

3<sup>e</sup>. Si la diversité de couleur dans les boutons établit une différence réelle dans le caractère de la maladie ?

J'ai annoncé que mon expérience ne m'en avoit manifesté aucune. En effet , par la raison que je considère l'éruption miliaire comme nulle , & pour le caractère & pour le traitement , la diversité de



couleurs n'y apporte pas davantage de différence : ainsi l'existence des boutons, & leur couleur blanche ou rouge, tout cela est absolument égal, c'est-à-dire, nul. Je parle d'après l'observation.

4°. Quel traitement elle exige à raison du tems de son invasion, de ses symptomes, de la couleur des boutons & des autres circonstances où se trouve la femme en couche?

J'ai fait pressentir l'impossibilité de répondre d'une manière positive, surtout d'après ma façon de voir : en outre, c'est que le tems de l'invasion & de la terminaison de cette maladie dépend de tant de causes morales & physiques, qu'il n'est pas possible de prévoir toutes les circonstances qui peuvent y être relatives. En effet, une jeune femme bien constituée, dont la grossesse & l'accouchement ont été heureux, commet quel-



qu'indiscrétion contre le régime, contre l'usage des six choses non naturelles, ou apprend quelques nouvelles fâcheuses à l'époque de la fièvre de lait, quoique tout jusques-là se fût passé dans l'ordre, le refoulement du lait, la suppression des lochies qui résultent de ces nouveaux accidens, viennent mettre le trouble dans toutes les fonctions : delà la fièvre & tous les accidens subséquens qui sont relatifs à l'état des premières voies; aux dispositions physiques des organes; à l'espèce de fonctions lésées; enfin à la manière dont la maladie a été prise dans le principe, & à une multitude d'autres accessoires sur lesquels les faits seuls peuvent prononcer, & que toute la prudence humaine ne peut prévoir. Je viens de citer l'exemple d'une femme bien constituée; je pourrois citer l'exemple de mille autres, qui, outre



une infinité de circonstances éventuelles, peuvent encore avoir des différences individuelles, & qui sont autant de nuances qu'un Praticien saisit dans sa pratique; mais qui échapperoient à son tableau, s'il en vouloit tracer un, quelque'étendue qu'il voulût lui donner.

J'ai avancé que ces fievres étoient compliquées de putridité, de malignité, & même de quelques symptomes inflammatoires; qu'en conséquence il falloit, 1°. dès l'invasion de ces maladies, commencer par vuider les premieres voies, & les nétoyer des phlegmes; de la bile; du suc gastrique, pancréatique; du résidu des mauvaises digestions qui ont presque toujours lieu dans le tems de la grossesse, enfin de tout ce qui surcharge l'estomac & le tube intestinal dans cet état, afin que l'humeur laiteuse venant à se dérouter, ne trouve point de prise



pour fermenter avec ces humeurs ;  
2°. diriger ses vues du côté de l'humeur laiteuse , pour la porter par bas ou par toutes autres voies que la nature indiquera , pourvu toutefois que ce soit sans trouble manifeste dans les fonctions de l'économie animale ; 3°. sur-tout examiner de près s'il ne se fait pas quelque déviation de l'humeur laiteuse qui , au lieu d'enfiler les voies de décharge & de supplément pour les mamelles , se porte au contraire par des vaisseaux qui lui sont étrangers , au cerveau , à la poitrine , &c. ce qui arrive très-souvent : alors le Médecin auroit à traiter , outre des fièvres putrides malignes , des apoplexies , des péripneumonies laiteuses , des inflammations à la matrice , des dépôts laiteux à ce viscere ou à d'autres ; 4°. tirer du sang , si les symptômes de pléthore ou d'inflammation l'exigent ,



souvent même avant que de s'occuper à débarrasser les premières voies , que l'éruption miliaire ait lieu ou non ; 5°. que les saignées révulsives sont presque toujours indiquées dans ces fortes de maladies ; 6°. observer que l'utilité des évacuations , tant sanguines qu'humorales , se tirent de la vitesse & de la force du pouls fort mitigées sans la diminution des forces vitales ; du calme & du relâchement qui suivent ; de la chaleur , de la soif & de la fièvre diminuées ; de l'humidité & de la fraîcheur de la bouche , de la langue , ainsi que de celle de toute la peau ; de l'absence enfin des borborygmes , des rapports , des douleurs , &c.

5°. Enfin , s'il est quelques précautions à prendre après que la maladie paroît dissipée , & pour préserver de la récurrence dans une nouvelle couche ?



Je crois avoir suffisamment démontré qu'un usage sage & prudemment ménagé des six choses non naturelles, étoit d'abord l'objet principal de la méthode prophylactique qui convient aux femmes en couche ; que debout ou au lit, elles ne doivent pas être vêtues autrement que dans leur état de santé ordinaire ; que l'air est, par-dessus toutes choses, indispensable pour les femmes en couche, à raison des particules putrides dont l'atmosphère de leur appartement est surchargée. Quant aux récidives que l'on veut prévenir, ce sont les mêmes soins, les mêmes attentions qu'il faut seulement un peu plus condenser & établir dès le commencement de la grossesse & sur toutes choses, prendre garde qu'elles ne commettent les imprudences qu'elles avoient déjà commises dans leurs grossesses précédentes, & qui avoient  
donné



donné lieu à l'éruption miliaire ; enfin prendre toutes les précautions imaginables pour empêcher que la crainte, le chagrin, &c. n'aient aucun accès dans leur esprit , parce qu'en général une femme forte devient une femmelette en couche.

Il résulte donc de tout ce qui a été dit ci-dessus, 1<sup>o</sup>. que la fièvre miliaire des femmes en couche est au plus symptomatique ; que, pour moi, je ne la considère même point comme telle ; que d'ailleurs ce symptôme, dépendant le plus souvent de la volonté ou de l'ignorance du Médecin, ne peut lui donner son nom ; 2<sup>o</sup>. qu'en général je fais abstraction que c'est une femme en couche que j'ai à traiter, sans cependant négliger l'état des excrétions ; 3<sup>o</sup>. que je considère ces fièvres comme putrides, malignes, inflammatoires, & souvent ayant



ces trois caractères à la fois; 4<sup>e</sup>. que je ne crois pas à la vérité ces fièvres putrides & malignes *per se*, mais bien devenues telles par la suppression des lochies d'une part, & la résorption de l'humeur laiteuse de l'autre, & souvent aussi par la manière dont ces fortes de maladies sont prises dans le commencement; 5<sup>e</sup>. que, dans le traitement de ces maladies, je n'y vois de différence avec les autres fièvres putrides, malignes, &c. que la connoissance de la cause matérielle; 6<sup>e</sup>. qu'à mon avis, il est aussi absurde de s'occuper de l'éruption miliaire dans ces maladies, qu'il le feroit, dans l'ictère, de s'occuper des glandes salivaires, des couloirs de la peau, des voies urinaires, &c. parce qu'ils se trouvent tous imprégnés de la bile qu'ils charrient au dehors; 7<sup>e</sup>. enfin que l'on peut prévenir l'éruption dans



une premiere couche, & empêcher la récidive dans une seconde, en s'opposant, par tous les moyens connus, à ce qu'une forte transpiration s'établisse, & que le cours des lochies ne soit interrompu.

Comme la Faculté a interdit aux concurrents toute espece d'explication systématique, j'ai cru qu'en souscrivant à cet ordre, je ne pourrois mieux faire aussi que d'éviter toutes les citations & toutes les autorités, peu faites d'ailleurs pour en imposer à une Compagnie savante qui ne veut juger que d'après des faits de pratique : aussi je puis assurer que, s'il y a de la négligence dans le style, un défaut d'ordre dans ma maniere de procéder, & même des redites, il faut attribuer tout cela à ce que ce foible essai a été médité au lit des malades, & non point dans le silence du cabinet. Comme



je ne me suis presque étayé d'aucune autorité, j'ai imaginé ne pouvoir mieux faire que d'appuyer toutes mes assertions par les observations suivantes, dans lesquelles on trouvera quelques différences qui ont pu m'échapper dans le tableau que j'ai tracé, tant des symptômes & du traitement, que de l'invasion & de la terminaison de ces sortes de maladies. Trop heureux ! si le fond de mon Ouvrage peut assez intéresser mes Juges pour obtenir de leur part toute l'indulgence dont il a besoin pour la forme & pour le style.

#### PREMIERE OBSERVATION.

Le 2 Septembre 1770, la femme d'un Jardinier, âgée de vingt-sept ans, d'une constitution forte & sanguine, accoucha fort heureusement d'un garçon bien por-



tant. Sa grossesse avoit été heureuse, & son travail assez prompt; les suites eussent eu probablement la même terminaison sans un événement imprévu qui produisit le plus grand désordre.

Son mari, qui, depuis quelque tems, vendoit du vin en fraude, manqua d'être surpris le 5 du même mois, sans une voisine qui vint annoncer que les Employés aux Aides arrivoient, qu'il étoit décelé, &c. Il y avoit alors beaucoup de personnes qui buvoient dans la chambre de l'accouchée : on jetta aussitôt les pintes de côté; une partie des buveurs sortit par la fenêtre; l'autre se cacha; en un mot, le tumulte fut prompt, mais il n'en fut pas moins violent; & cette femme, dans son lit & sous les yeux de laquelle tout se passoit, fut saisie d'un effroi terrible, dont les suites manquèrent de lui coûter la vie.



Depuis le 2, à sept heures du matin qu'elle étoit accouchée, jusqu'à l'époque de cette révolution, le 5 à six heures du soir, tout s'étoit passé dans l'ordre; mais les évacuations, qui, jusques-là, avoient été leur train ordinaire, furent supprimées net, & cela *illicò*. Aussi-tôt cette femme éprouva une horripilation universelle, avec des étouffemens considérables; la poitrine étoit si ferrée, qu'elle ne pouvoit plus respirer. Le mari & les parens, revenus de leur terreur qui n'étoit pas à la vérité sans fondement, se livrerent entièrement à cette malheureuse femme, à laquelle ils donnoient des secours fort mal entendus: ils allumerent d'abord grand feu, l'échaufferent, avec des linges très-chauds, de la tête aux pieds, l'écrasèrent sous le poids des couvertures; enfin ils lui firent une rôtie au vin & au sucre, sur laquelle



---

## FIEVRE MILIAIRE. III

---

ils la faisoient boire chaudement , pour ,  
disoient-ils , lui rassurer le cœur. Leur  
intention étoit sans doute bonne , mais  
fort mal concertée : ils allumerent le feu  
de la fièvre , & produisirent le plus  
grand tumulte dans toutes les liqueurs  
qui n'étoient déjà que trop agitées. S'ap-  
percevant enfin , sur les onze heures ,  
que leurs soins étoient plus que superflus ,  
ils se décidèrent à m'envoyer chercher ,  
& je la trouvai dans l'état suivant.

La malade étoit extrêmement agitée  
de corps & d'esprit ; elle étoit dans un  
mouvement continuel , ne pouvant trou-  
ver aucune bonne situation dans son lit ;  
elle parloit beaucoup , & sa parole étoit  
très-breve ; son visage étoit fort enlu-  
miné ; elle se plaignoit de douleurs de  
tête fort aiguës , de douleurs de reins &  
d'étouffemens ; sa respiration étoit extrê-  
mement laborieuse ; sa langue étoit belle ,



mais aride; les yeux rouges & scintillans; le pouls plein, dur & fréquent; les artères carotides battoient encore avec plus de force; la peau étoit des plus ardentes, & couverte de grandes plaques rouges; la malade crioit à la soif, & buvoit sans cesse: cependant point d'urines, point de lochies, & le ventre étoit mollet; enfin elle éprouvoit tous les symptomes qui annoncent une irruption de sang des plus tumultueuses & des plus promptes au cerveau.

J'annonçai un délire prochain; j'ordonnai sur le champ une saignée de la jugulaire, & une du pied deux heures après; force petit lait en boissons & en lavemens que je prescrivis au nombre de six pour la nuit. Je conseillai en outre qu'on appliquât sur toute la région du bas ventre une flanelle bien imbibée d'une décoction de plantes émollientes,

le



le plus chaudement possible, & que l'on renouvelât ce topique toutes les heures.

Il étoit environ minuit, quand je quittai la malade que je jugeai en très-grand danger; j'y retournai le lendemain matin sur les sept heures, & je la trouvai beaucoup plus mal que la veille: les pulsations du pouls étoient d'une rapidité & d'une vitesse, telles qu'il m'étoit impossible de les suivre, je ne pouvois pas en compter plus d'une vingtaine sans me tromper. Son délire qui n'étoit d'abord que de simples aberrations, devint ensuite tellement furieux, qu'il fallut quatre hommes toute la nuit pour la tenir. J'apperçus, dans les taches rouges que j'avois découvertes la veille, quelques grains de millet blanc; je me fis rendre compte de tout ce qui lui avoit été administré, & de l'effet qui en étoit résulté: toute mon ordonnance avoit été,



me dit-on , exactement remplie , aux saignées près. Je fus fort mécontent de ce que l'on avoit négligé le seul moyen sans lequel je ne voyois point de salut à espérer pour la malade : en effet , il n'y avoit pas d'autre moyen pour prévenir l'engorgement inflammatoire & la stase gangreneuse dont le cerveau étoit menacé. Sans perdre plus de tems en raisonnement , j'envoyai sur le champ chercher un Chirurgien pour lui ouvrir une des jugulaires dont il ne put jamais venir à bout , tant elle étoit furieuse d'une part , & les hommes qui la tenoient , mal-adroits de l'autre : il fut obligé d'ouvrir la saphene , de laquelle je fis tirer environ le double de sang d'une saignée ordinaire. J'en fis recevoir séparément dans une palette où il manifesta promptement une coene blanche , épaisse & des plus tenaces ; elle étoit



aussi dure à déchirer qu'un parchemin. Ma premiere intention étoit qu'on lui en tirât jusqu'à défaillance; mais j'appréhendai avec raison qu'elle n'arrivât trop tard; car la quantité que nous obtînmes d'abord, ne fut suivi d'aucune diminution sensible dans le pouls. J'ajoutai aux mêmes remedes l'eau de poulet légèrement nitrée, pour prendre alternativement avec le petit lait; & j'ordonnai sur toutes choses que, sur les dix heures, on rouvrît la saphene, c'est-à-dire, trois heures après la premiere, & qu'on en tirât la même quantité de sang.

A cette seconde saignée, la malade n'éprouva pas plus de foiblesse qu'à la premiere. La diathèse phlogistique étoit également sensible par le *coagulum* coenneux qu'on en obtint; la tête étoit un peu plus nette; les yeux moins rou-



ges & moins scintillans ; la langue commençoit à s'humecter , l'érétisme à diminuer ; le pouls étoit un peu plus souple & plus flexible , mais encore plein ; la respiration un peu moins difficultueuse ; la peau moins ardente & moins sèche ; enfin il y avoit un mieux sensible : l'éruption d'ailleurs étoit beaucoup plus abondante , sur-tout entre les deux seins & derriere le cou. Voilà à peu près tout ce que j'observai à ma seconde visite que je fis à midi ; voyons maintenant ce que j'observai à ma troisieme & derniere visite de ce jour.

Sur les sept heures du soir , je la trouvai à peu près dans le même état ; le pouls cependant un peu plus fort , & les oscillations plus accélérées : je conseillai alors une troisieme saignée pour les dix heures du soir.

Le lendemain matin à huit heures ,



je la trouvai dans un état de relâchement trop considérable, & auquel je ne m'attendois point. Le pouls étoit large, mou & si flasque, que, pour peu que je comprimasse l'artere, elle s'effaçoit au point que je ne sentoís plus la moindre réaction sous mes doigts. Cette femme avoit en outre une figure hébétée qui m'en imposa de maniere que je considérois cet état d'apathie comme une suite nécessaire de celui d'atonie décidé où l'avoit jettée ma troisieme saignée par le trop grand vuide qu'elle avoit opéré trop subitement, & que, par cette raison, je me reprochois, sur-tout lorsque je fus qu'elle avoit été aussi forte que les deux précédentes. La peau étoit couverte de sueur & de millet à base rouge. Je lui fis donner sur le champ une cuillerée à café de vin d'Alicante; j'aiguifai son eau de poulet d'un grain & demi de



tartre stibié par pinte, & je lui fis aussitôt appliquer deux larges & épais vésicatoires à la partie supérieure & interne des cuisses.

Le soir même, on s'apperçut, de la manière la plus marquée, du bon effet que leur application produisit; le poulx avoit à peu près repris toute sa consistance naturelle; il étoit ferme sans être dur; il y avoit un peu de fréquence sans trop de vitesse; les parties naturelles s'humecterent; & la sueur devint fort abondante. La malade éprouvoit, à la vérité, quelques angoisses, quelques titillations; mais elles étoient produites à dessein & par l'émétique. Les urines devinrent abondantes & bourbeuses; le bas ventre s'ouvrit comme de lui-même; les évacuations lochiales se rétablirent abondamment, de manière que cette femme n'a pu réellement être évacuée que trois



semaines après ; la tête redevint tout-à-fait lucide : en un mot, tout se rétablit si bien, que, le 9, elle resta levée trois heures entières, sans se trouver fatiguée.

Cette observation fait voir clairement, 1<sup>e</sup>. que la maladie essentielle étoit une inflammation laiteuse qui se portoit au cerveau de la maniere la plus rapide ; 2<sup>e</sup>. que les saignées, brusquement faites & copieuses, étoient indispensables pour réprimer les efforts trop violens de la nature, & pour prévenir un danger pressant qui menaçoit le cerveau, organe si essentiel à la vie ; 3<sup>e</sup>. que je ne parle de l'éruption miliaire que *per transfennam*, que je ne me suis pas même occupé de ce qu'elle est devenue, si ce n'est pour me rendre compte à moi-même de son inutilité ; 4<sup>e</sup>. que je n'ai employé le tartre stibié que comme tonique & non comme évacuant, en ce



qu'il ne s'est manifesté aucun symptôme qui annonçât la moindre sabure dans les premières voies; 5°. enfin que les vésicatoires ont autant été appliqués dans l'intention de réparer le mal qu'avoit occasionné ma troisième saignée, que pour rappeler aux voies naturelles des évacuations qui en avoient été accidentellement détournées par une cause morale.

## SECONDE OBSERVATION.

Madame \*\*\*, âgée de trente-six ans, d'une constitution phlegmatique, accoucha, sur la fin d'Août 1771, d'une fille assez grasse : son accouchement fut suivi d'une heureuse délivrance; les premières lochies ne furent point abondantes, & les secondes le furent encore moins; enforte qu'après quatorze jours  
de



de mal-aïse , cette femme tomba tout-à-fait malade dans la nuit du 9 au 10 Septembre suivant ; elle fut éveillée par des douleurs de colique les plus aiguës , & par des vomissemens accompagnés d'efforts violens.

Je la vis le 10 au matin , elle jettoit les hauts cris : son pouls étoit petit , fort lent & très-ferré ( pouls assez naturel dans les grandes douleurs qui le ralentissent ordinairement plus qu'elles ne l'accélerent ) ; les extrémités froides ; les urines supprimées ; le bas ventre légèrement météorisé , mais insensible ; la difficulté de respirer étoit grande ; enfin son corps étoit tout couvert de vésicules crySTALLINES blanches , qu'elle me dit avoir depuis plusieurs jours.

Le diagnostic étoit simple , le pronostic important , & la cure difficile. Il est bon d'ajouter , sur-tout quant au



diagnostic , que les seins étoient flétris ; que l'humeur laiteuse n'y avoit jamais abordé , & qu'il n'y avoit pas même eu de fièvre de lait , au moins d'une manière bien sensible.

Je commençai , 1<sup>e</sup>. à la faire saigner du pied sur le champ ; je fis tirer une bonne palette de sang avant de replonger le pied dans l'eau : ce sang forma bientôt un champignon dur & racorni ; l'état des forces de la malade & celui de son pouls , quoique petit , me permirent de lui faire faire une saignée copieuse. 2<sup>e</sup>. J'ordonnai pour boissons de l'eau de poulet altérée de suc dépuré de cerfeuil & de pariétaire , de chaque deux cuillerées par pinte ; & le petit lait édulcoré de sirop violat , pris par demi-verrées tous les quarts d'heure & alternativement. 3<sup>e</sup>. je prescrivis force lavemens avec le petit lait , la décoction de parié-



taire & de graine de lin. 4<sup>o</sup>. Je lui fis appliquer sur tout le bas ventre une flanelle bien imprégnée de cette même décoction, la plus chaude possible, & souvent renouvelée. Le soir, je fis réitérer la saignée de la saphene, trouvant toujours le pouls très-ferré, & même un peu plus fréquent ; les vomissemens étoient considérables, & les efforts violens ; les déjections par haut & par bas étoient abondantes & d'une couleur verdâtre (a) ; le sang étoit de même qualité que le premier, & les autres accidens subsistoient avec la même intensité. Je déterminai alors la malade à se mettre dans les bains au milieu de la nuit même, & je forçai de plus en plus en boissons dé-

---

(a) Les sucres de cerfeuil & de pariétaire peuvent avoir contribué pour beaucoup à donner cette teinte aux matieres ; aussi n'en ai-je tiré nulle conséquence pratique.



layantes , auxquelles j'ajoutai la limonade de *facio* , pour étancher la soif qui étoit des plus pressantes. La malade s'apperçut d'un peu de mieux ; elle éprouva , d'une maniere sensible , du calme une demi-heure après avoir été dans l'eau , où je la fis rester encore trois heures consécutives , après lesquelles elle fut remise dans son lit. Le pouls se développa ; la chaleur se ranima ; toute la peau devint moite ; le couloir des urines s'ouvrit peu à peu ; les vomissemens cessèrent ; le relâchement succéda à l'éretisme ; la malade commença enfin à respirer & à dormir ; son sommeil fut bon & tranquille. Le lendemain matin , je profitai du calme pour lui faire passer deux grains de tartre stibié , qui l'évacuerent considérablement : les accidens allerent toujours en diminuant , à l'exception des régions lombaires qui étoient



restées sensibles & douloureuses , jusqu'à ce que les évacuations lochiales furent parfaitement rétablies. Je continuai l'usage des bains & des boissons humectantes pendant dix jours : je terminai les bains par un simple minoratif ; & le tout se rétablit ensuite dans l'ordre naturel.

Par cette observation , il est évident ,  
1<sup>o</sup>. que je ne fais aucune attention aux exanthèmes des femmes en couche ;  
2<sup>o</sup>. que ma pratique est contraire à celle d'une infinité de Praticiens célèbres qui redoutent les saignées dans l'éruption miliaire des femmes en couche ; 3<sup>o</sup>. que ce moyen seroit en effet perfide & meurtrier , si ces éruptions n'étoient pas purement symptomatiques ; 4<sup>o</sup>. qu'en général , je fais abstraction des suites de couche , des éruptions miliaires , & que je ne m'occupe que de la maladie essentielle ; 5<sup>o</sup>. qu'ici la maladie essentielle



est une colique néphrétique , pour laquelle j'ai employé la méthode convenable , sans avoir égard aux autres circonstances ; 6°. enfin que les bains qui ont fait crier contre moi des personnes même de l'Art qui considéroient cela comme une innovation dangereuse (mettre, disoit-on, dans les bains une femme en couche ! ) ont fait miracle, en relâchant souverainement. Les Médecins d'*Amiens* pensent bien différemment sur l'avantage que les femmes en couche font dans le cas d'obtenir de l'usage des bains (a).

### TROISIEME OBSERVATION.

Madame \*\*\*, âgée d'environ vingt-fix ans, d'une constitution foible & dé-

---

(a) Marteau, Traité des Bains, pag. 136.



licate, menant une vie très-sédentaire, n'ayant en général jamais d'appétit, se permettant en conséquence toutes sortes d'alimens mal sains, & n'observant aucune espece de régime quelconque, devint grosse de son premier enfant les derniers jours d'Octobre ou les premiers de Novembre 1774. Le commencement de sa grossesse fut annoncé par des nausées, des vomissemens, une perte d'appétit totale, des goûts bizarres & singuliers, sur-tout un constamment décidé pour les acides : la maigreur s'en est suivie ; le défaut de sommeil ; des oppressions ; beaucoup de sécheresse & de chaleur à la peau, sur-tout à celle de la paume des mains, &c. accidens qui augmentoient à mesure qu'elle avançoit dans sa grossesse, & qui sembloient se succéder à l'envie, au point que cette jeune Dame à qui la nature avoit pro-



digué des charmes, n'étoit plus reconnoissable : tous ses traits étoient effacés ; son visage étoit havre & tiré, ses yeux enfoncés ; bref, elle a eu peut-être plus de six mois la fièvre : enfin, le 5 Août 1775, elle accoucha assez heureusement d'un garçon fort & bien portant. Le travail que l'on redoutoit à raison de son peu de force, fut heureux, & se termina en assez peu de tems.

Les premières lochies furent assez abondantes & conformes à l'ordre de la nature ; mais il n'en fut pas de même des secondes qui parurent peu, & qui ne vinrent, si je peux m'exprimer ainsi, qu'en traînant. Cette jeune Dame nourrissoit, ou, pour mieux dire, vouloit nourrir ; mais la fièvre qui avoit lieu long tems avant l'accouchement, reprit avec plus d'intensité ; la peau étoit toujours sèche, celle des mains sur-tout étoit brûlante



à un degré à ne pouvoir la toucher ; le *colastrum* ne parut qu'en très-petite quantité : enfin , malgré tous les accidens qui alloient toujours en croissant, elle ne voulut écouter aucun conseil ; elle continua son régime ordinaire , qui étoit de n'en point avoir. Elle avoit alors des étrangers chez elle ; en conséquence elle se levoit tous les jours de bonne heure , se couchoit tard ; elle se gênoit , & se contraignoit au point qu'elle se mettoit à table comme les autres , non pour y manger , puisqu'elle n'avoit nulle sorte d'appétit , mais seulement pour en faire les honneurs.

Le quinze au soir , c'est-à-dire , dix jours après son accouchement , elle descendit de son appartement sur une petite terrasse , située sur le bord de l'eau à l'Est , où elle s'assit très-peu de tems à la vérité , mais assez pour en éprouver ,



dans la nuit même, les suites les plus fâcheuses. Les douleurs qu'elle éprouvoit depuis long-tems, augmentèrent considérablement; elle eut des agitations qui l'empêcherent de prendre le moindre repos; la fièvre & la chaleur augmentèrent aussi, & supprimèrent le peu d'évacuations qui avoit encore lieu, quoiqu'en petite quantité.

Le lendemain matin seize, je fus appelé; mais comme j'étois à la campagne, d'où je ne revins que tard, je ne la vis que sur les dix heures du soir, & je la trouvai dans la situation la plus désastreuse: son pouls étoit petit, dur, fréquent, concentré & comme étranglé; la peau ardente, quoique humectée par une moiteur assez considérable, & couverte de vésicules crySTALLINES rouges; la tête penchée sur les épaules, ne pouvant plus la supporter; les yeux ternes



& éteints; la langue plus sèche qu'humide; les seins vuides; la poitrine surchargée; la respiration des plus laborieuses; le bas ventre mollet; un délire sourd; parlant avec la plus grande peine, & le plus souvent répondant sans suite; ses bras hors du lit, jettés çà & là, & presque toujours occupée à éplucher sa couverture, &c. Après l'examen le plus réfléchi, je jugeai son état des plus graves; je tirai aussi-tôt mon pronostic, & j'annonçai le danger par la nature des accidens que j'estimai être le produit des humeurs laiteuse & puriforme qui étoient déplacées, & qui menaçoient de se déposer dans les deux cavités les plus importantes, à raison des fonctions qui sembloient en être grièvement affectées.

Je me déterminai sur le champ, malgré la petitesse du pouls, qui étoit en outre fort enfoncé, à faire ouvrir aussi-



tôt la saphene, & j'eus la douce satisfaction de sentir sous mes doigts le développement graduel, mais très-marqué, de l'artere que je ne quittois pas une seconde pendant la sortie du sang, dont je fis tirer une plus grande quantité que je ne le comptois d'abord, eu égard à son extrême foiblesse. Les forces vitales me parurent moins opprimées; le pouls se développa très-sensiblement; la malade ouvrit les yeux & fixa la lumiere, ce qu'elle ne pouvoit pas faire auparavant : en un mot, le mieux, quoique subit, étoit marqué. Pendant l'opération de la saignée, j'avois fait préparer trois grains de tartre stibié dans six verres d'infusion de fleurs de camomille, dont elle ne prit que la moitié, ce qui a suffi. Je fus occupé, la majeure partie de la nuit, à en suivre l'effet, qui fut des plus considérables : elle rendit, par haut



& par bas, une quantité prodigieuse d'une bile érugineuse & noire, dont les principes exaltés étoient d'une foetidité insupportable (a).

Le 17 matin, le pouls étoit moins fréquent & plus mollet; les pulsations étoient pleines & grandes; la peau couverte d'une transpiration abondante, la tête plus nette, la respiration plus libre; mais la malade étoit excédée de fatigues; elle se plaignoit de douleurs dans tous les membres; ses seins étoient vuides & flétris. Je lui fis servir deux remedes à l'eau simple, qui lui procurerent des évacuations abondantes de toutes sortes de matieres foetides & corrompues: je

---

(a) *Scilicet tunc onere humorum levato, corporis vis agilior sit, promptiorque ad residui morbi depulsionem, quæ posterioribus diebus, cum venæ sectio inutilis est futura, laboriosa est.* Lommus, de Febr. pag. 19.



lui fis donner , immédiatement après les remèdes rendus , un bouillon gras ; & aussi-tôt le sommeil s'empara d'elle , depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre du soir qu'elle s'éveilla avec la tête entièrement nette. Je trouvai la sueur encore plus abondante , & l'éruption miliaire plus complete. Les évacuations reprenoient leur cours ordinaire par les voies naturelles , & même plus abondamment qu'elles n'avoient encore fait. Le lait ne se porta plus aux mamelles , malgré tous les moyens que l'on mit en usage pour l'y appeller.

Le 18 au matin , je trouvai le pouls presque dans l'état naturel , la langue belle & humide , la respiration parfaitement libre , les urines laiteuses & déposant un sédiment blanc : tous les symptômes enfin étoient mitigés au point que je me décidai à l'évacuer avec pulpe de



café trois onces; tamarin une once & demie; manne deux onces; sel de glau-ber trois gros; le tout en deux verres de petit lait qui produisirent tout l'effet désiré. La malade recouvra, en très-peu de tems, sa santé depuis si long-tems altérée; le sommeil, l'appétit revinrent, ainsi que la fraîcheur de la peau & son embonpoint : tout ce qu'elle perdit par cette maladie, fut son lait, qui d'ailleurs n'avoit jamais abordé convenablement aux seins; elle en éprouva le chagrin le plus vif, parce qu'en mere respectable & pénétrée de ses devoirs, elle eût désiré bien ardemment en remplir les fonctions.

Voilà des faits que j'abandonne au Lecteur pour en tirer telles conséquences pratiques qu'il estimera les plus convenables. La suppression des lochies & de l'humeur laiteuse, la déviation &



le transport de ces mêmes humeurs au cerveau & sur la poitrine, dont elles opprimoient les fonctions, sont trop notoires pour que j'y insiste davantage. La miliaire s'est dissipée, comme elle a paru, c'est-à-dire, sans trouble & sans attention quelconque de ma part : tout ce qui en a résulté, ce sont des démangeaisons insupportables, dont la malade s'est plainte pendant quelques jours, & qu'elle a fait peu neuve de la tête aux pieds. J'oubliois de dire que les boissons de la malade étoient de l'eau de chiendent à laquelle j'ajoutois une once & demie de sirop de limon par pinte, & de l'eau de veau aiguillée d'un grain de tartre stibié pour même quantité de liqueur.

Il est bon de noter que cette Dame est accouchée il y a environ dix mois (j'écris en Septembre 1778) d'une fille qu'elle nourrit; que la grossesse a été bonne, fon



accouchement facile & prompt , & que les suites ont été des plus heureuses & de très-peu de durée : elle n'a eu ni fièvre de lait ni récédive d'éruption miliaire qu'elle avoit éprouvée fort abondamment dans sa premiere couche , & que , par cette raison , elle redoutoit fort. En un mot , l'allaitement est également favorable à la mere & à l'enfant ; car ils jouissent l'un & l'autre d'une très-bonne santé.

#### QUATRIEME OBSERVATION.

Le 27 Octobre 1776 , je fus appelé à deux lieues d'ici pour voir la femme d'un Cordonnier , qui étoit accouchée depuis six jours ; je la trouvai dans l'état suivant : son poulx étoit plein , dur , fréquent & inégal ; sa langue étoit âpre & seche ; la peau moite & couverte de



miliaire blanche; la poitrine un peu oppressée; le bas ventre extrêmement tendu & fort sensible; les urines rares & rouges; les évacuations lochiales avoient été peu abondantes, sur-tout les dernières qui n'existoient même plus pour le moment: la malade avoit la tête nette; la poitrine n'étoit pas également libre; les évacuations alvines n'avoient lieu qu'à force de lavemens, encore en très-petite quantité; la soif étoit grande; la malade éprouvoit des horripilations, même des exacerbations très-fréquentes, sur-tout depuis la fièvre de lait; l'humeur laiteuse s'étoit portée en très-petite quantité aux mamelles.

Le diagnostic ne fut pas difficile à établir; le pronostic étoit incertain: c'étoit l'humeur laiteuse qui cherchoit à se déposer par tous les couloirs que la nature sembloit vouloir lui disposer. Ceux



de la peau, sans doute plus relâchés par une transpiration abondante, s'y prêtoient davantage, mais ne constituoient pas pour cela une miliaire essentielle. Je considérai le mal comme local; c'étoit une inflammation qui affectoit essentiellement l'utérus, & qui en suspendoit les excrétions.

La méthode curative étoit indiquée de reste par la nature des symptômes. Celle qui me parut convenir le mieux, étoit l'anti-phlogistique & la délayante; en conséquence, je prescrivis d'abord une saignée du bras, le petit lait naturel pour boisson & en lavemens. J'eus beaucoup de contradictions & de difficultés à éprouver. Une saignée du bras, me disoit-on, pour une femme en couche! Enfin, après beaucoup de colloques de part & d'autre, & à force de raisonnemens, je vins à bout de con-



vaincre des personnes très-honnêtes & fort respectables qui s'intéressoient vivement à la situation de cette jeune femme. Je lui fis tirer, en ma présence, trois bonnes palettes de sang, qui, en très-peu de tems, présenta un *coagulum* sec & coenneux : deux heures après, je fis répéter la saignée ; on tira la même quantité de sang. En partant, j'eus soin de recommander que, si les accidens ne diminuoient pas le soir, on en fît une troisieme, qui heureusement devint inutile. Une heure au plus après la seconde saignée, il se fit une détente considérable ; le bas ventre se lâcha ; la malade fit une selle copieuse ; les parties naturelles commencerent à s'humecter ; il parut d'abord quelque chose en rouge, puis en blanc ; l'humeur laiteuse coula en abondance la nuit suivante, & la malade dormit environ cinq heures consé-



cutives; ce qu'elle n'avoit pas encore fait depuis son accouchement. Le lendemain seulement, on continua l'usage du petit lait en boisson & en lavemens, qui fit beaucoup de bien en ce qu'il diminua la chaleur des entrailles, fit couler la bile, & relâcha complètement le bas ventre, qui, en vingt-quatre heures, revint à son état naturel : le régime, quelques lavemens terminèrent la guérison. Je retournai voir la malade quatre jours après; j'eus la satisfaction de la trouver se promenant dans sa chambre : elle fut évacuée long-tems après, parce que les lochies, coulant abondamment, en avoient empêché, & que d'ailleurs elles suppléaient à tout.

Cette observation démontre évidemment, 1°. que cette éruption symptomatique étoit le produit de l'humeur laiteuse qui s'étoit échappée par les



pores de la peau ; 2<sup>o</sup>. qu'un Médecin qui se seroit occupé de ce symptome en négligeant la vraie maladie, l'inflammation de l'utérus, auroit infailliblement tué la malade ; 3<sup>o</sup>. que la saignée du pied, au lieu de celle du bras, eût été meurtrière, en ce que, loin de diminuer l'obstacle, elle l'eût au contraire augmenté, en dérivant une plus grande quantité de sang ; 4<sup>o</sup>. enfin que la méthode échauffante en pareil cas, dans l'intention de provoquer les évacuations lochiales, & de pousser à la peau, eût bientôt produit la gangrene à l'utérus, & delà la mort.

#### [ CINQUIEME OBSERVATION.

Une jeune Dame de cette Ville, âgée de ving-trois ans, d'une très-bonne constitution, accoucha de son second enfant le premier Janvier 1777 : son



accouchement fut heureux ; mais les suites furent bien différentes. Les premières évacuations se passèrent assez dans l'ordre , mais les secondes parurent à peine ; la fièvre de lait fut orageuse : la jeune accouchée passa la nuit du 3 au 4 dans des insomnies , dans des agitations cruelles , & qui alloient jusqu'au délire. Le lendemain matin 4 , la malade étoit un peu mieux en apparence ; mais le soir , les accidens reparurent avec vigueur , & décidèrent les parens à m'envoyer chercher.

Le quatre au soir , sur les neuf heures , je trouvai , à ma première visite , la jeune malade se plaignant de douleurs de tête lancinantes & des plus aiguës , ayant les yeux fort animés & scintillans , riant à tous propos , la langue sèche & noire , éprouvant une soif inextinguible , la poitrine fort étouffée & la respiration



extrêmement gênée, les seins à sec & flétris, rien ne passant par bas, le ventre mollet, la peau un peu moite & couverte de vésicules miliaires blanches fermées çà & là; le pouls fort plein, intermittent & avec beaucoup de fréquence. La malade manifestoit de tems en tems quelques aberrations.

Le diagnostic étoit clair, le pronostic fort grave, & le plan curatif étoit tracé par l'appareil des symptômes & la nature des organes affectés. Cette malade étoit menacée, à ne s'y pas méprendre, d'une apoplexie & d'une péripneumonie laiteuses.

Sans avoir égard à l'éruption miliaire, je conseillai, 1<sup>o</sup>. la saignée du pied plus ou moins répétée, suivant l'état du pouls & les forces de la malade; 2<sup>o</sup>. le tartre stibié au premier moment de relâche, pour secouer l'humeur laiteuse,



& en débarrasser les différens couloirs où elle sembloit s'être fixée; 3°. des lavemens émolliens & laxatifs; 4°. une flanelle trempée dans du lait chaud, appliquée, tant sur les parties naturelles, que sur toute la région du bas ventre; 5°. enfin pour boisson, une eau de poulet légèrement émulsionnée & nitrée . . . Au mot de *saignée du pied*, je crus que le mari de l'accouchée, la Sage-femme, la Garde, &c. alloient m'arracher les yeux : non-seulement on ne vouloit plus m'entendre; mais je fus même obligé de prendre congé de la compagnie, à moins, me disoit-on fort honnêtement, que je ne voulusse ordonner d'autres remèdes, comme si blanc & noir étoient indifférens en Médecine. C'est ici le cas de dire avec *Baglivi* : *Qui decipi vult, decipiatur*; en effet, ils l'ont été. Je m'en allai en leur



annonçant que la jeune malade seroit victime de leur ignorance & de leur entêtement.

Les choses allerent ensuite de mal en pire. Le lendemain on appella un de mes Confreres, qui, plus complaisant que moi, souscrivit aux avis du petit comité: il ordonna des remedes pour, dit-on, pousser le millet à la peau, & l'application des vésicatoires qui ne furent pas suivis d'un heureux succès; la fièvre, la chaleur, la soif & le millet même (a)

---

(a) Je considere l'éruption miliaire chez les femmes en couche, telle que je la considere dans toutes les fièvres *mali moris*, c'est-à-dire, que je n'y vois qu'un symptome nullement fait pour fixer l'attention dans l'application des moyens curatifs. Rien de si commun cependant que de rencontrer des Médecins qui font de ce symptome leur objet capital, & qui, en se conduisant d'après cette maniere de voir, précipitent leurs malades au tombeau. Ils croient avoir tout dit, lorsqu'ils alleguent que



ont augmenté au point que la malade , après trois jours de maladie , a succombé , comme je l'avois annoncé.

Cette observation prouve deux choses :

---

telle femme en couche est morte couverte de pourpre & de millet , & que tel homme a succombé à sa maladie également couvert de ces sortes d'éruptions , & même tout gangrené. Je le crois bien ; cela ne peut & ne doit jamais arriver autrement. Toutes les fois qu'on traitera un symptôme pour une maladie essentielle : symptôme qui , comme le produit de la fermentation & de l'orgasme des liqueurs , demandant à être réfréné & réprimé , est au contraire combattu par des diaphorétiques , des cordiaux , dont le propre est de précipiter la dissolution putride déjà commencée , ou de porter la gangrene dans les différens viscères où une disposition phlogistique l'avoit appelé dès le commencement de la maladie : le millet , le pourpre , la gangrene même seront inévitables & une suite nécessaire d'une pareille conduite , qui est de faire ce qu'on appelle *currenti calcar addere*. En effet , que diroit-on d'un homme qui , à grands coups d'éperons , voudroit se rendre maître d'un coursier fougueux & l'arrêter dans sa course.



savoir, que le traitement incendiaire a été & devoit être mortel (a); que le seul convenable & le seul indiqué étoit l'anti-phlogistique & le rafraîchissant, qui eût sûrement été suivi d'un succès aussi heureux & aussi favorable à l'égard de celle-ci, qu'il l'a été envers la jeune Dame qui fait le sujet de ma troisième Observation. Il y avoit même plus d'avantage pour celle-ci que pour l'autre,

(a) Les Sages-femmes sont ici en possession, de tems immémorial, d'être ignorantes & de se mêler, à l'exclusion des Médecins, du traitement des maladies des femmes en couche. La Sage-femme qui a accouché la femme qui fait le sujet de cette Observation-ci, l'avoit déjà traitée, avant ma première & dernière visite, avec le vin, le sucre, la canelle, l'armoïse, &c. ainsi qu'elles le pratiquent ordinairement : méthode meurtrière & commune à toutes ces Médicafestres femelles & à une infinité d'autres de même espèce qui souvent sont des fléaux plus destructeurs que la peste.



en ce qu'elle n'étoit accouchée que depuis trois jours ; qu'elle étoit forte & d'une complexion beaucoup plus vigoureuse que l'autre, qui outre cela étoit malade depuis six mois, & accouchée depuis quinze jours.

Les vésicatoires sont-ils d'un effet aussi avantageux qu'on l'imagine communément ? Non sans doute ; c'est ce qu'il faut examiner ici de nouveau, & en peu de mots. Les vésicatoires sont généralement désapprouvés par les Praticiens, dans les suites de couche surtout, dans celles où l'inflammation prédomine. *Mannigham* dit positivement que les vésicatoires sont toujours dangereux & causent souvent la mort, lorsqu'on les applique les premiers jours des maladies qui surviennent aux femmes en couche. *Baglivi* (a) cite, entr'autres



exemples, l'histoire d'une fièvre de couche qui se termina malheureusement, & dans laquelle les vésicatoires furent employés avec un désavantage évident pour la malade. *Glass, Grant*, ainsi que plusieurs autres, en disent autant. En effet, les vésicatoires, à moins qu'ils ne soient très-indiqués par la flaccidité du pouls & l'anéantissement, pour ainsi dire, total des forces de la nature, ont les suites les plus fâcheuses pour les femmes en couche; en stimulant, en enflammant la matrice, ils produisent promptement la gangrene & la mort. D'ailleurs, les vésicatoires appliqués dans le commencement de toutes les maladies aiguës, fièvres putrides, bilieuses ou inflamma-



toires, ne font qu'agacer, augmenter la diathese inflammatoire, & donner beaucoup plus d'intensité à l'acrimonie de la cause morbifique. Ce que j'ai déjà dit plus haut des vésicatoires me dispense de m'étendre plus au long.

#### SIXIEME OBSERVATION.

Le 18 Mai 1778, à dix heures du soir, la femme d'un Serrurier, jeune, mais délicate, après un travail laborieux qui dura deux jours & deux nuits, & que l'on fut obligé de terminer à l'aide du forceps, mit au monde une petite fille (c'étoit son premier enfant) qui avoit beaucoup souffert au passage. Cette jeune femme éprouva si long-tems des douleurs aiguës, que la fièvre s'alluma, même avant l'accouchement fini, & que, six heures après sa terminaison,



il ne fut plus question d'aucunes évacuations. A l'époque de la *monte* du lait, la fièvre & tous les accidens qui suivent, augmentèrent d'intensité, au point que je fus appelé le Jeudi, sur les neuf heures du soir.

Je trouvai la malade jettant les cris les plus aigus, fort souffrante de la tête aux pieds; se plaignant de douleurs de tête insupportables, des maux de reins atroces & de violentes coliques. Le pouls étoit dur, fréquent & fort concentré; les yeux mornes, la face livide & plombée; la langue sèche & noire; les gencives également arides & noires; l'haleine brûlante, la respiration coupée par des oppressions précordiales fort considérables; la peau d'une chaleur & d'une sécheresse excessives; le bas ventre fort élevé & très-sensible: toute la région de la matrice étoit plus volumineuse;



neuse; elle occupoit beaucoup plus d'espace que dans le tems de la grosseffe même; la malade se plaignoit de douleurs universelles; elle éprouvoit des lassitudes spontanées dans tous les membres; enfin elle étoit dans un état très-fâcheux & dans un accablement extrême.

D'après toutes les questions qui se font en pareilles circonstances, j'appris que cette malheureuse femme avoit été violemment tracassée par la mal-adresse de la Sage-femme; qu'elle n'évacuoit par aucunes voies; qu'il n'y avoit que très-peu ou point d'urines, point de lochies cinq à six heures après l'accouchement; qu'elle n'avoit point du tout été à la garde-robe; enfin que, pour faire venir, me dit-on, *ses Jangs* (a), on lui avoit donné force vin chaud avec beaucoup de sucre, &c.

---

(a) Expressions familières à ces sortes de gens.



Je prescrivis, dans le moment même, le régime contraire, les boissons anti-phlogistiques, l'eau de veau altérée des sucres exprimés de cerfeuil & de bourrache; le petit lait clarifié & édulcoré avec le sirop violat; des demi-lavemens souvent répétés & préparés avec la décoction de graine de lin; une flanelle imprégnée d'huile de camomille, appliquée chaudement sur toute la surface du bas ventre, & renouvelée quatre fois par jour, & sur-tout des saignées du bras. La première fut faite à l'instant, & on lui tira trois fortes palettes. Tout ce que je prescrivis fut exécuté avec la plus grande exactitude & successivement.

A minuit on réitéra la saignée par la même ouverture, & l'on tira la même quantité de sang.

Le lendemain matin, de très-bonne heure, c'est-à-dire, quatre heures après la seconde saignée, je la vis & la trouvai



à peu près dans le même état. Elle me dit que la seconde saignée l'avoit soulagée ; mais que ce soulagement n'avoit été que momentané ; qu'elle se croyoit pire ; que ses douleurs étoient beaucoup plus vives : cependant , d'après un mur examen , je ne découvris rien de changé ; tout me parut dans le même état. Je persistai dans le même plan de conduite que l'état du pouls & la nature des symptômes m'avoient dicté. J'oubliois de dire que le sang n'avoit point le caractère inflammatoire ; il étoit fort sec & d'un beau rouge. N'appercevant pas de diminution dans les douleurs , ni de changement dans le pouls qui ne se dilatoit point , j'ordonnai une troisieme saignée jusqu'à défaillance , ce qui fut exécuté ; & je prescrivis une potion huileuse , composée de sirop de diacode & d'huile d'amandes douces , de chaque



une once, dont elle prit une cuillerée toutes les heures.

Comme je ne pus, ce jour-là, voir la malade que sur les neuf heures du soir, ce qui faisoit un intervalle de dix-sept heures, voici le compte qu'on m'en rendit. La saignée fut moins forte que les deux précédentes, en ce qu'une syncope vint en arrêter le cours : la foiblesse fut longue ; mais une fois revenue à elle, le pouls s'est manifesté plus développé, moins fréquent, & un peu plus fort. Une demi-heure après, elle rendit par partie des lavemens qu'elle n'avoit pas rendu dans la nuit, avec des matieres noires, durcies comme de petits crotins de brebis ; elle rendit aussi beaucoup de vents par haut & par bas : les douleurs furent moins vives, & ne prenoient plus que par intervalle ; enfin elle avoit pris du sommeil environ deux heures en dis-



férentes fois à la vérité. A mon retour, sur les onze heures, je lui trouvai les yeux meilleurs, la langue un peu moins aride, la peau moins brûlante, le pouls bien dilaté; mais la fièvre plus forte, les oppressions moindres, ainsi que les douleurs de tête; & se plaignant toujours de maux de reins qui la prenoient assez violemment, & comme par accès; le bas ventre fort météorisé & très-sensible au toucher, mais point douloureux quand on n'y touchoit pas; les seins secs, ainsi que les parties naturelles; rien ne passoit; les urines couloient en très-petite quantité, & rouges comme du sang. J'insistai sur l'usage des boissons délayantes, des lavemens, des embrocations huileuses; enfin sur les mêmes moyens que ci-dessus prescrits, la potion huileuse & les saignées auxquelles j'ai cru inutile de revenir, exceptées.



Le lendemain matin , cinquieme jour de la maladie , je la vis sur les sept heures , & je la trouvai à peu près dans le même état que la veille : toute la différence consistoit dans la fièvre qui étoit plus forte , & dans une transpiration qui commençoit déjà assez bien. J'examinai la peau de près ; elle étoit parsemée çà & là de vésicules crySTALLINES rouges : les douleurs sembloient être moins aiguës , & les paroxismes moins fréquens ; mais le météorisme du bas ventre étoit le même. Il est bon d'ajouter qu'une heure après ma dernière visite de la veille , c'est-à-dire , à dix heures du soir , la malade éprouva des horripilations assez fortes , une espece de froid , comme elle me dit , entre cuir & chair , & qui ensuite fut suivi d'une forte chaleur ; horripilations qui se firent sentir de tems en tems la nuit , & dont la sueur



qui se manifesta , étoit probablement la terminaison. Les mêmes remèdes furent continués jusqu'à huit heures du soir que je vis la malade qui étoit , pour ainsi dire , noyée dans la sueur , après avoir éprouvé plusieurs exacerbations dans la journée : l'éruption miliaire étoit complète ; les autres symptômes mitigés , mais la fièvre toujours forte.

Le 24 , qui étoit le sixième jour de la maladie , les accidens commencèrent à diminuer , après une nuit assez orageuse par différens redoublemens qui s'étoient succédés ; la langue devint humide ; le bas ventre un peu moins tendu ; les urines plus abondantes ; la soif & la chaleur moins grandes : les douleurs diminuoient sensiblement , sans cependant cesser ; ainsi des autres symptômes : les lavemens commençoient à charrier , ce qu'ils n'avoient pas encore fait ; la



nuit, sans être excellente, fut moins mauvaise que la précédente.

Les 25, 26, 27 & 28, c'est-à-dire, les 7, 8, 9 & 10 de la maladie, furent, à quelque chose près, les mêmes, tantôt bien, tantôt mal. Le pouls alternativement fort & plein, petit & ferratil; l'état de la maladie ne varioit & ne différoit que du plus au moins de fièvre, de douleurs plus ou moins vives, plus ou moins fréquentes; ainsi des autres accessoires. Quant à l'humeur laiteuse, elle ne couloit par aucunes voies, ni par les seins, ni par la vulve; les urines devenoient cependant moins rares.

Le 29 & le 11 de la maladie, les douleurs étoient fort mitigées; la langue moins noire, quoique fort sale, mais très-humide; la soif & la chaleur fort diminuées, la fièvre moins forte, les redoublemens moins fréquens; ainsi des autres



autres symptomes : l'éruption toujours la même.

Les 30 & 31, 12 & 13 de la maladie, la fièvre étoit de tous les symptomes celui qui se soutenoit avec le plus d'opiniâtreté : il y avoit encore jusques à trois & quatre redoublemens en vingt-quatre heures. Tous les autres symptomes, sur-tout dans la rémission de la fièvre, allèrent toujours en diminuant ; les lavemens & les boissons produisirent leur effet.

Le premier Juin & le quatorzieme jour de la maladie, la malade éprouva une révolution critique qui lui fut avantageuse, en ce qu'elle me détermina à l'évacuer, ce que je n'avois pu encore entreprendre jusqu'alors. Sur les trois heures après-midi, elle vomit beaucoup de bile & un ver strongle vivant. Les lavemens charrioient des matieres pu-



trides; les urines dépofoient un fédiment blanc & fort épais; la langue, de noire qu'elle avoit été, devint blanche & fort humide, & le bas ventre fe détendit complètement.

Le 15 au matin, trouvant un moment de relâche, je le faifis pour évacuer la malade avec l'émétique, qui lui procura des évacuations excessives de matieres putrides & d'une foetidité infupportable, tant par haut que par bas: je profitai de cette disposition de la part des humeurs pour être évacuées; & dans la même matinée, je lui fis passer deux onces de manne & un gros de fel de duobus dans un verre d'eau de veau, ce qui l'évacua encore beaucoup jusqu'au soir. Sur les dix heures, je lui fis donner, pour confoler son eftomac, un demi-gros de thériaque délayé dans trois cuillerées d'eau & une de vin. La nuit ne fut pas mauvaife.



---

## FIEVRE MILIAIRE. 163

---

Les 16 & 17 furent deux journées assez bonnes, ainsi que les nuits, la fièvre subsistant toujours.

Le 18, j'évacuai de nouveau avec un minoratif composé de manne, casse, sel de glauber en deux verres de petit lait, le deuxième aiguisé d'un grain de tartre stibié qui produisit le meilleur effet, & qui diminua sensiblement l'éruption miliaire.

Les 19, 20 & 21, il n'y eut rien de notable, sinon qu'il n'y avoit plus qu'un redoublement sur les cinq heures du soir.

Le 22, je l'évacuai de nouveau avec follécules & sel de duobus, de chaque un gros & demi; manne une once; sirop de noirprun une demi-once, le tout en une seule dose. Les selles furent abondantes; elles entraînent sur-tout beaucoup d'humeur laiteuse. L'éruption al-



loit en diminuant, à raison des évacuations qui diminueoient le volume de l'humeur.

Cette maladie a encore duré dix-huit à vingt jours. La malade éprouvoit des alternatives de bien & de mal : lorsqu'elle sembloit être guérie, elle retomboit dans de nouveaux accidens qui le plus souvent dépendoient des fautes commises contre le régime. Au surplus, je ne la suivis plus depuis cette dernière médecine : je conseillai tout simplement qu'elle fît usage de pédiluves, de lavemens ; & pour boisson, d'une tisanne faite avec la racine de canne de Provence & le sel de duobus ; qu'elle fût purgée légèrement, tous les cinq à six jours, pendant encore quelque tems, ce qui fut en partie exécuté. En un mot, il lui a fallu quarante jours pour guérir radicalement. Il est bon de noter que le lait



n'a jamais monté aux mamelles, ni descendu à la vulve; qu'il s'est échappé par tous les autres émonctoires, par ceux de la peau, par la voie des selles, ainsi que par celle des urines.

Cette Observation prouve que tout le mal étoit à la matrice; que cet organe avoit beaucoup souffert par la distension de la grossesse, mais encore beaucoup plus par les fausses manœuvres de la Sage-femme; que le millet a disparu & cédé à l'usage des purgatifs; que la maladie essentielle étoit une inflammation de l'utérus, qui s'est trouvée ensuite compliquée de putridité par la suppression & le refoulement des lochies & de l'humeur laiteuse; enfin qu'il eût été bien malheureux pour cette femme que j'eusse pris le change, en m'occupant essentiellement de son éruption miliaire.



## SEPTIEME ET DERNIERE OBSERVATION.

Madame de \*\*\*, Américaine, âgée de dix-neuf ans, d'une belle & grande stature, mais ayant le genre nerveux doué d'une sensibilité & d'une vibratilité peu communes, arrivée du Cap-François en France, après une traversée assez orageuse, dans le courant du mois d'Octobre 1777, devint grosse, les premiers jours de Novembre, de son second enfant. Les premiers tems de sa grossesse furent marqués par des chagrins domestiques des plus vifs : il fallut se séparer, à cette époque, d'un mari tendrement aimé, qui fut obligé de s'en retourner en Amérique peu de tems après son arrivée en France. Cette séparation lui coûta sans doute beaucoup, & ne contribua pas peu à influencer sur la santé de la mere & de l'enfant. Dans le milieu



de sa grossesse, c'est-à-dire, les quatrieme, cinquieme & sixieme mois, elle fit plusieurs chûtes, entr'autres une sur le ventre dans un escalier; & en outre dans ce même tems, elle fit en poste quelques voyages de long cours; elle eut la fièvre, d'abord intermittente sur la fin de son septieme mois, ensuite continue jusqu'après son accouchement; enforte que sa grossesse fut marquée par trois époques défastreuses: la séparation d'un mari, des chûtes & des voyages fatiguans, enfin deux mois de fièvre pour terminer. Ajoutez que cette jeune Dame étoit d'une indocilité presque sans exemple. Sourde à la voix de tous ceux qui étoient à portée de lui donner quelques conseils salutaires relativement à sa situation, elle n'en voulut écouter aucuns. Les fruits de toute espece, la crème, le lait, le café, les melons, la



pâtisserie & autres mauvais alimens de cette nature, faisoient toute sa nourriture; & cela tout le tems de la fièvre, & sans que personne ait jamais pu rien gagner sur son esprit pour lui faire changer ce régime.

Cette Dame accoucha, le 9 Juillet 1778, d'un garçon petit, très-fluet, fort maigre, ayant la peau couleur de safran : son travail fut aussi heureux que prompt ; les suites allerent assez le train ordinaire ; la *monte* du lait se fit à son époque, sans une augmentation de fièvre bien considérable ; tout se passa enfin dans l'ordre. Comme son imagination étoit un peu exaltée, & qu'en accouchant, elle avoit annoncé qu'elle craignoit de mourir, sur-tout de ses suites de couche, je profitai de ce moyen pour obtenir tout ce que j'estimois nécessaire pour son salut. Je la tins à



à la diete la plus rigoureuse jusqu'à l'époque de la fièvre de lait terminée. Je lui donnois pour toute boisson de l'eau d'orge édulcorée avec le sirop de guimauve, un bouillon gras seulement toutes les cinq à six heures; & je lui faisois servir trois lavemens par jour. La fièvre, sans être violente, étoit assez forte; la bouche amere; la langue fort chargée & humide, & un dégoût décidé pour toute espece d'alimens. Aussi, si, d'un côté, sa crainte m'a servi pour sa docilité du moment, de l'autre, la perte d'appétit n'a pas peu contribué à me seconder dans mon plan de conduite. Malgré tous ces petits accidens, qui étoient des symptomes non équivoques d'une sabure considérable dans les premières voies, les lochies avoient toujours paru en assez grande quantité & de bonne qualité, jusqu'au huit de ses



couches qu'elle demanda , à toutes forces , à voir son enfant , sur la santé duquel nous ne fondions pas de grandes espérances. On le lui presenta enfin ; & , comme cet enfant resta quelque tems auprès d'elle sur son lit , où il éprouva des convulsions violentes , la mere en fut si vivement touchée , qu'à l'instant tout fut supprimé , sans qu'elle m'en dît le moindre mot. Le soir même , la fièvre augmenta ; le mal de tête , la soif , la chaleur s'annoncerent ; & elle passa une assez mauvaise nuit.

Le lendemain matin , je lui trouvai en effet beaucoup plus de force & de vitesse dans le pouls , plus de fièvre enfin ; mais le pouls fort bon & très-régulier ; la soif augmentée , ainsi que la chaleur à la peau ; la langue plus sale & moins humide , &c. Je la tranquillisai sur son état , & lui conseillai , pour l'améliorer , de ne prendre pour toute



nourriture que de l'eau de veau très-légère & quelques lavemens : elle en reçut six dans cette journée.

Le 10 au matin , je trouvai de la diminution dans la fièvre , dans la chaleur , & par conséquent dans la soif ; la bouche étoit très-mauvaise , la langue fort sale , le pouls bon , la peau couverte de sueur & d'éruption miliaire blanche. Je profitai de cette bonace pour l'évacuer sur le champ avec trois grains de tartre stibié en quatre verres : deux suffirent pour procurer des évacuations excessives de matieres glaireuses , bilieuses & des plus corrompues.

Le 11 , je la purgeai avec follécules & sel végétal , de chaque un gros , manne une once & demie , sirop de roses pâles demi-once , le tout en une seule dose , & qui l'évacua considérablement.

Le 12 , elle étoit infiniment mieux ;



il ne lui restoit plus que de la foiblesse, & un léger mouvement fébrile qui fut bientôt enlevé par un régime exact, & par une médecine qu'elle prit le 14 suivant.

Je la remis ensuite à une nourriture plus solide, & par degré à sa manière de vivre ordinaire, en lui défendant toutefois l'usage des alimens qui pouvoient lui être nuisibles. La miliaire lui laissa, pendant quelques jours, des démangeaisons fort incommodes : elle tomba en écailles, sur-tout le peu qui étoit resté, parce que la majeure partie s'étoit dissipée avec les purgatifs auxquels elle avoit été forcée de revenir encore deux fois depuis l'époque du 14. Il est bon de considérer que les lochies, une fois supprimées, ne se sont plus rétablies.

Je m'apperçus bientôt, au train que les choses avoient pris dès le commence-



ment de cette maladie, que l'éruption miliaire auroit lieu, malgré toutes les précautions que j'employois pour l'éviter : j'avois soin de la faire boire froid, de tenir la porte & les fenêtres de son appartement ouvertes; la chaleur de la saison y invitoit en outre; mais, en mon absence, elle avoit la plus grande attention de les faire fermer, & de se tenir les bras bien clos dans son lit. Sur ce que je lui représentois que mon intention étoit d'éviter une éruption miliaire qui cependant n'avoit rien de dangereux, elle me répondit que, dans sa première couche en Amérique, elle l'avoit eue, & que l'on n'y avoit fait aucune attention. Je n'insistai pas plus long-tems à la contrarier sur cet article, avec d'autant plus de raison, que, considérant cette éruption comme nulle, cela ne m'a point empêché de l'évacuer le premier jour



même qu'elle s'est manifestée en plein.

Cinq semaines après l'accouchement de cette Dame, la Femme de chambre accoucha aussi de son second enfant. Son travail fut commencé & terminé en moins d'une demi-heure; elle n'eut aucun accident, si ce n'est beaucoup de sensibilité dans toute la région de la matrice, parce que l'accouchement s'étoit fait trop précipitamment, que cet organe n'avoit pas eu le tems de se retirer sur lui-même, & qu'il étoit encore dans un état de distension douloureux. Des embrocations huileuses, quelques lavemens, le régime convenable, la position presque perpendiculaire que je lui fis observer dans son lit, position qui favorisa beaucoup le dégorgement de la matrice, hâterent sa guérison. Cette femme se leva le surlendemain de son accouchement, & pour la première fois



resta trois heures levée : elle buvoit froid, de l'eau d'orge, de l'eau rougie par très-peu de vin; elle tenoit les fenêtres & la porte de sa chambre ouvertes depuis huit heures du matin jusqu'à sept du soir; elle se leva ensuite tous les jours; elle n'éprouva point de fièvre à l'époque de celle de lait; elle n'eut point d'éruption miliaire : en un mot, au bout de huit jours, elle fut à la Messe.

Je me crois dispensé de tirer de nouvelles conséquences pratiques de ces deux Observations réunies en une seule. Il n'y a point de Lecteur qui ne soit frappé de leur parfaite ressemblance avec les autres : elles ne disent rien de plus que les précédentes, elles viennent simplement les fortifier; & à l'appui de tout ce que j'ai avancé sur le vrai caractère des fièvres des femmes en couche, connues sous le nom de *fièvres miliaires*.



j'ai cru ne devoir employer le raisonnement qu'autant qu'il m'a paru nécessaire pour exposer les motifs qui ont déterminé ma manière de voir sur cette maladie, & pour prouver que mon jugement sur son vrai caractère m'a été dicté par l'observation, & non point par un esprit de système, qui souvent est plus funeste aux malades que toutes les maladies même. J'aurois pu sans doute cumuler preuves sur preuves, en présentant de nouvelles Observations, toutes différentes par leur complication; mais leur multiplicité m'a paru inutile. J'aurois pu même faire l'histoire de plusieurs maladies de femmes en couche, accompagnées d'éruption miliaire, qui, à raison d'une infinité de circonstances, se sont présentées sous des formes diverses, & dont quelques-unes ont même dégénéré en fièvres malignes, en fièvres lentes nerveuses,



nerveuses , &c. Alors je me ferois écarté de l'objet principal que se propose la Faculté de Paris , & je n'aurois nullement rempli son intention. Je crois, ce me semble, avoir prouvé de la maniere la plus péremptoire que la fièvre des femmes en couche, dite *miliaire*, est symptomatique, & qu'à ce titre elle est mal dénommée. Cette preuve une fois établie & bien administrée, je ne pouvois ni ne devois m'occuper de toutes les fièvres des femmes en couche où cette éruption a lieu; autrement ç'eût été faire un *Traité ex professo* de toutes les maladies auxquelles les nouvelles accouchées peuvent être sujettes, sur-tout d'après ce que j'en ai dit plus haut relativement à ce symptome qui les accompagne.



---

# ERRATA.

## INTRODUCTION.

- P**AGE vj, ligne 10, trouvera, *lisez*, trouve.  
Pag. ix, lig. 14, émonctions, *lisez*, émonctoires.  
Pag. xxj, lig. 6, après *à fortiori*, ôtez le point & la virgule.  
Pag. xxij, lig. 14, génie, *lisez*, genre.  
Pag. xxiiij, lig. 13, perfide, *lisez*, funeste.  
Pag. xxvj, lig. 1, Hyppocrate, *lisez*, Hippocrate.  
Pag. xxix, lig. 2, *in augur*. lisez, *inaugur*.  
P. xxx, l. 16, sur les Commentaires de Boerhave, *lis*.  
Commentaires sur les Aphorismes de Boerhave.  
Pag. xxxiv, lig. 2, partisant, *lisez*, partisan.

## T R A I T É.

- Page 8, ligne 14, fièvre, *lisez*, force.  
Pag. 18, lig. 9, l'impide, *lisez*, limpide.  
Pag. 29, lig. 13, fistlatique, *lisez*, fistaltique.  
Pag. 34. lig. 5, pédilures, *lisez*, pédiluves; lig. 12, du malade, *lisez*, de la malade.  
Pag. 40, lig. 6 & 7, au lieu de ceux, *lisez* celles.  
Pag. 43, lig. 9, influent, *lisez*, influe.  
Pag. 47, lig. 4, l'un, *lisez*, l'une.  
Pag. 69, l. 7, prophylactiques, *lis*. prophylactiques.  
Pag. 71, lig. 8, désastreux, *lisez*, désastreux.  
Pag. 76, lig. 11, leur *lisez*, lui.  
Pag. 87, ligne pénultième, pour, *lisez*, contre.  
Pag. 93, lig. 1, Levert, *lisez*, Levret.  
Pag. 107, lig. 5, ôtez ne.  
Pag. 123, lig. 14, intensité Je, *lisez*, intensité. Je  
Pag. 125, lig. 15, perfide & meurtrier, *lisez*, des plus funestes.  
P. 132, l. 12, elle ne pouvoit pas, *lis*. elle n'avoit pu  
Pag. 135, lig. 1, tamarin, *lisez*, tamarins.  
Pag. 137, ligne 5, éprouvée, *lisez*, eue.  
Pag. 147, lig. 20, calear, *lisez*, calcar.





# T A B L E

## D E S M A T I E R E S.

P R É F A C E ,	pag. ix
I N T R O D U C T I O N ,	j

### A R T I C L E P R E M I E R.

<i>Description de la Fievre miliaire des Femmes en couche, de ses Signes &amp; de ses Symptomes,</i>	I
<i>De la Fievre miliaire simple ou bénigne,</i>	3
<i>De la Fievre miliaire compliquée, ou de la putride maligne,</i>	6
D I A G N O S T I C ,	14
P R O G N O S T I C ,	16
C A U S E ,	24

### A R T I C L E I I.

<i>La Différence de la Fievre miliaire des Femmes en couche, d'avec la miliaire, qui, épidémique, attaque indistinctement les deux sexes; &amp; en quoi elle consiste,</i>	31
--	----

### A R T I C L E I I I.

<i>Si la Différence de couleurs dans les boutons établit une différence réelle dans le caractère de la maladie,</i>	43
---	----

### A R T I C L E I V.

<i>Quel Traitement elle exige, à raison du tems de son invasion, de ses symptomes, de la</i>	
--	--



*couleur des boutons, & des autres circonstances où se trouve la femme en couche,* 45

## ARTICLE V.

*S'il est quelques Précautions à prendre, même après que la maladie paroît dissipée, & pour préserver de la récidive dans une nouvelle couche,* 67

COROLLAIRE,	94
PREMIERE OBSERVATION,	108
SECONDE OBSERVATION,	120
TROISIEME OBSERVATION,	126
QUATRIEME OBSERVATION,	137
CINQUIEME OBSERVATION,	142
SIXIEME OBSERVATION,	152
Septieme & derniere Observation,	166

---

## APPROBATION.

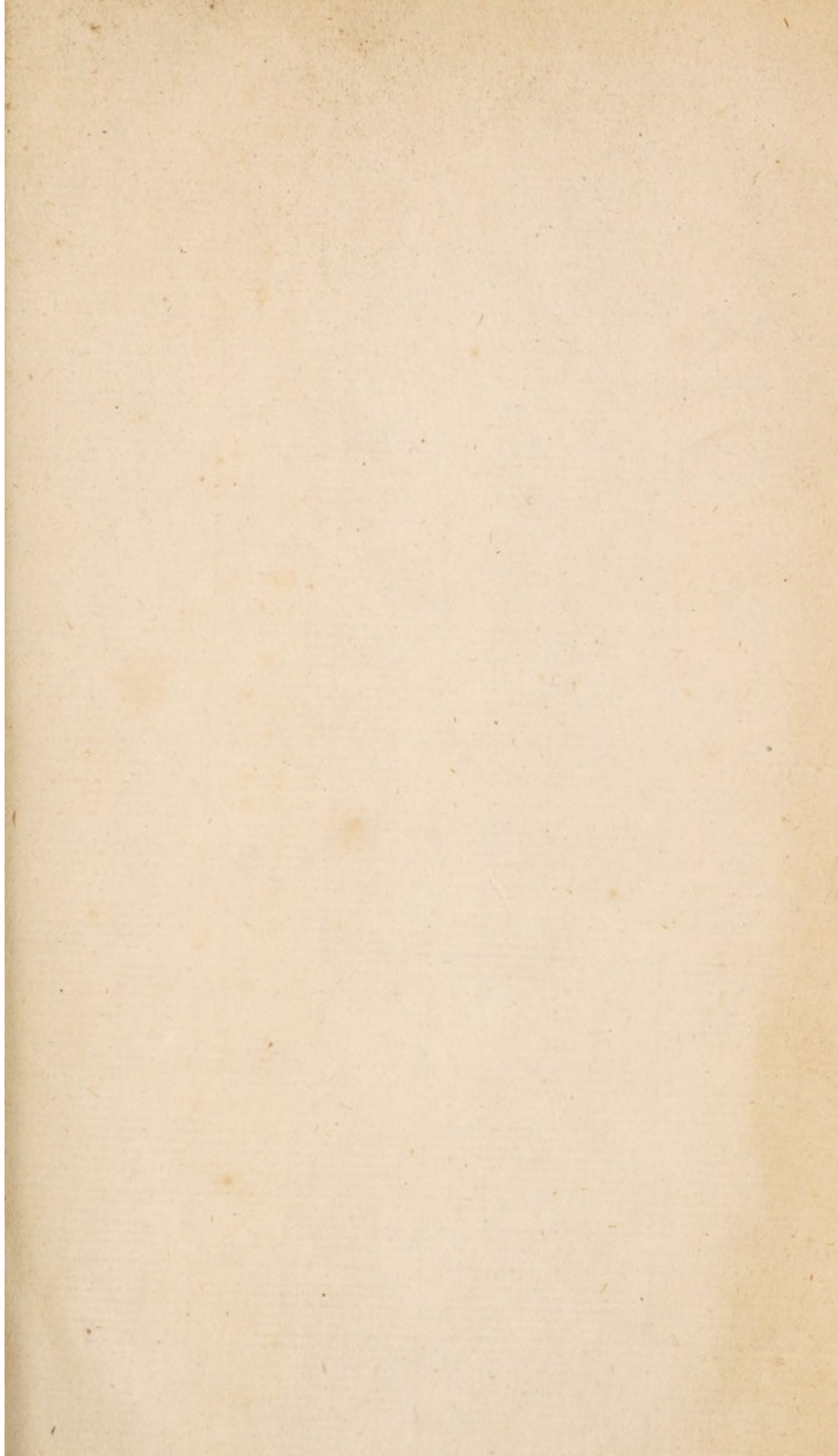
J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Traité de la Fievre Miliare des Femmes en couche, par M. GASTELLIER, Médecin à Montargis*; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'Impression. A Paris, ce 20 Juillet 1779.

MISSA.

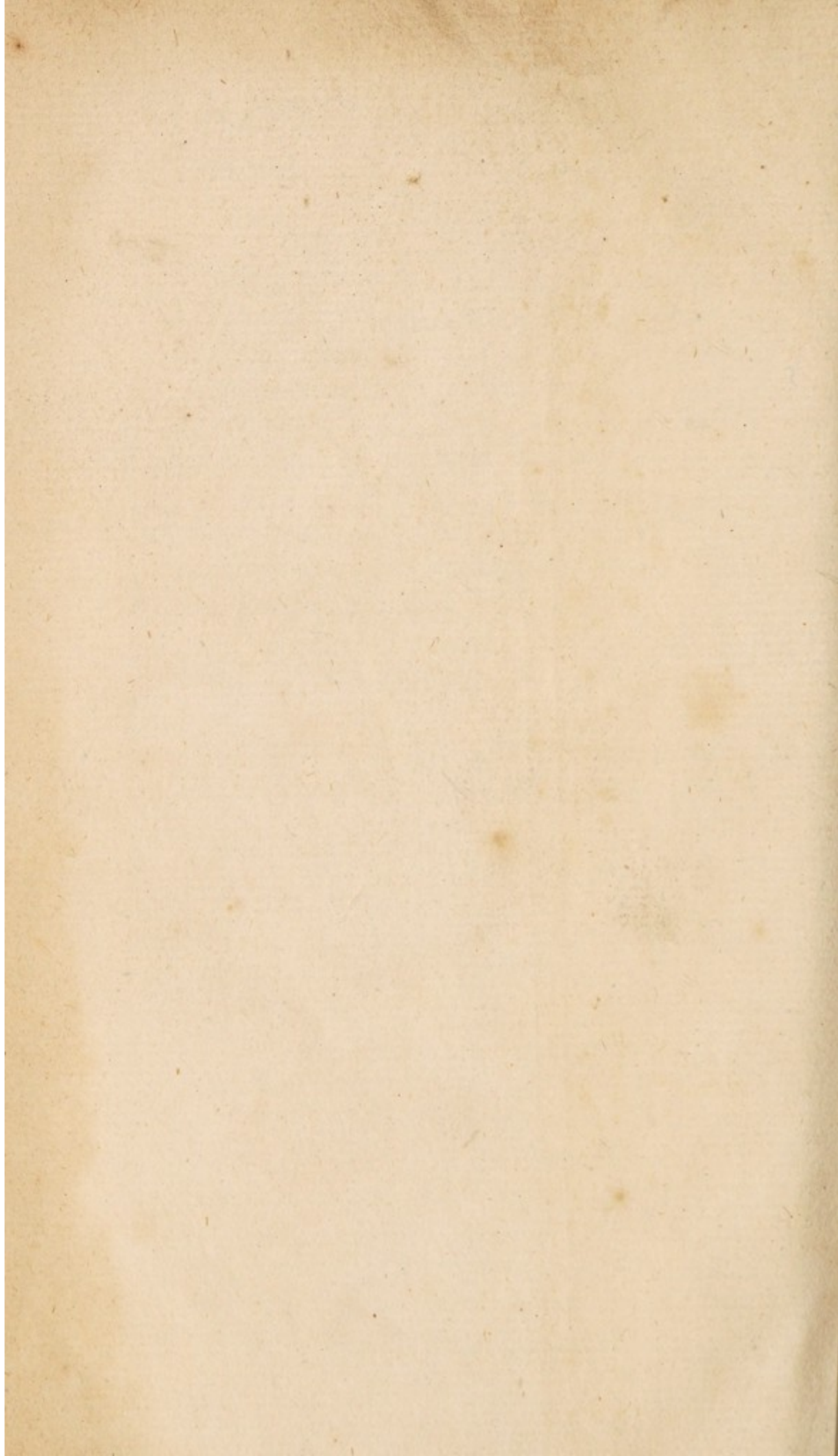














9

---

I.

50











